

FAIRE AVEC L'IA : GUIDE CRITIQUE POUR LES ACTEURS ASSOCIATIFS

Manuel de survie numérique pour le
secteur de l'éducation non-formelle



Table des matières

• Comprendre l'IA : bases critiques et accessibles	Page 9
• Gouvernance, pouvoir et enjeux démocratiques	Page 17
• Culture numérique et rapports au savoir	Page 41
• Pédagogie, médiation et publics accompagnés	Page 54
• Enjeux environnementaux et sobriété numérique	Page 67
• IA dans le monde associatif : usages et pratiques	Page 74
• Travail, organisation et futur des métiers	Page 82
• Recherche, innovation et communs numériques	Page 94
• Conclusion	Page 107
• Annexes	Page 110



Préface

L'intelligence artificielle : un défi civilisationnel et citoyen

Nous vivons un basculement historique. L'IA n'est plus une promesse futuriste : elle irrigue déjà nos vies, nos métiers, nos apprentissages. Comparable à l'imprimerie ou à Internet, elle bouleverse notre rapport au savoir, au travail, à la création et surtout à la responsabilité.

Au-delà de la prouesse technique, l'IA générative transforme notre façon de voir le monde, d'agir et de coopérer. Elle touche nos imaginaires, nos décisions, redistribue le pouvoir et soulève des enjeux de souveraineté culturelle et cognitive.

Dans ce bouleversement, les acteurs de l'éducation non formelle et du monde associatif ont un rôle clé : passeurs de sens, artisans du lien, vigies démocratiques. À nous de faire en sorte que ces outils servent l'émancipation et la justice sociale, et non la domination ou l'exclusion.

Former, comprendre, expérimenter : voilà les conditions de notre autonomie collective. Ce guide ne détient pas toutes les réponses, mais offre repères, grilles de lecture et clés d'action pour une pratique critique et responsable.

Car si l'IA redessine le champ du possible, c'est à nous d'en définir la finalité : un monde plus libre, créatif et solidaire... ou plus inégal et normatif.

En Occitanie, nous choisissons la lucidité et l'engagement. Ce guide n'est pas une conclusion, mais le départ d'un dialogue entre technologie et humanité, progrès et justice, intelligence artificielle et intelligence collective.

Former à l'IA, c'est d'abord apprendre à rester humain.

Fabien Guichou
Directeur du CRIJ Occitanie



Introduction

L'IA : alliée ou menace pour les pros et bénévoles du secteur associatif ?

(Spoiler : on est déjà dedans, et ça ne nous attend pas !)

Depuis 2023, l'intelligence artificielle générative s'est imposée dans le débat public. Tout le monde en parle, tout le monde l'expérimente, sans que l'on sache encore clairement où cela va nous mener. Avec ChatGPT, l'attention s'est portée sur une technologie que l'on pensait jusqu'ici réservée à quelques initiés de la Silicon Valley.

Dans les structures jeunesse, d'éducation populaire ou d'information, les interrogations sont arrivées très vite : Qu'est-ce que c'est ? À quoi ça sert ? Et surtout, cela va-t-il remplacer nos métiers ?

Les réactions ont été multiples. L'émerveillement d'abord : « Ça écrit tout seul ! ». Puis la méfiance : « Et mes données, qu'en fait-on ? ». Aujourd'hui, on observe une adoption encore hésitante. Les jeunes l'utilisent pour réviser, rédiger... et parfois pour contourner les règles. Les professionnels, eux, y voient un appui pour gagner du temps sur certaines tâches répétitives : produire des contenus, préparer des animations, organiser leur travail.

Mais ne nous racontons pas d'histoire : le cadre d'usage publié par l'Éducation Nationale en juin 2025 rappelle que ces outils ne sont pas magiques. Ils bousculent tout : la relation au savoir, à l'effort, à l'évaluation, et même la place de l'humain dans la transmission.

Dans l'éducation non formelle, c'est encore plus flagrant : accessibilité, inclusion numérique, esprit critique... tout est remis sur la table. Et pendant qu'on se pose des questions, l'IA avance, imperturbable.

Alors, face à ce raz-de-marée, il faudrait soi-disant prendre du recul. Comprendre ce que l'IA change, ce qu'elle apporte, et ce qu'elle peut broyer. Pas la diaboliser, mais pas non plus foncer tête baissée comme si c'était la solution à tous nos problèmes.

L'idée, c'est d'ouvrir le débat, de poser les vraies questions et, si possible, d'agir collectivement avant que les algorithmes ne décident à notre place.



Contexte

Une rencontre du troisième type avec Midjourney (témoignage)

L'émergence des intelligences artificielles génératives redéfinit notre quotidien associatif, m'incitant à partager une réflexion personnelle sur leur impact.

Formateur dans l'éducation non formelle, je vois chaque semaine comment ces outils changent notre façon d'apprendre, de transmettre, d'imaginer. Oui, c'est bluffant. Mais ça fout aussi une drôle d'angoisse, comme si on confiait notre imagination à des algorithmes qui ne savent même pas ce que c'est que la fatigue ou le doute.

Un soir de novembre 2022, j'ai eu ma propre « rencontre du troisième type » avec Midjourney. J'avais déjà traversé quelques secousses technologiques : les modems hurlants, l'explosion des smartphones, le vertige de la réalité virtuelle. Mais là, c'était différent. Ça ressemblait à une rencontre extraterrestre : une intelligence venue d'ailleurs, qui semblait déjà convaincue d'être plus brillante que nous.

Je me souviens mal de la date précise, mais je sais que Midjourney avait ouvert au grand public quelques mois plus tôt, en juillet 2022. Ce soir-là, seul devant mon écran, j'ai tapé une commande improbable :

« Une ville flottante dans un ciel crépusculaire, style cyberpunk, avec des néons et une touche de mélancolie. »

Quelques secondes plus tard, l'écran s'est allumé d'une image si saisissante que j'ai cru voir s'ouvrir un portail vers un autre monde. Tours scintillantes, reflets irisés, ambiance Blade Runner... Tout ça généré par une machine qui n'a jamais vu un film de Ridley Scott. J'étais scotché. Fasciné, mais aussi terrifié. L'image me lançait un défi silencieux :

« Tu vois, humain ? Je peux rêver mieux que toi. Et surtout, plus vite. »



Mais ce n'était pas qu'un choc esthétique. Cette rencontre résumait toutes mes inquiétudes sur l'IA. Ce changement où la médiation humaine, avec ses hésitations, ses idées soudaines et ses imperfections, disparaît au profit d'un assistant numérique toujours disponible et parfait, mais sans vie. C'est comme suivre un GPS : il indique le chemin, mais n'offre aucune discussion sur ce qu'on traverse. Le danger n'est pas que l'IA pense à notre place, car elle ne pense pas, elle calcule. Le vrai risque, c'est qu'on cesse de réfléchir nous-mêmes, non par paresse, mais parce que les réponses arrivent trop rapidement, trop polies, trop parfaites.

Ne vous méprenez pas, je ne suis pas un technophobe qui crie au loup en agitant un bâton. L'IA, c'est un outil, une béquille cognitive, une boîte à malice pleine de promesses... à condition qu'on garde les mains sur le volant. Elle peut doper la créativité, ouvrir des horizons, accélérer des tâches qu'on déteste.

Mais elle ne remplacera jamais la dynamique d'un débat animé, l'attention d'un éducateur qui remarque un participant en difficulté, ou l'énergie spontanée d'un atelier en extérieur. Midjourney m'a montré ce que l'IA peut accomplir, et c'est impressionnant. Mais elle m'a aussi rappelé ce qu'elle ne sera jamais : humaine, imparfaite, vivante.

Ce texte n'est pas une ode à l'IA ni un pamphlet contre elle. C'est une boussole critique, un appel à naviguer entre l'émerveillement béat et la méfiance stérile. L'IA, c'est un levier, pas un dieu. On peut s'en servir pour penser ensemble, transmettre autrement, bâtir des pratiques numériques qui nous ressemblent, pas celles qu'un algorithme made in Silicon Valley nous impose.

Mais soyons réalistes : la partie est mal engagée. Les géants de la tech ont déjà une longueur d'avance, et leurs machines tournent plus vite que nos idéaux.

Pierre Khattou
Techo-optimiste



Spécificité de l'éducation non formelle

Dans l'éducation non formelle, on ne remplit pas des cerveaux comme on remplit des seaux. On accompagne des trajectoires, on tend l'oreille aux murmures qui prennent leur temps, on tisse des espaces où la parole circule, libre et bancale. Ce n'est pas une éducation au rabais, ni un vague plan B pour les égarés du système. C'est une éducation du lien, de la relation, du territoire, un art de l'ingéniosité qui transforme trois bouts de ficelle en possibles infinis.

Nos publics ?

Ils ne rentrent pas dans les cases : enfants curieux, ados en quête d'émancipation, jeunes que l'on accompagne et anime, adultes en transition, parents impliqués, élu·es en réflexion, citoyen·nes qui cherchent leur place, parfois très éloignés du numérique ou de la langue.

Cette diversité, c'est notre superpouvoir. On parle d'égalité, mais on pratique l'équité : ajuster, bidouiller, inventer pour que chacun·e avance à son rythme et trouve son chemin. Nous travaillons dans les marges, mais toujours dans une continuité éducative qui prolonge l'école sans jamais la copier.

Nos méthodes ?

Avec presque rien, on crée du sens, du lien, des étincelles. Ici, on ne mesure pas en points ou en moyennes : on travaille la confiance, la posture, la capacité à retrouver du pouvoir d'agir. Les espaces ne sont pas des salles de classe, mais des lieux d'expérimentation où l'on avance par itérations, par essais, par rencontres.

C'est une démarche qui s'appuie sur le faire, le collectif, le sensible, et qui redonne aux jeunes du pouvoir d'agir.

Quand l'IA entre dans ces espaces, la question n'est pas seulement "comment l'utiliser", mais "comment l'intégrer sans perdre notre intention éducative ?". Comment garder la main, préserver l'autonomie, renforcer l'esprit critique, et continuer à accompagner plutôt qu'automatiser la relation ?

Peut-elle booster la coopération, libérer l'expression, réduire les inégalités ? Ou va-t-elle uniformiser nos pratiques, accélérer jusqu'à l'absurde et gommer la singularité des parcours ?



Objectifs du guide

Ce guide, fruit de trois ans de veille, 6 mois de rédaction, d'expérimentations et d'observations sur le terrain, n'a pas la prétention de tout résoudre. Ce n'est pas un mode d'emploi pour dompter toutes les IA génératives, bonne chance pour suivre le rythme effréné des mises à jour, ça éclate au sol plus vite qu'un smartphone dernier cri. Ce n'est pas non plus un inventaire exhaustif des outils ou des alternatives éthiques : le temps qu'on les liste, trois nouvelles IA auront vu le jour, et deux seront déjà obsolètes.

Alors, c'est quoi, ce guide ?

Une boussole critique pour naviguer dans la tempête numérique sans perdre de vue nos valeurs. Il propose :

- Des repères clairs pour décoder les enjeux juridiques, éthiques et pédagogiques : RGPD, droits des usagers, transparence, redevabilité. Parce que oui, même les assos doivent jongler avec ces acronymes barbares.
- Des alertes sur les dérives : automatisation aveugle, exclusion numérique, biais algorithmiques, dépendance aux plateformes opaques, effet boîte noire, greenwashing numérique. Parce que l'IA, c'est cool, jusqu'à ce que ça ne le soit plus.
- Des outils concrets : des repères méthodologiques, des exemples d'usages en structures associatives, des ressources d'appui pour animer des ateliers, et des points d'attention pour former sans se laisser déborder par la machine.
- Des espaces technologiques : comment manipuler, détourner, comprendre les IA génératives (images, textes, traductions, codage) sans se prosterner devant elles.
- Des espaces de débat : qui décide de nos outils ? Comment garder un pouvoir d'agir face au rouleau compresseur numérique ? Quel monde dessine-t-on avec ces technologies ?
- Des pistes de transformation : imaginer de nouveaux métiers (animateur·rice IA, manager de bots, techno-pédagogue), repenser la gouvernance numérique dans l'associatif, expérimenter des communs numériques pour ne pas tout laisser aux GAFAM.

En somme, ce guide n'est pas du tout académique : ni technophile en transe, ni technophobe grognon, mais ancré dans une culture de l'émancipation. C'est pour celles et ceux qui pensent que comprendre, c'est déjà résister.





Comprendre l'IA : base critique et accessible



Comprendre l'IA et ses usages

L'intelligence artificielle, c'est un mot qu'on entend partout, mais qui reste flou pour beaucoup. Dans nos milieux associatifs, ce flou peut être un frein.

Pourtant, comprendre les bases, ce n'est pas si compliqué. Il ne s'agit pas de devenir expert, mais de ne pas laisser les autres penser et décider à notre place. L'IA, ce n'est pas un cerveau magique.

C'est une machine qui apprend à partir d'exemples. Elle analyse, elle prédit, elle génère, mais elle ne comprend pas. Elle ne pense pas, elle calcule. Ce qu'on appelle IA « générative » (comme ChatGPT ou Dall-E), ce sont des outils capables de produire du texte, des images, de la vidéo ou du son, en imitant ce qu'ils ont vu des millions de fois. C'est impressionnant, mais ça repose sur des modèles statistiques, pas sur une vraie intelligence.

Dans le monde associatif et l'éducation non formelle, on n'a pas besoin de surveiller technologique. Ce qu'on cherche, c'est du sens, du lien, des outils qui renforcent les capacités des personnes, pas qui les remplacent. On peut utiliser une IA pour créer une affiche, générer des idées d'atelier, traduire un contenu, préparer une animation. Mais on doit rester aux commandes.

Il existe plusieurs types d'IA :

- Les IA symboliques, basées sur des règles fixes : "si ça a des moustaches et ça miaule, alors c'est un chat".
- Les IA basées sur les données, qui apprennent par essais et erreurs, en analysant des tonnes d'exemples. C'est le cas des IA génératives modernes.

Dans nos pratiques, cela veut dire qu'un outil IA peut être très utile, à condition :

- qu'on sache ce qu'on lui demande (le fameux prompt) ;
- qu'on vérifie ce qu'il répond ;
- qu'on ne confond pas rapidité et pertinence.

Mais attention : l'IA n'est pas neutre. Elle reflète les biais de ceux qui l'ont entraînée, elle peut exclure, invisibiliser, standardiser. Dans un atelier, face à des jeunes, elle peut fasciner... ou reproduire des clichés. D'où l'importance de l'animation humaine, de l'accompagnement, du débat collectif.



Petite mise au point

"Pour approfondir votre compréhension de l'IA, sachez que de nombreuses ressources accessibles et bien conçues existent déjà. Elles expliquent, par exemple, les différentes familles d'IA (prédictive, générative, de recommandation, etc.) et leur fonctionnement, de manière claire et pédagogique. Ce guide ne vise pas à remplacer ces outils techniques, mais plutôt à vous offrir des repères critiques et pratiques, adaptés aux enjeux spécifiques du secteur associatif et de l'éducation non formelle."

Pour celles et ceux qui souhaitent explorer plus en détail la typologie et les mécanismes techniques de l'IA, joint une liste non exhaustive de ressources de vulgarisation (CNIL, UNESCO, Vittascience, etc.).

- **Le livret L'IA pour les Noobs** que nous avons co-écrit avec un collectif numérique (Coll'in, Info jeunes Occitanie, Rose Lab, Compagnie du Code, Icare Lab...), pour découvrir simplement les familles d'IA, leurs logiques, leurs usages ;
- Des outils de la **CNIL**, comme le Guide pratique pour une IA responsable ou Incollables : Ta vie privée, c'est secret ! ;
- Des plateformes comme **Vittascience** ou Eduscol EMI pour animer des ateliers auprès des jeunes ;
- Des publications de **l'UNESCO** (IA générative à l'école, Guide pour les décideurs politiques) qui insistent sur les risques d'inégalités, les biais, et la nécessité d'une approche inclusive et critique ;
- Des supports visuels comme ceux d'Arte (IA et société),
- Des café I.A (CNNum (Conseil national du numérique)

L'objectif n'est pas de devenir expert ou experte en IA, mais de pouvoir en parler, de faire des choix éclairés, et surtout d'outiller les jeunes pour comprendre, critiquer et s'approprier les technologies qui façonnent leur quotidien.

Parce que dans l'éducation non formelle, on ne consomme pas le savoir : on le partage, on le déconstruit, on le co-construit.

Typologie des usages de l'intelligence artificielle dans l'éducation non formelle

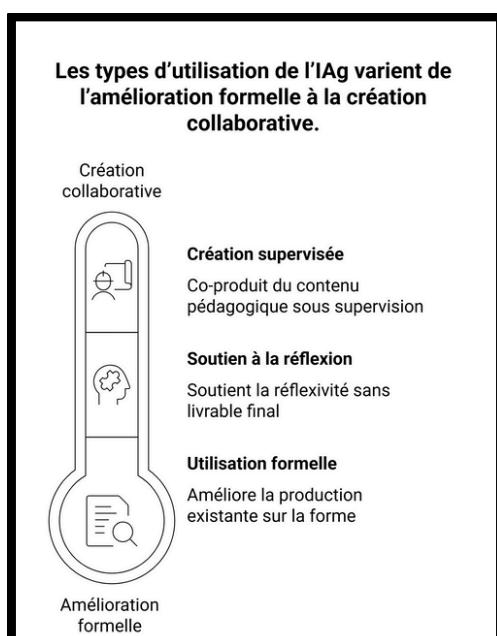
Parler d'usages de l'intelligence artificielle, ce n'est pas seulement faire la liste des outils qu'on teste ou des tâches qu'on automatise. C'est surtout regarder comment et pourquoi on s'en sert, à quel moment du processus éducatif on l'intègre, et avec quelle intention.

Dans l'éducation non formelle, chaque usage est une mise en relation : entre un·e professionnel·le et un public, entre une intention pédagogique et un territoire, entre une idée et un outil. L'IA ne vient pas remplacer cette dynamique, mais la traverser. Elle peut servir à planifier, à concevoir, à animer, à évaluer... à condition de rester au service du sens.

Pour s'y retrouver, on peut s'inspirer des grilles développées dans le monde de la formation universitaire, tout en les adaptant à notre réalité de terrain. Dans les structures associatives, on distingue ainsi quatre grandes familles d'usages :

- **Planifier**, quand l'IA nous aide à clarifier nos intentions, à définir les objectifs d'un atelier, à anticiper les besoins d'un public ou à structurer un projet collectif.
- **Concevoir**, quand elle soutient la création d'activités, de supports ou de scénarios pédagogiques, sans jamais enlever la part de bricolage et d'improvisation propre à nos métiers.
- **Intervenir**, quand elle devient un appui dans l'animation : générer une image, reformuler une idée, proposer un texte accessible, stimuler un débat ou enrichir une production.
- **Évaluer**, enfin, quand elle contribue à formuler des retours, des bilans ou des grilles d'analyse, tout en laissant la décision finale à l'humain.

Cette typologie n'est pas un cadre rigide. Elle sert surtout à prendre du recul sur nos pratiques, à repérer les moments où l'IA peut devenir un levier plutôt qu'un pilote, un outil de facilitation plutôt qu'un substitut. Parce qu'au fond, l'enjeu n'est pas d'utiliser plus d'IA, mais de l'utiliser mieux et dans le respect des valeurs de l'éducation populaire : l'émancipation, la coopération, et la conscience critique.



L'iceberg des Agents IA : comprendre la partie immergée

Lorsqu'on parle d'IA, on se concentre souvent sur ce que l'on voit : les chatbots, les agents ou les interfaces séduisantes. Pourtant, l'essentiel se joue sous la surface. La partie immergée de l'iceberg, invisible pour l'utilisateur final, représente toute la chaîne logicielle, matérielle et organisationnelle qui rend possible l'expérience. Sans orchestration, mémoire, bases de données, routage de modèles ou encore puissance de calcul, les agents IA resteraient des coquilles vides.

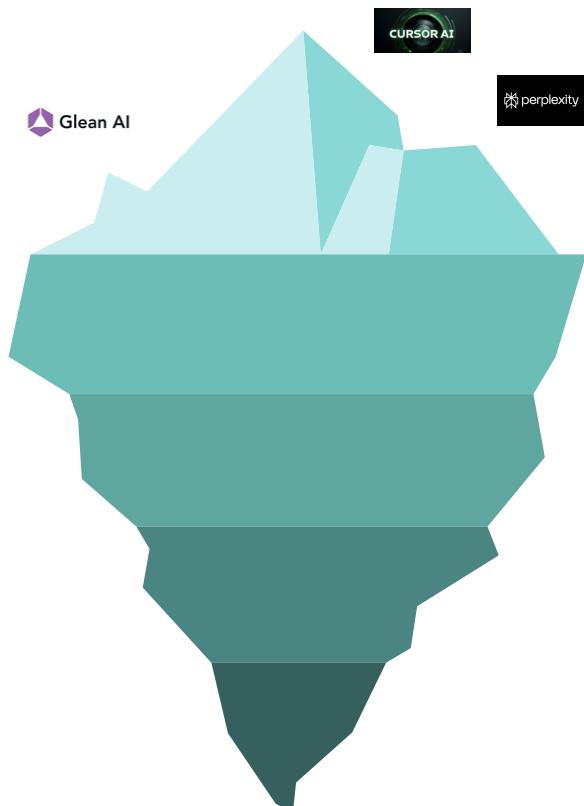
Autrement dit, l'IA n'est pas qu'un modèle statistique, c'est un écosystème complet où 90 % du travail est de l'ingénierie logicielle et de l'architecture invisible, mais indispensable.

Source d'inspiration : schéma partagé sur Reddit (Août 2025), illustrant la répartition entre IA et ingénierie logicielle dans les agents IA.

Partie émergée (visible) : ce sont les agents IA connus (Perplexity, Glean, Cursor, etc.), l'interface que l'on utilise directement.

Partie immergée (cachée) : c'est toute l'infrastructure technique qui rend possible leur fonctionnement :

- Front-end** (interfaces comme Streamlit, Flask, React)
- Mémoire** (zep, mem0, Cognée)
- Authentification** (Okta, Auth0, etc.)
- Outils** (Google Search, DuckDuckGo, Exa)
- Observabilité** (LangSmith, Helicone)
- Orchestration** (LangGraph, Autogen, Haystack, etc.)
- Protocoles** (MCP, A2A, IBM, etc.)
- Routage de modèles** (OpenRouter, Martian)
- Modèles de fondation** (OpenAI, Mistral, Anthropic, Google Gemini, Grok, Claude...) ...
- Bases de données** (Chroma, Pinecone, Supabase)
- Infrastructure** (Docker, Kubernetes)
- Fournisseurs GPU/CPU** (Nvidia, AWS, Azure, GCP, Groq, RunPod).

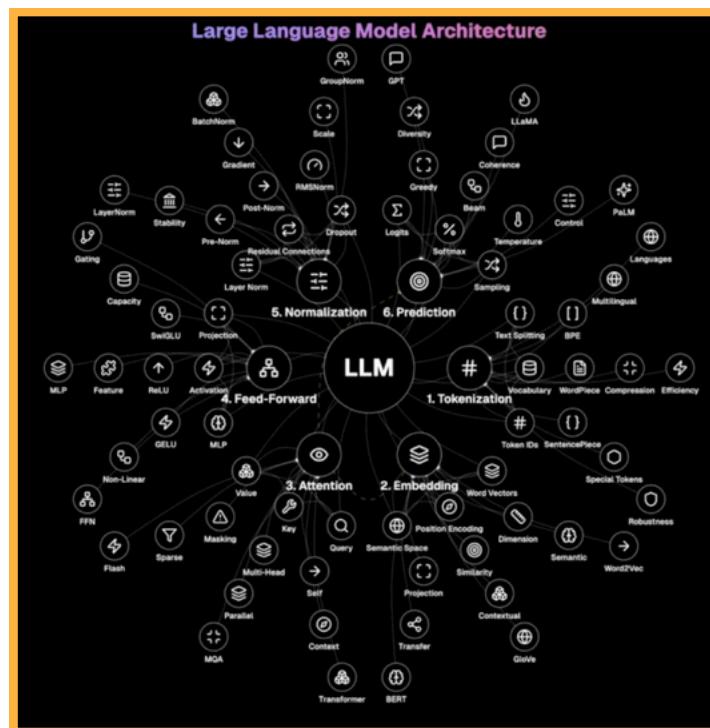


Nous ne sommes pas tous formés en mathématiques ou en programmation, et comprendre le fonctionnement interne d'un Large Language Model (LLM) peut être un vrai défi, surtout dans les milieux éducatifs, associatifs ou citoyens.

Le schéma de Yassine Chabli (Billabex) illustre simplement les grandes étapes du processus : découper le texte en morceaux (tokens), les convertir en chiffres, repérer l'essentiel, organiser l'information et prédire la suite la plus probable.

Même simplifié, ce mécanisme reste complexe ; c'est pourquoi je partage ce visuel, excellent outil pour celles et ceux qui souhaitent jeter un œil « sous le capot » de l'IA.

Source : Yassine Chabli,
post LinkedIn du 25 août
2025



Quand on regarde un schéma d'architecture de LLM comme celui-ci, il y a déjà un premier niveau de briques principales.

Nous allons **essayer de l'expliquer simplement** :

- Tokenization → découpage du texte en petits morceaux ("tokens").
- Embedding → chaque token devient des nombres représentant son sens.
- Attention → l'IA repère les parties importantes du texte.
- Feed-forward → enrichit et capte les motifs complexes.
- Normalization → rééquilibre les calculs pour garder la cohérence.
- Prediction → choisit les mots les plus probables pour former la réponse.

Voilà le premier niveau, dit de manière très vulgarisée. On ne saurait pas l'expliquer sans plonger dans une complexité technique qui dépasse largement nos compétences. Mais déjà, avec ces six blocs, on a une idée claire du fonctionnement global, sans avoir besoin d'être ingénieur ou codeur pour en saisir les grandes lignes.



De ce que l'IA sait faire à ce que nous en faisons

Quand on parle d'intelligence artificielle, on oublie souvent que derrière le mot "intelligence", il y a surtout des capacités techniques. L'IA, au fond, ne fait que reproduire ce qu'elle a appris d'après d'innombrables exemples. Elle ne comprend pas, elle imite.

Dans le champ éducatif, les chercheurs identifient cinq grandes aptitudes : la recherche, la planification, l'apprentissage, le raisonnement, et le langage.

Ces aptitudes disent ce que les machines sont capables de faire. Mais notre rôle, à nous, c'est de décider pour quoi faire.

1. La recherche

L'IA explore d'immenses quantités de données pour repérer ce qui semble le plus pertinent.

Sur le terrain associatif, cela peut devenir un appui à la veille, à la préparation d'un projet, ou à la formulation d'objectifs.

En résumé : une aide pour mieux planifier.

2. La planification

Elle organise les étapes pour atteindre un but.

Dans une équipe d'animation, cela peut aider à structurer une action, à imaginer des séquences d'activités, ou à anticiper les besoins du public.

Une aide pour concevoir.

3. L'apprentissage

Les systèmes apprennent à partir de leurs erreurs, de nos retours, et de nos corrections.

Pour un·e éducateur·rice, c'est l'occasion d'expérimenter des outils adaptatifs, mais surtout d'interroger ce que signifie apprendre à l'ère des IA.

Une invitation à intervenir autrement.

4. Le raisonnement

L'IA peut enchaîner des règles logiques, inférer, proposer des solutions.

En pratique, cela peut servir à faire émerger des hypothèses, animer un débat, ou favoriser la réflexion collective.

Un levier pour accompagner la compréhension.

5. Le langage

C'est sa capacité à formuler, reformuler, expliquer, traduire.

Pour nous, acteurs associatifs, c'est un outil puissant pour rendre accessible, simplifier sans appauvrir, traduire sans trahir.

Un soutien à l'évaluation, à la communication, et à la médiation.





Gouvernance, pouvoir et enjeux démocratiques



Qui gouverne vraiment les IA génératives ? : un brouillard organisé

La gouvernance des grands modèles de langage (LLM) ressemble à un puzzle dont les pièces changent sans cesse de place. Alliances, rachats, fusions, prises de participation : difficile de savoir qui détient quoi, avec quelles données, et dans quel but. Même les expert·es peinent à suivre. Cette opacité n'est pas un détail : elle touche à la transparence, à l'éthique et à l'autonomie numérique.

L'exemple d'OpenAI est parlant. À sa création en 2015, Sam Altman, Elon Musk et d'autres avaient imaginé une organisation à but non lucratif, destinée à rendre l'IA bénéfique pour tou·tes.

Le projet était conçu comme un bien commun, en recherche ouverte. Mais très vite, les besoins de financement ont rattrapé la vision initiale : en 2019, OpenAI devient une structure hybride, permettant d'attirer des milliards d'investissements (notamment de Microsoft) tout en gardant officiellement une mission éthique. Cette tension entre idéal et dépendance économique , traverse encore aujourd'hui le projet.

Mais OpenAI n'est pas une exception. Derrière les noms que l'on entend, Anthropic, Mistral, Stability AI, Baidu, Huawei, Google DeepMind se cache un réseau complexe de partenariats et d'investisseurs. Même des entreprises que l'on imagine "indépendantes", comme Mistral AI en France, travaillent avec Microsoft pour déployer leurs modèles dans Azure. L'écosystème est donc loin d'être neutre : il est structuré par les rapports de force économiques et géopolitiques.

Dans le secteur non lucratif, pourquoi ça nous concerne ?

Parce que la question n'est pas seulement technique. Elle interroge directement notre capacité à :

- Former à l'analyse critique : apprendre à décrypter les outils IA, leurs biais et leurs finalités.
- Ouvrir des débats : questionner le financement, le contrôle et les usages (qui décide ? pour quoi faire ?).
- Expérimenter des alternatives : privilégier des solutions libres et solidaires, même imparfaites, pour garder la main.



On pourrait croire qu'il existe une grande diversité d'acteurs dans le domaine de l'intelligence artificielle. En réalité, la plupart dépendent d'un petit groupe d'entreprises américaines géantes : Nvidia, Microsoft, OpenAI, AMD et Oracle.

Un système circulaire

Ces entreprises sont toutes liées entre elles par des investissements croisés et des contrats d'exclusivité :

- Nvidia fabrique les puces (GPU) indispensables pour entraîner les modèles d'IA.
- OpenAI utilise ces puces pour développer ses modèles (comme ChatGPT).
- Microsoft finance OpenAI et fournit le cloud où tournent ses modèles.
- Oracle et AMD signent des accords avec OpenAI pour héberger ou équiper ces infrastructures.

En clair : pour créer ou déployer une IA à grande échelle, il faut passer par ces mêmes acteurs.

Une concentration du pouvoir technologique

Cette dépendance crée un oligopole, c'est-à-dire un marché dominé par quelques entreprises.

Elles contrôlent :

- la fabrication des puces,
- le stockage et le calcul (les data centers),
- les outils logiciels et les modèles d'IA,
- jusqu'au déploiement final sur les plateformes.

Les conséquences

- Les prix sont fixés par quelques acteurs, pas par le marché.
- Les petites entreprises ou laboratoires ont du mal à rivaliser.
- L'innovation avance selon les priorités de ces géants, pas forcément selon les besoins éducatifs ou sociaux.
- La dépendance technologique des États et associations s'accentue.

En résumé

L'écosystème de l'IA mondiale n'est pas un vaste réseau d'innovation partagée.

C'est un circuit fermé dominé par cinq entreprises, qui contrôlent toute la chaîne de valeur, de la puce au cloud, du modèle à son déploiement.



Moteurs de recherche, navigateurs et réseaux sociaux Num: une culture en construction

Dans nos pratiques numériques, nous nous sommes progressivement acclimatés à différents outils : moteurs de recherche, navigateurs web et réseaux sociaux. Ces choix n'ont pas été immédiats ; ils se sont faits avec le temps, selon les besoins, les valeurs et les habitudes de chacun.

Navigateurs et moteurs de recherche : deux notions différentes

Un navigateur, comme Chrome, Firefox, Safari ou Brave, sert à accéder à Internet.

Un moteur de recherche, comme Google, Qwant, Ecosia ou DuckDuckGo, sert à trouver de l'information.

Avec l'expérience, les associations, les citoyens et les professionnels ont appris à choisir leurs outils selon leurs priorités :

- La performance : certains privilégient Google pour la rapidité et la richesse des résultats.
- L'éthique et l'écologie : d'autres préfèrent Ecosia, qui finance la plantation d'arbres.
- La confidentialité : certains optent pour DuckDuckGo ou Qwant pour limiter la collecte de données.
- La spécialisation : d'autres utilisent Google Scholar ou des moteurs académiques pour trouver des ressources scientifiques.

Ces choix ne sont jamais neutres : ils traduisent nos besoins et nos valeurs.

Les réseaux sociaux : des usages différenciés.

Le même phénomène s'observe avec les réseaux sociaux numériques. Nous avons appris à les utiliser différemment, en fonction de ce que nous cherchons et du type de contenus :

- Instagram met en avant l'image et la vidéo courte.
- X (ex-Twitter), Threads ou Mastodon privilégient l'échange rapide, le texte et les débats.
- LinkedIn concentre les contenus professionnels.
- TikTok favorise la créativité, l'humour et la viralité.

Chaque plateforme s'adresse à une culture, une communauté et des codes différents. Une inкультuration numérique progressive

Cette évolution ne s'est pas faite en un jour. Au fil du temps, chacun a construit ses propres repères et appris à naviguer entre ces environnements numériques selon ses besoins : rechercher une information scientifique, suivre l'actualité, trouver de l'inspiration visuelle, échanger des idées ou défendre une cause.



Aujourd'hui, nous avons l'avantage d'une expérience accumulée sur :

- les navigateurs et leur impact sur la confidentialité,
- les moteurs de recherche et leurs modèles économiques,
- les réseaux sociaux et leurs logiques communautaires.

L'arrivée des IA génératives et des LLM : une nouvelle acclimatation culturelle

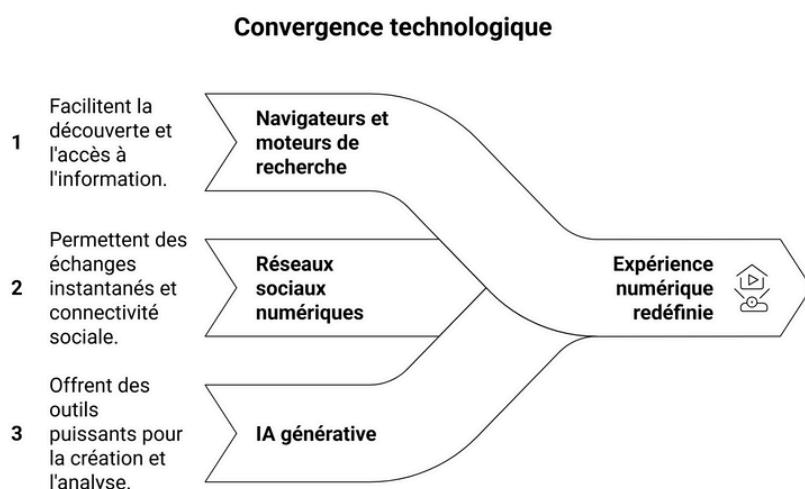
L'émergence des IA génératives et des modèles de langage (LLM), comme ChatGPT, Claude, Mistral ou Gemini, s'inscrit dans la continuité de cette histoire. Comme pour les moteurs de recherche et les réseaux sociaux, nous sommes aujourd'hui dans une phase d'acclimatation culturelle :

- apprendre comment ces outils fonctionnent,
- comprendre leurs limites et leurs biais,
- explorer leurs usages pédagogiques, citoyens et professionnels.

Cette nouvelle étape demande du temps, de l'expérimentation et un regard critique. Tout comme nous avons appris à choisir nos navigateurs et nos moteurs, nous devons désormais apprendre à choisir, configurer et utiliser ces IA pour servir l'intérêt collectif plutôt que les seuls intérêts commerciaux.

On retrouve le concept de « domestication des technologies » dans la littérature en sciences sociales et en études sur les médias. C'est une notion formulée par Roger Silverstone qui décrit comment les technologies sont apprivoisées, adaptées aux usages quotidiens, et finalement incorporées dans nos modes de vie, tout en influençant ce que nous faisons et ce que nous pensons.

Ce cadre théorique reflète exactement l'idée d'« acclimatation culturelle numérique » que nous observons dans notre manière de nous approprier d'abord les moteurs de recherche, puis les réseaux sociaux, et maintenant les IA génératives



C'est là qu'interviennent des initiatives comme :

- Framasoft, avec ses explorations d'IA éthiques et décentralisées ;
- Hugging Face, qui propose des modèles open source comme BLOOM ou Mistral avec des indicateurs de transparence ;
- La Quadrature du Net, qui milite pour des communs numériques ;
- ou encore Le Mouton Numérique, qui fournit des kits pédagogiques pour déconstruire la gouvernance algorithmique.

Et du côté des institutions ?

Depuis 2021, deux grands textes tentent de mettre des garde-fous :

- L'IA Act européen, qui veut classer les usages de l'IA selon leurs risques et imposer des obligations aux développeurs.
- La Recommandation de l'UNESCO sur l'éthique de l'IA, adoptée par 193 États, qui met en avant inclusion, droits humains et équité.

Ce sont des balises précieuses... mais soyons lucides : face à des acteurs mondiaux qui avancent à une vitesse folle, ces garde-fous risquent parfois de ressembler à des promesses lointaines.

Bref, pour nous associations, l'enjeu n'est pas de "croire" dans un modèle ou un autre, mais de développer une culture critique de l'IA. Car derrière chaque outil se cachent des choix économiques, des alliances stratégiques, et des dépendances qui ne sont pas neutres.

La Recommandation de l'UNESCO sur l'éthique de l'IA (2021)

193 pays ont signé ce qui ressemble à une belle carte de vœux mondiale pour une IA éthique. Un effort adorable, vraiment.

Objectif : Protéger les droits humains, promouvoir l'équité, bannir les discriminations et faire en sorte que l'IA soit transparente. Oui, rien que ça.



Principes clés :

Inclusion (pour tous, même ceux que l'IA ignore déjà), égalité de genre (parce que les algorithmes adorent les stéréotypes), diversité culturelle (bonne chance avec ça), respect de l'environnement (lol, les data centers adorent ce point), transparence des algorithmes (comme si les GAFAM allaient tout révéler) et redevabilité (parce que punir une IA, c'est évident). Intérêt pour les associations : Ce texte, c'est un peu comme un mantra pour se rappeler que l'IA n'est pas juste une histoire de geeks dans un garage. C'est un enjeu de société, un combat pour ne pas laisser les algorithmes écraser nos valeurs éducatives et sociales. Les assos peuvent brandir ce cadre comme un bouclier... même s'il est en papier.

L'IA Act (ou AI Act) de l'Union européenne (2024)

L'UE, toujours à fond dans son rôle de gendarme mondial, a pondu en 2024 le premier règlement dédié à l'IA. Parce que, soyons sérieux, les lois, ça arrête tout, non ?

Objectif : Trier les usages de l'IA comme on trie des chaussettes : les gentils d'un côté, les méchants de l'autre. Des obligations adaptées selon le niveau de risque, parce que tout classer, c'est la vie.

- Interdiction des usages « inacceptables » : Adieu la manipulation subliminale ou les systèmes de notation sociale façon dystopie SF. Enfin, en théorie.
- Encadrement des systèmes à haut risque : Si votre IA touche à la santé, l'éducation ou la justice, attendez-vous à des devoirs à rendre : transparence, évaluation, traçabilité. Bon courage pour suivre.
- Transparence pour les IA génératives : Signalement des contenus IA, documentation des données d'entraînement, et limitation des fake news. Parce que l'IA qui invente des trucs, c'est tellement 2023.

Intérêt pour les associations : Si vous utilisez l'IA pour éduquer ou informer, vous devrez cocher les cases de la transparence et protéger vos publics. Bonne nouvelle : même les géants du numérique doivent jouer le jeu. Enfin, sur le papier, parce que soyons réalistes, les avocats des GAFAM sont déjà en train de trouver les failles.

Pourquoi c'est (soi-disant) important pour les acteurs de l'éducation non formelle ?

Ces textes, c'est un peu comme crier dans le vent que l'IA doit servir l'humain, pas le profit. Mais bon, continuons de rêver, ça fait du bien. Ils offrent un espace où les assos, éducateurs et jeunes peuvent exiger :

- Un droit à la compréhension : Parce que des boîtes noires qui décident de votre vie, c'est un peu flippant.
- Un droit à la protection : Pas d'exploitation des données, surtout celles des plus vulnérables.
- Un droit à la participation : Co-construire des IA éthiques et inclusives.



Checklist des obligations juridiques et éthiques pour les petites structures associatives utilisant l'IA

Cette checklist est conçue pour aider les petites associations à intégrer l'IA de manière responsable, en respectant les cadres juridiques (notamment le RGPD) et les principes éthiques de l'éducation non formelle. Elle s'appuie sur les recommandations de la CNIL, de l'UNESCO et des pratiques du secteur associatif. Les usages éducatifs de l'IA doivent s'inscrire dans les cadres internationaux existants : la loi européenne sur l'IA (AI Act), la Convention du Conseil de l'Europe sur droits humains et IA, ou encore les recommandations de l'UNESCO.

Directives d'utilisation de l'IA				
Caractéristique	Obligation/Action	Détails pratiques	Références/Re ssources	Conformité RGPD
 Confidentialité des données	Ne pas saisir de données personnelles dans des outils IA non conformes.	Vérifiez si l'outil IA est hébergé dans l'UE ou conforme au RGPD. Préférez des outils open source ou certifiés.	Guide RGPD de la CNIL	Oui
 Transparency	Mentionner explicitement l'usage de l'IA dans les productions.	Ajouter une note dans les documents ou publications.	Recommandations de la CNIL sur la transparence	N/A
 Relevabilité	Assumer la responsabilité des erreurs ou biais des productions IA.	Relire systématiquement les contenus générés pour corriger les erreurs factuelles ou biais. Désigner un responsable IA dans l'équipe.	UNESCO : Éthique de l'IA	N/A
 Consentement des usagers	Informier et obtenir le consentement des publics avant d'utiliser leurs données.	Créer un formulaire simple ou une déclaration orale expliquant comment l'IA sera utilisée.	Modèle de consentement de la CNIL	Oui
 Sobriété numérique	Limiter l'impact environnemental de l'IA.	Prioriser les outils à faible consommation d'énergie. Réduire les usages intensifs.	Guide ADEME : Sobriété numérique	N/A

Checklist des erreurs fréquentes à éviter (et déjà vues dans des assos !)

Laisser traîner des historiques sensibles

Une asso d'insertion a testé un outil d'IA pour orienter des jeunes. Problème : l'outil gardait toutes les questions posées ("comment trouver un logement d'urgence", "comment obtenir le RSA"), associées à un compte.

- Ce qu'il ne faut pas faire : laisser un outil stocker ces historiques sans anonymisation.
- Risque : profilage des personnes sans leur consentement.

Copier-coller des infos perso dans un chatbot grand public

Un salarié a copié un compte rendu de suivi (avec noms, parcours, situation sociale) directement dans ChatGPT. Ces infos partent ensuite dans les serveurs d'OpenAI, hors de tout contrôle.

- Ce qu'il ne faut pas faire : envoyer des données nominatives dans un outil grand public.
- Risque : fuite de données impossible à maîtriser.

Conserver indéfiniment les historiques internes

Une petite asso gardait tous les historiques de connexion à sa plateforme e-learning (qui a suivi quoi, quand, combien de temps)... et sans limite de durée.

- Ce qu'il ne faut pas faire : stocker "au cas où", sans durée prévue.
- Risque : non-respect du RGPD (principe de minimisation et de conservation limitée).

Mettre en ligne des CV avec toutes les infos personnelles

Très courant : pour un recrutement ou une mission de service civique, les assos stockent ou partagent des CV avec adresse, téléphone, parfois même la situation familiale... puis les utilisent tels quels dans des outils d'IA pour rédiger une fiche ou une annonce.

- Ce qu'il ne faut pas faire : réinjecter ces données personnelles dans des IA sans filtre.
- Risque : diffusion incontrôlée d'informations sensibles.

Bonnes pratiques à retenir

1. Paramétrier les outils pour ne pas conserver d'historiques (ou les anonymiser).
2. Informer clairement les usagers si leurs interactions peuvent être enregistrées (et proposer une alternative).
3. Ne jamais saisir de données personnelles dans une IA grand public.
4. Fixer une durée de conservation (ex. 6 mois max) et activer la suppression automatique.
5. Former les équipes à détecter les situations à risque : orientation, insertion, santé, accompagnement social.



Problèmes de gouvernance des outils numériques

Beaucoup d'outils d'IA sont développés par de grandes entreprises privées, avec des logiques propriétaires qui rendent leur fonctionnement largement opaque. Aucune transparence sur les données d'entraînement, des conditions d'utilisation souvent incompréhensibles, voire incompatibles avec les valeurs du monde associatif : respect de la vie privée, autonomie des usagers, éthique de la connaissance.

Cela soulève des questions fondamentales : d'où viennent les données ? À qui appartiennent les contenus générés ? Qui est responsable en cas d'erreur, de biais, de dommage ?

Gouvernance et démocratie associative : Ne pas subir, mais choisir nos outils

Dans beaucoup d'associations, on s'équipe parce qu'il "faut suivre", parce qu'un prestataire ou un collègue a recommandé tel outil d'IA. Cette logique d'adoption par mimétisme fait courir un risque : celui de se retrouver à utiliser des solutions qui ne correspondent pas à nos besoins réels, ni à nos valeurs. Choisir un outil, c'est un acte stratégique et collectif, pas un réflexe par défaut.

Plus loin dans ce guide, nous reviendrons d'ailleurs sur un point clé : le piège de la gratuité. Ce sera l'occasion de montrer comment les choix budgétaires ou leur absence influencent directement notre autonomie et notre rapport aux outils.

Cette absence de réflexion collective sur les outils numériques pose un vrai problème. Elle crée une fracture non pas seulement technologique, mais démocratique. On laisse l'outil s'imposer sans débat. Et parfois, on devient simple utilisateur d'un système qu'on ne maîtrise pas, qui traite nos données, oriente nos décisions, et dont on ne connaît ni les règles, ni les limites.

Or, le monde associatif est un lieu où l'on peut et doit faire autrement. On peut décider à plusieurs, questionner ensemble l'éthique, la transparence, les risques. Co-construire nos usages, nos chartes, nos choix numériques. Même sans être experts, on peut se doter de critères simples, mais clairs : sobriété, respect des données, utilité réelle, cohérence avec nos valeurs.

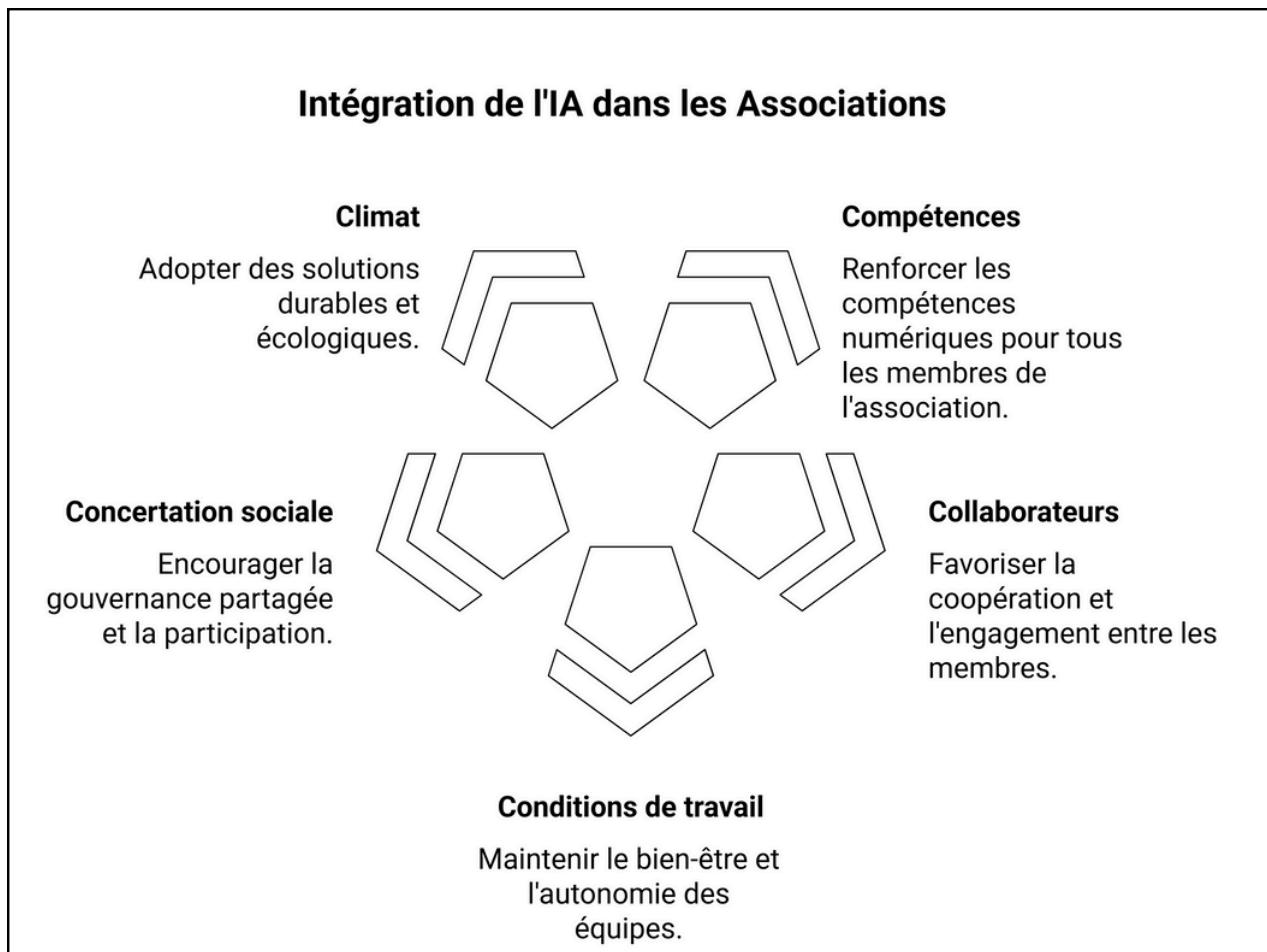
Ne pas laisser l'IA décider à notre place, c'est aussi une question d'émancipation. C'est reprendre la main. Choisir en conscience. Et faire en sorte que nos outils ne soient pas une contrainte, mais un appui à ce qu'on construit chaque jour avec nos publics.



Pour réfléchir à ces impacts, certains chercheurs ont proposé de remplacer la vieille grille industrielle des « 5M » par une lecture adaptée à l'ère numérique : les 5C. Cinq dimensions clés qui permettent d'analyser ce que l'IA change dans nos organisations. Inspirée du diagramme d'Ishikawa (Kaoru Ishikawa, 1968) et de sa célèbre grille des 5M, cette adaptation propose une lecture plus actuelle : les 5C :

Compétences, Collaborateurs, Conditions de travail, Concertation sociale et Climat.

Ces 5C ne concernent pas seulement les grandes entreprises : ils s'appliquent peut-être encore mieux au monde associatif, où la performance ne se mesure pas qu'en chiffres, mais aussi en qualité des relations humaines, en inclusion, en gouvernance partagée et en impact social.



Enjeux et risques spécifiques dans le secteur associatif

L'intégration de l'intelligence artificielle dans le secteur associatif soulève une série d'enjeux spécifiques qui ne peuvent être ignorés. Derrière la promesse d'efficacité et de créativité se cachent des risques bien réels pour nos pratiques, nos valeurs, et les publics que nous accompagnons.

Potentiel d'inclusion et d'autonomisation

L'IA peut être un formidable levier pour renforcer l'accessibilité des contenus, simplifier l'information administrative, ou adapter les supports aux différents publics (traduction automatique, lecture facile, audio-description...). Elle permet aussi de développer l'autonomie des usagers dans la recherche d'information ou la création de contenus. Mais ce potentiel ne se réalise que si l'IA est intégrée avec discernement, en s'assurant qu'elle renforce et non remplace la capacité d'agir des individus.

Risques de biais et d'exclusion

L'IA n'est jamais neutre : elle hérite des représentations dominantes contenues dans les données qui l'entraînent. Dans un cadre éducatif ou citoyen, cela peut générer des contenus sexistes, racistes, validistes, ou inadaptés aux contextes locaux. De plus, l'usage d'outils numériques complexes peut creuser les inégalités d'accès : tout le monde n'a pas la même aisance technique, ni le même niveau d'équipement.

Recommandation : accompagner les publics dans la lecture critique des productions de l'IA, encourager des usages inclusifs et mettre en place des temps de médiation numérique adaptés.

Mais soyons honnêtes : ce n'est pas gagné. Les postes de médiateurs numériques se sont évaporés aussi vite qu'ils étaient apparus, les financements dédiés à l'accompagnement à l'esprit critique fondent comme neige au soleil... Et comme souvent, ce sont les grosses structures qui savent rédiger les bons dossiers mais n'ont ni ancrage territorial, ni expérience de terrain qui raflent la mise. Pendant ce temps, sur le terrain, les petites assos bricolent l'inclusion avec trois bouts de ficelle... et beaucoup de bonne volonté.

Résultat : les besoins sont criants, les moyens faméliques, et l'écart entre injonction politique et réalité sociale ne cesse de se creuser.



Enjeux et risques spécifiques dans le secteur associatif

L'intelligence artificielle : ni "intelligente", ni "artificielle"

Dans son essai, la chercheuse Kate Crawford, spécialiste des impacts sociaux et politiques de l'intelligence artificielle, renverse une idée reçue : l'IA n'est ni vraiment intelligente, ni totalement artificielle.

Derrière l'image futuriste qu'on nous vend, l'IA repose sur des ressources bien réelles :

- des matières premières et beaucoup d'énergie,
- du travail humain à chaque étape,
- des infrastructures massives comme les data centers,
- et surtout des données qui véhiculent nos histoires, nos biais et nos classifications sociales.

L'IA de 2025 ne "pense" pas. Elle n'est ni autonome, ni rationnelle. Elle apprend à partir de gigantesques ensembles de données, en suivant des règles et des objectifs que des humains ont définis. Autrement dit, l'IA reflète les choix et les rapports de pouvoir de celles et ceux qui la conçoivent et la financent. On pourrait d'ailleurs se demander s'il ne faudrait pas arrêter de l'appeler "intelligence artificielle", puisqu'elle n'a rien d'artificiel, et peut-être plutôt parler d'intelligence numérique, par exemple. Qu'en pensez-vous ?

Un outil au service des intérêts dominants

La production de l'IA demande des investissements colossaux. Résultat : les systèmes actuels sont largement orientés par les logiques économiques des grandes entreprises qui les développent.

Quand on définit l'IA selon les besoins des plateformes et des marques, ce sont le marketing, la publicité et les intérêts commerciaux qui fixent ses priorités.

Cette situation pose une vraie question démocratique. Si l'on commence à considérer l'IA plus fiable qu'un expert humain, on risque de lui déléguer des décisions majeures : dans la santé, l'éducation, la justice. Cela revient à transférer du pouvoir à des systèmes qui ne comprennent pas le monde, mais qui optimisent des modèles pour atteindre des objectifs précis.

De plus en plus de jeunes obtiennent leurs réponses via les IA plutôt que via les sites web. Les structures doivent donc produire des contenus clairs, sourcés et optimisés pour être intégrés correctement dans les modèles de langage.



Enjeux et risques spécifiques dans le secteur associatif

Pour Crawford, se concentrer uniquement sur la performance technique sans regarder les impacts sociaux, politiques et environnementaux est une erreur majeure. Derrière la promesse d'efficacité, il y a un système d'extraction : extraction de données, de travail humain, de ressources naturelles.

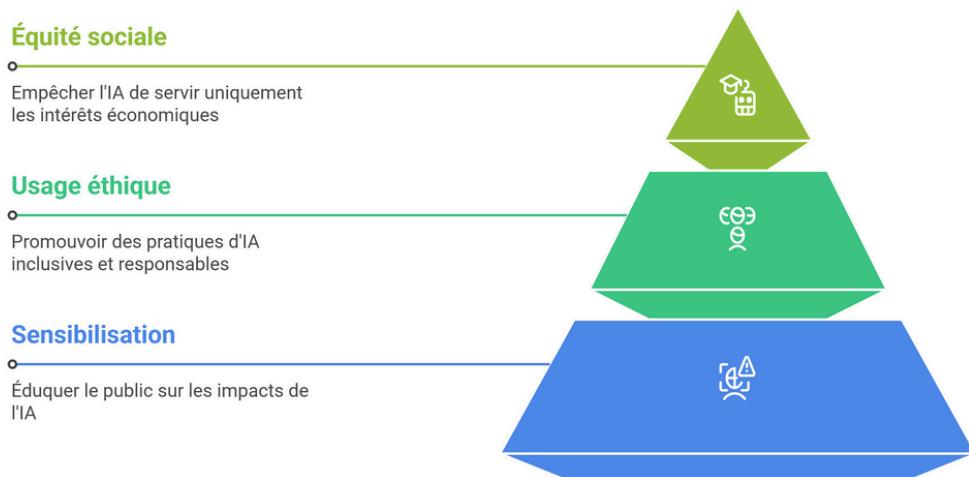
Un enjeu associatif et citoyen

Dans le monde associatif, cette analyse est essentielle. Elle nous rappelle que :

- Démystifier l'IA est une priorité : expliquer qu'elle n'est pas magique mais profondément humaine, politique et économique.
- Sensibiliser les publics aux impacts sociaux et environnementaux est indispensable.
- Défendre un usage éthique et inclusif de l'IA devient urgent pour éviter qu'elle ne serve uniquement les intérêts économiques des plus puissants.

Référence : Kate Crawford, *Atlas of AI: Power, Politics, and the Planetary Costs of Artificial Intelligence* (2021)

Pyramide de l'IA éthique



Source : Le site décrit RIA31 – le référentiel IA Éthique et Responsable



Enjeux et risques spécifiques dans le secteur associatif

Schéma des zones d'usage de l'IA en éducation non formelle

Comparaison des usages de l'IA

Caractéristique	Usages acceptables et bénéfiques	Usages sensibles, à surveiller	Lignes rouges éthiques (interdits)
Description	L'IA aide sans remettre en question les valeurs humaines.	L'IA apporte des possibilités intéressantes, mais avec des risques.	Usages à bannir car ils vont à l'encontre des droits et valeurs humaines.
Exemples	Générer une affiche, traduire un document, aider à préparer un atelier, automatiser des tâches administratives.	Recommandations automatiques, analyse de données sensibles, génération de contenu pédagogique, traduction sans relecture.	Biométrie, scoring social, décision sans humain.
Message clé	L'IA soulage, mais ne remplace pas l'humain.	Prudence + relecture humaine obligatoire.	On ne délègue jamais ce pouvoir aux machines.



Enjeux et risques spécifiques dans le secteur associatif

Clés d'usages et clés de discernement

Quand on initie les individus à l'IA générative, on observe souvent le même mouvement :

- Première étape : l'effet « waouh », où l'IA paraît bluffante et presque magique.
- Deuxième étape : dès que l'on comprend un peu mieux comment elle fonctionne et où sont ses limites, l'enthousiasme baisse et un regard plus critique apparaît.

C'est une évolution normale : la connaissance enlève une partie du mystère et permet de replacer l'IA à sa juste place.

Deux façons de former

- Se limiter aux usages pratiques : apprendre à écrire un prompt, tester des générateurs d'images... → c'est séduisant, mais on reste dans une logique de découverte et parfois de « marketing ».
- Aller vers le discernement : montrer aussi les limites, les biais, les conditions d'usage... → c'est moins spectaculaire, mais cela construit une vraie autonomie.

À retenir : Une formation équilibrée doit donner les deux :

- des clés d'usages pour utiliser l'IA concrètement,
- et des clés de discernement pour garder un esprit critique.



Dialogue croisé avec les machines

On s'est amusés, avec l'un de nos co-auteurs, à mener une petite expérience : interroger quatre modèles d'IA grand public, ce qu'on appelle les MNM (modèles de nouvelle génération).

Notre prompt de départ était volontairement simple :

« *Qu'est-ce que tu peux me dire sur Pierre Khattou ? Donne-moi des extraits de bio, a-t-il écrit des ouvrages, des articles ou des contenus pédagogiques ?* »

Rien de compliqué, juste une question de base pour voir comment ces IA allaient s'en sortir. Et c'est là que ça devient intéressant : chaque modèle a répondu à sa façon, avec ses propres biais et stratégies. L'un a cherché large, l'autre a coupé court, un troisième a inventé des détails... Bref, le contraste est révélateur. Voici donc notre petite analyse comparée.

IA testée	Accès aux sources	Utilisation des plateformes externes	Conséquence sur la réponse
ChatGPT-5 (OpenAI)	Accès partiel au web via moteur intégré + mémoires contextuelles.	Peut vérifier des infos sur Amazon, Calaméo, associations locales, etc.	Mentionne un livre sur Amazon et un livret pédagogique.
Gemini (Google)	Accès natif à l'écosystème Google + indexation blogs, PDF publics, rapports pédagogiques.	Repère des ressources comme <i>L'IA pour les Noobs</i> ou des articles du blog khattoupierre.unblog.fr .	Réponse plus riche, avec un focus sur les supports pédagogiques.
Mistral	Pas d'accès web direct, fonctionne sur corpus pré-entraînés + données publiques.	Se concentre sur ingénierie pédagogique et éducation aux médias.	Ne détecte pas le livre ni le livret ; réponse sobre et factuelle, sans extrapolation.
Grok 3 (xAI)	Corpus basé sur agrégation presse, forums, sites publics (données 2021-2023).	Ne "voit" pas Amazon, ne trouve pas Calaméo ; utilise conférences, rapports, ateliers.	Réponse centrée sur animation et études ; conclut à l'absence de livre publié.

Conclusion sur les accès :

- ChatGPT-5 et Gemini ont les sources les plus larges et variées.
- Mistral et Grok 3 sont plus limités : leurs corpus ne contiennent pas certains fichiers PDF ni les pages Amazon.
- Les divergences viennent donc surtout de la couverture des données et de l'indexation, pas d'une erreur.

Divergences dans le traitement de l'information

Les quatre IA ne répondent pas de la même manière à cause de leur logique interne :

- **ChatGPT-5** → Croise les données : combine mes connaissances contextuelles (mémoires) + résultats web + sources associatives (ICARE, Info Jeunes, Coll.in).
- **Gemini** → Valorise la vulgarisation : cherche à montrer l'ensemble des productions, cite explicitement le livre, le livret, le blog, les ateliers. (Contenus produits)



Mistral → Priorise la prudence : ne s'avance pas sans confirmation, préfère ne pas mentionner d'ouvrages qu'il ne peut pas vérifier. (Mistral minimise pour éviter le faux positif.)

Grok 3 → Décrit les pratiques : met l'accent sur les interventions, conférences et projets, mais reste réservé sur les publications.

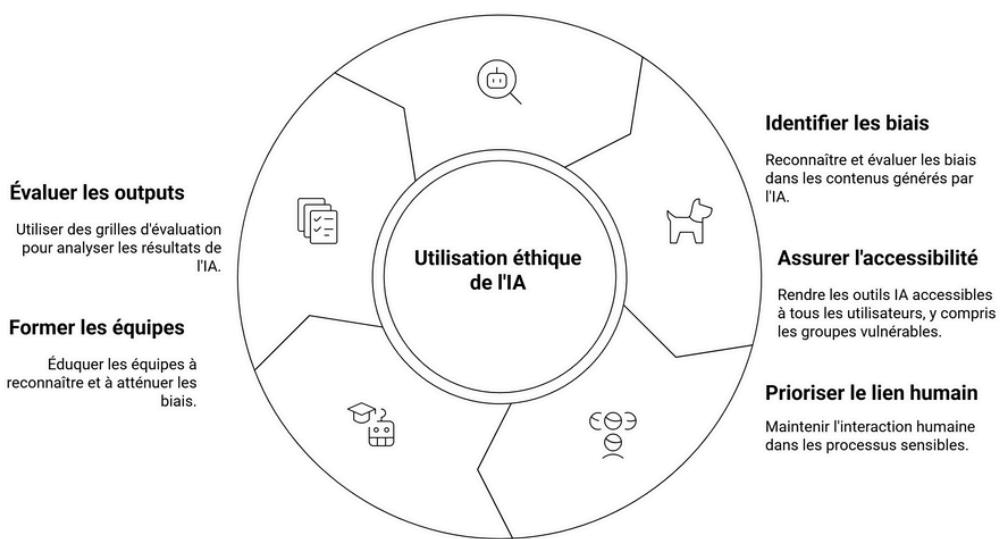
Comprendre le cycle d'utilisation éthique de l'IA

Se servir de l'intelligence artificielle de façon responsable ne revient pas seulement à bien manier les outils. C'est une démarche continue qui va de l'identification des biais à la formation des équipes, en passant par l'analyse des résultats. On appelle cela un cycle d'utilisation éthique.

Un terme clé à connaître est celui d'outputs. Il désigne tout ce que l'IA produit en réponse à une demande : texte, image, résumé, analyse... bref, le résultat final. Évaluer ces outputs, c'est vérifier qu'ils soient pertinents, fiables, inclusifs et en accord avec les valeurs de la structure, qu'elle soit éducative, associative ou autre.

Le schéma ci-dessous montre les étapes essentielles de ce cycle : repérer les biais, assurer l'accessibilité, garder le lien humain, évaluer les résultats et former les équipes pour construire une pratique collective et consciente.

Cycle d'utilisation éthique de l'IA



Conseils pour l'implémentation

- Désignez un référent IA : Une personne (bénévole ou salarié) peut centraliser les questions et vérifier la conformité.
- Créez une charte d'usage IA : Un document simple (2 pages) listant vos engagements éthiques et juridiques, à partager avec l'équipe et les publics.
- Testez à petite échelle : Commencez par des usages simples (ex. : traduction, création de visuels) avant d'intégrer l'IA dans des processus complexes.



IA générative, images personnelles et historiques : attention aux usages

L'anatomie du « Ghiblification » via IA : fun, mais risqué

Quand on transforme une photo personnelle en style Studio Ghibli via ChatGPT, par exemple, le résultat est visuellement séduisant... et trompeur. Car :

- Images + métadonnées = données formidables pour entraînement IA
- Vos photos contiennent souvent des données EXIF (lieu, date, appareil) et une foule d'informations personnelles (visages, environnement, objets visibles)... autant d'éléments que ChatGPT peut récupérer et utiliser pour affiner ses modèles
- Une tendance virale, un piège juridique et éthique
- Ces créations font le buzz, mais exposent aussi à des risques : atteinte à la vie privée, exploitation non consentie de votre image, voire contrefaçon si le style évoque des œuvres protégées (ex. : Ghibli)

IA + images = que devient ce que vous envoyez ?

D'après la politique de confidentialité d'OpenAI :

- Oui, ChatGPT peut conserver vos images et métadonnées pour entraîner ses modèles
- Non, cela ne signifie pas qu'il vend vos données ou les utilise à des fins publicitaires, mais les conserver reste un risque (fuite, piratage, usage malveillant...)

À titre d'exemple récent, l'outil d'analytique Mixpanel, utilisé par de nombreuses plateformes a fait l'objet d'un accès non autorisé en novembre 2025, entraînant l'exposition de données basiques d'utilisateurs. Un rappel utile : même des services réputés peuvent être visés, d'où l'importance de la vigilance.



La preuve en image :

“Un co-auteur du guide qui a cédé à la tentation... Transformation en version Studio Ghibli, clin d’œil aux joyeusetés numériques qui circulent.

Comme quoi, personne n'est totalement infaillible face à ces détournements ludiques de l'IA. ”



Les cinq niveaux de sécurisation de l'IA : choisir en pleine conscience

Dans le monde associatif, l'introduction d'outils d'intelligence artificielle pose rapidement une série de questions concrètes : Peut-on utiliser un service gratuit sans risque ? Faut-il payer un abonnement pour garantir la confidentialité ? Est-ce que l'outil respecte les données des jeunes que nous accompagnons ?

Pour y voir plus clair, un modèle de pyramide à cinq niveaux peut aider à situer les outils selon deux critères essentiels : le niveau de sécurité/confidentialité des données, et le degré de contrôle possible sur l'outil.

Niveau 1 – Outils gratuits accessibles en ligne

Ces solutions sont attrayantes (ChatGPT gratuit, Copilot, outils IA d'images...), mais aucune garantie de confidentialité n'est assurée. Les données peuvent être utilisées pour entraîner d'autres modèles.

Usage tolérable uniquement pour des tests ou des contenus non sensibles, et à condition d'une vigilance accrue.

Niveau 2 – Versions “pro” ou abonnement

Des plateformes IA proposent des versions payantes mieux paramétrables (ex. : ChatGPT Plus, Mistral, Canva Pro, Notion AI). Cela permet d'accéder à des fonctionnalités avancées, de désactiver l'entraînement sur les données, et de collaborer avec une protection renforcée.

C'est souvent le bon compromis pour une structure associative qui souhaite utiliser l'IA de manière régulière sans devenir experte en cybersécurité.

Niveau 3 – Intégrations API et outils métiers

Ces solutions permettent d'intégrer l'IA dans des outils déjà existants, de créer des workflows automatisés et d'adapter les usages aux besoins du terrain.

Exemple : créer un chatbot qui répond aux questions réglementaires d'un animateur jeunesse, ou un assistant pour les fiches de mobilité européenne.

Niveau 4 – Solutions souveraines européennes

Ici, on privilégie des IA hébergées en Europe, conformes au RGPD, et développées selon des critères éthiques plus stricts (ex. : Mistral, Aleph Alpha, IA proposée par Framasoft).

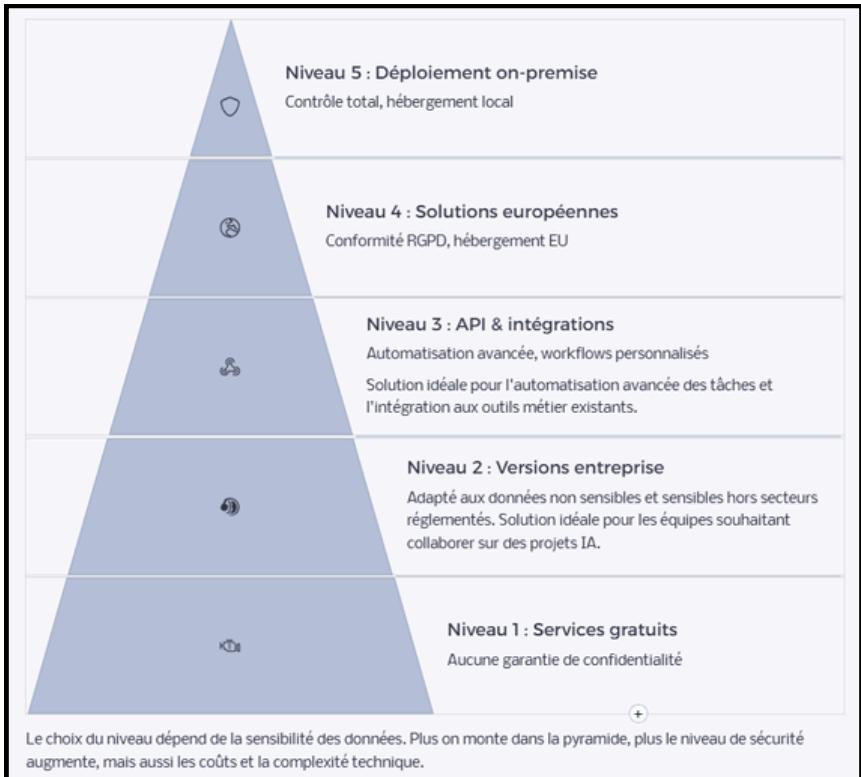
Ce niveau est recommandé dès qu'il y a gestion de données personnelles ou mission d'intérêt général.

Niveau 5 – Hébergement local ou “on-premise”

C'est le niveau le plus élevé, utilisé par certaines grandes institutions : l'IA est déployée localement, sur les propres serveurs de l'organisation, sans dépendre d'un cloud externe.

Très complexe pour des associations classiques, mais un modèle d'inspiration pour des structures fédérales ou mutualisées.





Ce défi de sécurisation n'est pas inédit. Nous l'avons déjà traversé avec les réseaux sociaux numériques : au départ, il a fallu apprendre à gérer leurs paramètres de confidentialité et leurs règles changeantes, parfois dans l'urgence. L'IA n'échappe pas à cette logique : chaque logiciel, chaque interface a ses propres réglages. La vigilance et l'appropriation collective seront la clé pour que les associations puissent en tirer parti sans subir ses dérives.

Gratuit ou payant ? Libre ou propriétaire ?

La gratuité ne garantit ni la confidentialité, ni la transparence. Dans ce cas, c'est souvent l'utilisateur qui devient le produit. À l'inverse, des outils libres ou payants peuvent offrir plus de contrôle, mais au prix de compétences techniques ou de budgets plus importants.

Ce qui importe, ce n'est pas de tout refuser ou tout accepter, mais de choisir en conscience : en fonction des publics accompagnés, du type de contenu manipulé, et de la valeur que l'on accorde à la confiance numérique. Pour les associations, cela signifie définir une stratégie d'outillage claire, établie avec les équipes et les usagers.

Dans le monde associatif, les arbitrages budgétaires ont souvent privilégié les dépenses visibles et immédiates comme le matériel pédagogique, les activités, les sorties au détriment des investissements logiciels. Cette logique s'explique par des contraintes budgétaires chroniques, mais aussi par une certaine déconnexion historique entre outils numériques et finalités éducatives. Pendant des années, payer pour un logiciel, que ce soit une suite bureautique, un outil de présentation ou un service en ligne, paraissait secondaire, voire superflu, face à des besoins concrets sur le terrain.



Or, ce paradigme ne tient plus à l'heure de l'intelligence artificielle générative. La sophistication des outils, la question de la sécurité des données, la possibilité de paramétrier des usages adaptés aux publics ou aux valeurs associatives nécessitent des environnements numériques maîtrisables, stables, et souvent payants. Refuser tout investissement dans ce domaine revient à accepter un recours systématique aux outils gratuits, dont le modèle économique repose sur la collecte des données, la publicité, ou la dépendance à des opérateurs privés opaques. Il est donc urgent de repenser nos priorités, et de reconnaître que payer un abonnement ou investir dans une solution logicielle bien configurée, c'est aussi investir dans la qualité de l'accompagnement, dans la protection des publics et dans l'autonomie des structures.

Prudence face aux effets d'annonce et aux études orientées

L'IA dans le secteur associatif : Entre promesses et angles morts, le monde associatif avance sur un terrain encore mouvant. L'intelligence artificielle générative est largement documentée d'un point de vue technique, mais ses impacts réels sur les publics que nous accompagnons restent encore peu étudiés et peu stabilisés.

Un exemple marquant vient d'une étude au Nigéria. Elle montre comment l'IA pourrait transformer l'éducation non formelle, mais souligne aussitôt le manque de données locales pour mesurer son impact sur l'inclusion et l'engagement citoyen. D'autres recherches, cette fois sur la personnalisation de l'apprentissage, indiquent un potentiel réel : jusqu'à 20 % d'amélioration des performances chez des apprenants soutenus par des recommandations IA. Mais là encore, les auteurs rappellent que ces outils posent des défis éthiques et qu'ils risquent d'accentuer les inégalités d'accès.

Aujourd'hui, les données fiables manquent. La plupart des études se concentrent sur la technologie, rarement sur les résultats éducatifs ou sociaux. Une revue systématique sur l'éducation ouverte et à distance (ODL) le confirme : les chercheurs s'intéressent surtout aux logiciels et aux algorithmes, pas à ce que ça change pour les jeunes, les citoyens ou les acteurs de l'éducation non formelle. Pendant ce temps, de nombreuses collectivités, fédérations ou associations travaillent déjà avec Microsoft, Google, IBM ou Apple pour animer des ateliers numériques. On ne le dit pas toujours, mais c'est une réalité. Et soyons honnêtes, il y a un vrai décalage entre les discours anti-GAFAM et l'acceptation de leurs chèques ou de leur matériel.

Autre problème : beaucoup d'études reprises dans les médias sont financées par les acteurs du numérique eux-mêmes. Elles mettent en avant les bénéfices, minimisent les risques et oublient souvent les échecs.



Et les indicateurs choisis valorisent surtout la performance technologique, rarement l'impact éducatif ou citoyen. Ce manque de recul et de transparence est un vrai enjeu démocratique. Sans financements pour la recherche-action, ni outils pour évaluer concrètement les effets de ces technologies, les associations n'ont d'autre choix que de s'appuyer sur leurs constats de terrain.

Or ce sont justement ces observations critiques qui doivent servir de base à une approche responsable. Plusieurs travaux soulignent d'ailleurs la nécessité de mettre en place une recherche-action collaborative, où associations, chercheurs et institutions avancent ensemble pour réduire les inégalités et développer une IA inclusive.

L'enjeu, c'est d'éviter les paniques morales comme les enthousiasmes aveugles. Tant qu'on manque de données solides, mieux vaut encourager une culture d'expérimentation raisonnée, et donner toute leur place aux usagers et aux acteurs de terrain. Les recherches sur l'IA et l'engagement citoyen rappellent cette voie : impliquer les publics pour réduire les risques de discrimination et renforcer une appropriation collective.

Les grandes études 2025 sur l'IA à retenir pour l'Europe, la France et le secteur éducatif et associatif

Ces derniers mois, plusieurs rapports internationaux et nationaux ont dressé un panorama des défis liés à l'intelligence artificielle. Parmi les 17 études incontournables compilées par Julien Delcommunète (LinkedIn, août 2025), certaines concernent directement nos contextes européens, français et associatifs :

Niveau européen et international proche de l'éducation et de la citoyenneté :

- OCDE (août 2025) – AI openness: a primer for policymakers. Met l'accent sur la transparence et l'ouverture des IA, essentielle pour le secteur éducatif, la recherche et la société civile.
- Nations Unies (avril 2025) Une intelligence artificielle inclusive au service du développement. Document majeur qui relie l'IA à l'inclusion sociale et au développement durable, avec des cas concrets transposables au monde associatif.
- UNCTAD (août 2025) – Preparing to seize AI opportunities. Aborde la manière dont les pays peuvent adapter leurs politiques publiques pour que l'IA bénéficie aussi aux populations vulnérables.



Niveau France

- Gouvernement FR (février 2025) – Faire de la France une puissance de l'IA
Met en avant la stratégie française de souveraineté numérique. Important pour comprendre les leviers (et les limites) qui concerneront aussi les associations et collectivités locales.

- Ministère de la Justice (juin 2025) – L'IA au service de la justice
Intéressant pour les associations impliquées dans l'accès au droit et la médiation juridique.

- Ministère de la Santé (juillet 2025) – Stratégie IA et données de santé 2025-2028

Impact direct sur les structures accompagnant des publics fragiles (santé, handicap, insertion).

- MESR (juin 2025) – IA et enseignement supérieur : formation et appropriation par la société

Un rapport central pour le secteur éducatif et la formation des citoyens à l'usage critique de l'IA.

- CESE (janvier 2025) – Pour une intelligence artificielle au service de l'intérêt général

Texte de référence pour les associations : il relie explicitement l'IA aux enjeux démocratiques, sociaux et éthiques.

- IPSOS (février 2025) – L'usage de l'IA par les Français

Étude d'opinion précieuse pour comprendre comment les citoyens, y compris jeunes et bénévoles, perçoivent et utilisent l'IA.

- APEC (juin 2025) – Les cadres et l'IA

Analyse utile pour les associations employeuses : impact sur le management, les compétences et la formation continue.



Culture numérique et rapport au savoir



Apprendre avec l'IA : attention au mirage du "tout savoir"

Les outils comme ChatGPT ne se contentent pas de répondre à nos questions. Ils produisent des réponses rapides, structurées et souvent très convaincantes, au point de donner l'impression que la connaissance est à portée de clic.

Le véritable enjeu n'est pas celui de la triche ou du plagiat scolaire. Il est bien plus profond : l'intelligence artificielle transforme notre rapport à l'apprentissage. En rendant l'accès à l'information instantané, elle risque de nous faire perdre l'essentiel, c'est-à-dire le goût de chercher, de douter, de comprendre par soi-même.

Apprendre ne se résume pas à accumuler des faits : c'est un processus vivant qui mobilise la réflexion, l'émotion et la persévérance. Cette manière d'entrer en relation avec le savoir renvoie à la notion d'apprenance, définie par Philippe Carré (2005) comme la capacité et la disposition à apprendre tout au long de la vie. Selon lui, cette apprenance repose sur trois piliers complémentaires :

- le pouvoir apprendre, qui renvoie aux conditions, aux ressources et aux possibilités d'accès ;
- le vouloir apprendre, c'est-à-dire la motivation et l'envie d'entrer dans l'apprentissage ;
- le savoir apprendre, qui mobilise les méthodes, l'esprit critique et les stratégies d'apprentissage.

Or, face à des réponses prêtes à l'emploi, le risque est grand de confondre compréhension et simple réception. On croit savoir parce que la réponse est là, immédiate, mais sans effort, sans exploration, sans confrontation à l'erreur. Le chemin de la connaissance se transforme alors en autoroute vers une illusion de maîtrise. Pour les jeunes, encore en construction de leur pensée critique, ce raccourci peut être aussi séduisant que trompeur.

Cette évolution interroge également nos pratiques éducatives. Les pédagogies de Freinet, Dewey ou Montessori rappellent que l'apprentissage se nourrit de l'expérience concrète, de l'observation et de l'expérimentation.

Dans l'éducation non formelle, cette approche constitue une véritable boussole : apprendre en faisant, en collaborant, en vivant des situations réelles, parfois imprévisibles, mais toujours formatrices.



« Esprit critique & compétences ESCO »

Ce mirage du « tout savoir » nous oblige aussi à repenser nos pratiques éducatives.

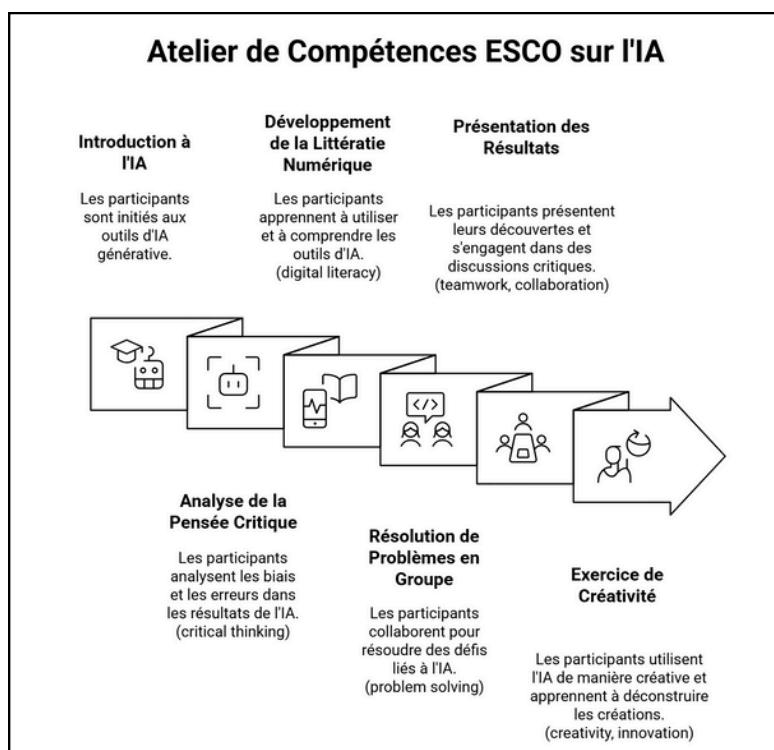
Les programmes figés, les cours descendants et les savoirs déversés comme un dogme n'ont plus de sens à l'ère de l'IA.

Il faut inventer des formats hybrides, où l'apprenant n'est plus seulement récepteur mais aussi contributeur avec ses propres usages, ses références et ses expériences. Dans un atelier d'esprit critique autour de l'IA, par exemple, on peut croiser un apport rapide de connaissances de l'animateur·rice avec les pratiques numériques des participant·es (mèmes, applis, pubs générées par IA).

On expérimente collectivement les outils, on observe leurs biais, puis on met en commun les découvertes pour construire ensemble des règles d'usage responsables.

Cette approche, plus proche de la pédagogie de l'enquête que du cours magistral, favorise l'autonomie, le débat et la co-construction du savoir.

Elle rejoint les compétences transversales mises en avant par le cadre européen ESCO : analyser, collaborer, expérimenter, communiquer de manière critique et créative.



<https://esco.ec.europa.eu/en/about-esco/what-esco>



Plagiat, soupçons et fausses alertes : l'IA comme juge aveugle ?

L'arrivée des intelligences artificielles génératives a suscité de fortes inquiétudes, notamment dans le milieu éducatif : comment distinguer un texte écrit par un humain d'un texte produit par une IA ? Face à cette crainte, plusieurs outils se sont présentés comme des "détecteurs" d'IA.

Pourtant, leur fiabilité est largement remise en question : de nombreux écrits parfaitement humains, parfois anciens, sont faussement identifiés comme générés par IA. Ces erreurs montrent qu'il est aujourd'hui impossible de se fier à ces systèmes pour évaluer le plagiat.

Mais là, franchement, ça commence à devenir inquiétant. Des outils censés "démasquer" les textes générés par IA pointent du doigt... des écrits humains, rédigés bien avant que ChatGPT ne fasse son entrée triomphale. On dirait une mauvaise blague, sauf que personne ne rit.

Prenez l'histoire de Said Gourram, auditeur SI (Source LinkedIn 2025), qui a passé ses propres textes au crible d'un détecteur d'IA. Résultat ? Sa thèse de 1985, l'époque des disquettes et des walkmans serait à 84 % générée par IA. Son article de 2011 ? 94 %. On frôle le délire. Et ce n'est pas un cas isolé : mémoires de 2015, soutenances de 2006, tous "démasqués" comme suspects.

Écrire avec clarté, méthode, ou un vocabulaire un peu structuré suffit apparemment à déclencher les sirènes. Sérieusement ? Un bon style est devenu un crime ? C'est à la fois absurde et flippant. Avec l'IA, le plagiat a pris un nouveau visage, et il est sacrément flou. Des algorithmes comme ChatGPT, qui a attiré un million d'utilisateurs en cinq jours en 2022 (Harris, 2022), crachent du texte si convaincant qu'il passe les tests de détection avec un sourire narquois.

Selon le Larousse, le plagiat, c'est "l'acte de donner pour sien ce qu'on a pris à l'œuvre d'un autre". Mais qui est cet "autre" quand une IA, nourrie de milliards de textes en ligne, vous pond un paragraphe en deux secondes ?

Est-ce du plagiat si l'IA réarrange des idées déjà existantes, comme un chercheur qui synthétise des sources ?

Le plus troublant, c'est que ces outils de détection, GPTZero, ZeroGPT, Originality.ai sont déjà utilisés dans des contextes où les enjeux sont énormes : admissions, évaluations, recrutements. Mais ils ne détectent pas l'origine d'un texte, ils traquent des patterns. Un style fluide, une grammaire impeccable, et bim, vous voilà suspect.

Dans l'éducation non - formelle, où l'on travaille avec des publics variés, souvent éloignés des codes académiques, c'est une double peine : non seulement on risque d'être mal jugé, mais on peut aussi être accusé à tort. Et pendant ce temps, l'IA elle-même peut écrire de faux articles scientifiques si crédibles qu'ils trompent des experts (Abd-elaal et al., 2022). Les détecteurs ? Ils courrent derrière, essoufflés.

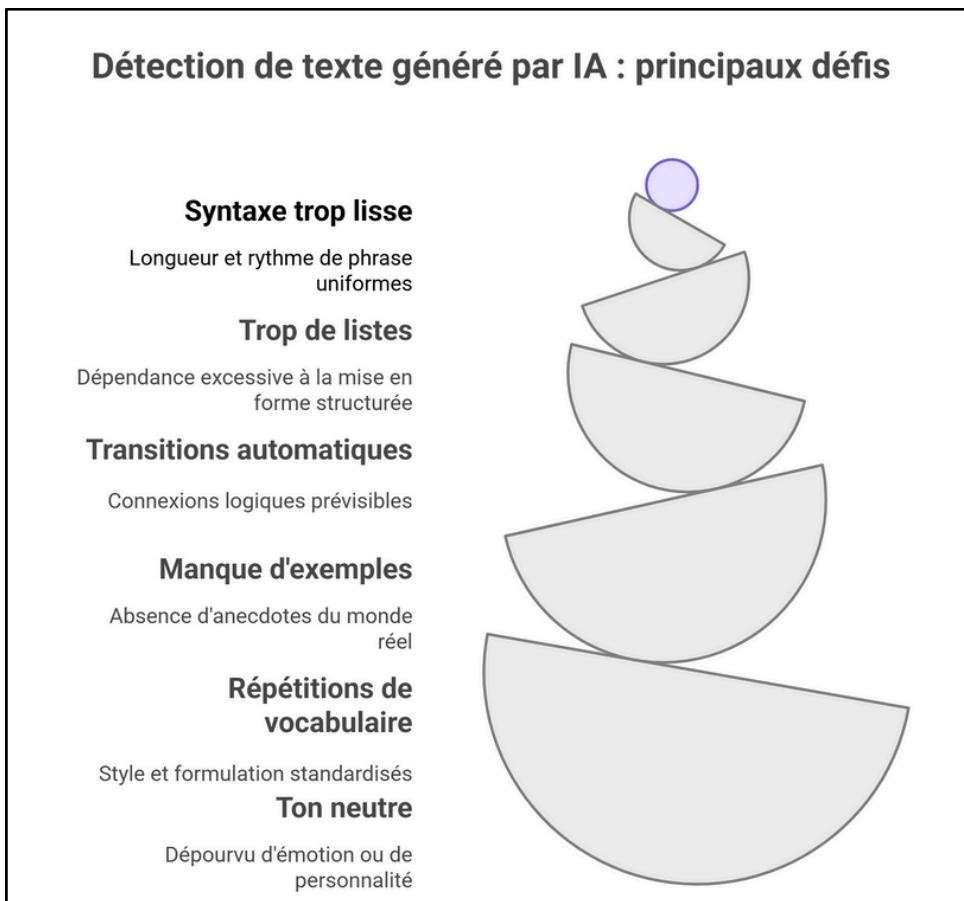


L'intelligence artificielle peut être un appui précieux pour la rédaction : reformuler une phrase, corriger une syntaxe, trouver un synonyme ou clarifier une idée. Utilisée ainsi, elle devient un véritable assistant d'écriture, et non un rédacteur fantôme.

L'enjeu n'est donc pas d'interdire l'usage de ces outils, mais de les intégrer avec discernement. Les étudiants, comme les lycéens, y ont déjà recours pour résumer un texte, expliquer un concept ou améliorer un devoir. Le rôle des éducateurs et enseignants n'est pas de sanctionner cette réalité, mais d'accompagner son usage et de développer une posture critique face à ces technologies.

Encore faut-il être formé à reconnaître leurs traces. Les productions générées par l'IA se distinguent souvent par une syntaxe uniforme, des phrases de longueur régulière, un usage excessif de listes et de connecteurs logiques ("en conclusion", "cependant", "en somme"), ainsi qu'un ton neutre et sans aspérité. Elles présentent également peu d'exemples concrets, peu d'ancrage dans le réel et une répétition de certaines expressions types.

Ces indices ne visent pas à "traquer" l'usage de l'IA, mais à aider à en comprendre les limites. Car si l'intelligence artificielle écrit bien, elle écrit souvent trop bien. Elle produit des réponses plausibles, mais pas forcément vraies, cohérentes, mais rarement incarnées. D'où la nécessité, pour les professionnels de l'éducation comme pour les apprenants, d'en faire un outil de réflexion, et non de substitution.



Responsabilité et devoir d'explication

L'IA peut produire des erreurs, des contenus faux ou biaisés. Il incombe alors à la structure associative d'en **assumer la responsabilité**. Cette redevabilité suppose :

- de **relire systématiquement** tout contenu généré ;
- de **ne pas présenter une production IA comme neutre ou "scientifique"** sans vérification ;
- **d' informer clairement les usagers** lorsque l'IA est utilisée dans une animation, un outil, un échange ;
- veiller à ce que l'IA **ne fragilise pas les publics accompagnés**, en s'assurant que les productions générées ne renforcent ni stéréotypes, ni discriminations, et en adaptant les contenus aux besoins, à l'âge, et au niveau de compréhension des usagers. Cela implique un regard éducatif attentif et une vigilance éthique constante ;

Cette posture rejoint l'éthique professionnelle en éducation non formelle : **assumer les moyens utilisés, expliciter les choix faits, et garantir un cadre de confiance**.

Agir en cohérence avec nos valeurs

Dans le monde de l'éducation, où l'on cherche à rendre le savoir accessible, à développer l'esprit critique, et à promouvoir l'autonomie, **utiliser l'IA en cachette serait un contresens total**.

Citer l'IA, ce n'est pas trahir sa légitimité : c'est **montrer qu'on agit en conscience, avec honnêteté, et en mettant l'outil au service du collectif**.

Cette transparence :

- permet de **renforcer l'éducation aux médias et à l'information**
- évite toute accusation de manipulation ou de plagiat
- et valorise la capacité à intégrer des nouveaux outils **sans dissimuler leur rôle**

En résumé : **dire quand et comment on utilise une IA**, c'est un geste éthique, éducatif, et politique. Il doit devenir une habitude dans nos pratiques associatives, tout comme on cite ses sources, on explique ses références, ou on rend compte d'un projet financé.



Une petite préconisation ?

Pour conclure sur le rapport au savoir, au plagiat et aux productions accompagnées, une piste de travail proposée par l'un des auteurs consiste à encourager la transparence plutôt qu'à interdire les usages d'IA.

Concrètement, lorsqu'un apprenant utilise une IA générative pour reformuler un passage ou s'inspirer d'un texte, que ce soit dans un mémoire, un dossier, un rapport ou une production évaluée, il peut joindre en annexe le prompt exact qu'il a utilisé. Cela permet à l'examinateur de comprendre le cheminement, les intentions, et d'ouvrir un dialogue sur les choix réalisés.

Deux questions éducatives deviennent alors centrales : pourquoi avoir mobilisé l'IA à cet endroit précis, et qu'aurais-tu pu produire sans elle ? Mais un troisième volet est tout aussi essentiel : le prompt lui-même. En le joignant en annexe, on peut interroger la formulation choisie, les intentions, les biais éventuels, et la manière dont l'apprenant a guidé l'outil. C'est ce détour par le prompt qui permet de comprendre le raisonnement, pas seulement le résultat.

L'objectif n'est pas d'interdire mais de rendre l'usage argumenté, conscient et situé. On peut également inviter les apprenants à préciser quelle IA a été mobilisée et, dans une démarche de responsabilité environnementale, à indiquer l'estimation de l'empreinte CO₂ générée par leurs requêtes.

Ce sont des leviers simples pour faire émerger une posture réflexive, éthique et cohérente avec les valeurs de l'éducation non formelle.

L'autre face du "tout-savoir" : un accès conditionné et inéquitable aux IA

L'accès aux intelligences artificielles n'est pas égalitaire. Les modèles les plus performants restent souvent réservés à celles et ceux qui disposent d'un abonnement payant, d'un équipement récent ou d'une bonne connexion.

À cela s'ajoutent les barrières linguistiques : les IA comprennent et répondent mieux dans certaines langues que dans d'autres, créant un biais structurel dans la qualité des réponses reçues. Cette combinaison de facteurs produit un "AI privilège", où certains publics peuvent s'appuyer sur des outils puissants pour apprendre, créer, rédiger ou s'orienter, tandis que d'autres restent au seuil de ces usages.

Pour les professionnels de l'éducation non formelle, cet écart doit être pris en compte : accompagner les jeunes, c'est aussi garantir un accès équitable aux outils, expliciter leurs limites et ne pas laisser l'inégalité numérique se transformer en inégalité d'opportunités.



IA et propriété intellectuelle : un casse-tête aussi pour le monde associatif

L'essor fulgurant de l'intelligence artificielle (IA) ne bouleverse pas seulement les entreprises et les startups : il interpelle aussi directement les associations. Même si nous ne sommes pas dans une logique lucrative, la loi 1901 ancre nos activités dans le champ du non-profit – la question de la propriété intellectuelle reste cruciale.

Qui détient les droits d'un texte, d'un visuel ou d'un support pédagogique généré par IA ? Est-ce l'association qui l'a utilisé ?

L'outil qui l'a produit ? Ou bien, en l'absence d'auteur humain, est-ce tout simplement libre de droits ?

Le flou juridique actuel

En France et en Europe, le droit d'auteur repose sur un principe clair : seule une œuvre conçue par un être humain peut être protégée. Une production issue exclusivement d'une IA générative (texte, image, vidéo, musique) n'entre donc pas, en l'état, dans le champ de la propriété intellectuelle. Cela signifie qu'une association qui crée une affiche de campagne avec Midjourney, ou un rapport avec ChatGPT, ne peut pas en revendiquer la pleine propriété au sens du droit d'auteur.

De plus, ces contenus peuvent eux-mêmes être générés à partir de bases de données qui contiennent des œuvres protégées, ce qui expose les structures à un risque de contrefaçon involontaire. Des affaires judiciaires récentes, comme Getty Images contre Stability AI, illustrent concrètement les conflits autour de l'utilisation d'images protégées par le droit d'auteur pour entraîner des IA génératives, posant la question de la légalité et de la rémunération des créateurs.

Spécificité associative : un usage non lucratif, mais pas sans risques

Contrairement aux entreprises, les associations ne cherchent pas à valoriser leurs créations comme actifs financiers. Mais elles produisent et diffusent énormément de contenus : affiches, bilans, plaquettes pédagogiques, supports de formation, campagnes de communication. Dans tous ces cas, l'usage d'IA génératives soulève des enjeux :



- De légitimité : peut-on revendiquer une création associative si elle est sortie d'un outil IA sans intervention humaine ?
- De responsabilité : si une image générée ressemble à une œuvre protégée, qui est responsable ? l'éditeur du logiciel, l'association, ou les deux ?
- De confiance : que dire aux bénévoles, aux publics, aux financeurs si les productions associatives sont perçues comme « standardisées » ou « sans auteur » ?

Vers des pratiques de co-création

Une piste plus sécurisée consiste à considérer l'IA comme un outil de co-création. Autrement dit : ne pas utiliser un contenu généré « brut », mais l'intégrer dans une démarche où l'humain reste central. Un visuel retravaillé par un·e graphiste, un texte enrichi et contextualisé par un·e animateur·rice, une vidéo montée et adaptée par un·e chargé·e de com' peuvent alors être considérés comme des œuvres protégées.

Bonnes pratiques pour les associations

- Privilégier les modèles d'IA éthiques et sous licence claire (par ex. Adobe Firefly, qui garantit des contenus libres de droits).
- Toujours retravailler et contextualiser les contenus générés pour qu'ils portent la marque humaine et associative.
- Documenter le processus de création (ex. garder une trace du prompt et du travail d'édition humaine).
- Anticiper les zones grises : mentionner dans les contrats et financements que des outils IA peuvent être mobilisés, et à quelles conditions.
- Se former collectivement : intégrer la propriété intellectuelle liée à l'IA dans les formations bénévoles/salariés.



Valeurs de référence : autonomie, esprit critique, participation

Face à l'IA, nos repères ne changent pas : en éducation non formelle, ce qui compte, ce sont toujours nos valeurs, l'autonomie, l'esprit critique et la participation.

Autonomie : Non, l'autonomie, ce n'est pas se débrouiller tout seul avec une IA comme si c'était un prof de poche infaillible. C'est comprendre comment elle fonctionne, choisir quand l'utiliser, et surtout la détourner pour qu'elle serve nos besoins, pas ceux d'un algorithme conçu à des milliers de kilomètres. Utiliser une IA, c'est comme apprendre à réparer un vélo : on peut s'aider d'un tuto, mais si on ne met pas les mains dans le cambouis, on n'apprendra jamais à pédaler. Les outils IA doivent accompagner l'apprentissage, pas le court-circuiter en supprimant l'effort, le doute, ou le plaisir de chercher.

Esprit critique : C'est la boussole de nos pratiques, et avec l'IA, elle doit être affûtée comme jamais. L'esprit critique, ce n'est pas juste grogner contre les machines ou jouer les technophobes. C'est une posture active, un réflexe qui pousse à poser des questions gênantes : Qui a entraîné cette IA ? Sur quelles données ? Pourquoi me donne-t-elle cette réponse et pas une autre ? Est-ce qu'elle reproduit des biais sexistes, racistes, ou juste l'idéologie de la Silicon Valley ? Par exemple, demandez à une IA de décrire un "bon leader" : si elle vous sort un portrait de mâle blanc en costume, c'est un signal d'alarme. Dans nos ateliers, on peut intégrer l'IA comme un objet d'étude : analyser ses réponses, décortiquer ses erreurs, comparer ses sorties avec des sources fiables. Un exercice simple ? Prenez un texte généré par ChatGPT sur un sujet comme l'écologie, et demandez aux participant·es de repérer les approximations, les généralités, ou les absences (parce que, spoiler, l'IA adore les réponses lisses qui frôlent le vide). L'esprit critique, c'est aussi former nos publics à ne pas gober les résultats comme des vérités divines.

Participation : Dans l'éducation non formelle, on ne fait pas pour les gens, on fait avec. La participation, c'est le cœur battant de nos pratiques, et l'IA ne doit pas la réduire à un clic sur "générer". Cela signifie concevoir des ateliers où l'IA est une ressource. Par exemple, un groupe peut utiliser une IA pour générer des idées de projet (disons, un jeu éducatif sur l'inclusion), mais c'est le collectif qui débat, trie, transforme ces idées en quelque chose de vivant. On peut imaginer des "hackathons critiques" où les participant·es détournent une IA pour créer des affiches, des histoires, ou des scénarios pédagogiques, tout en questionnant ses limites. L'IA devient alors un outil parmi d'autres, au service d'un processus collectif où chacun·e apporte sa voix, ses doutes, ses envies. Parce que, franchement, si on laisse l'IA décider seule, on risque de se retrouver avec des projets aussi inspirants qu'un rapport comptable.



De l'oralité à l'IA : une histoire de l'accès à l'information

L'accès à l'information a toujours été une affaire de médiation. À l'époque de l'oralité, ce savoir était transmis de bouche à oreille, limité par la mémoire humaine et la proximité des échanges. Avec l'invention de l'imprimerie, le savoir est devenu reproductible et plus largement partagé, mais il restait réservé à ceux qui savaient lire et pouvaient accéder aux livres.

Au XXe siècle, les médias de masse comme la radio et la télévision ont démultiplié la circulation de l'information, mais de façon descendante : on recevait des contenus, sans toujours pouvoir les interroger ou les critiquer. Bourdieu (1996) l'avait bien vu dans "...ces outils ne libèrent pas, ils imposent un pouvoir symbolique, façonnant nos regards sans qu'on ait notre mot à dire.".

L'arrivée d'Internet a ouvert une nouvelle ère : un accès démultiplié à l'information, mais aussi un risque de surcharge et de désorientation. Avec la frénésie du clic, nous avons pris l'habitude d'ouvrir mille onglets, de zapper d'un lien à l'autre, de consommer l'information sans jamais la digérer. Résultat : une impression de tout savoir et, en réalité, une difficulté croissante à hiérarchiser, à relier et à comprendre. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui l'infobésité : trop de données, trop vite, qui saturent notre attention et exigent de nouvelles compétences : chercher, trier, vérifier.

Aujourd'hui, avec l'IA générative, on franchit une étape supplémentaire : il ne s'agit plus seulement d'accéder à l'information, mais de la voir produite, reformulée, simplifiée ou complexifiée par des systèmes automatisés. On ne cherche plus seulement une donnée, on dialogue avec une machine qui la transforme en réponse.

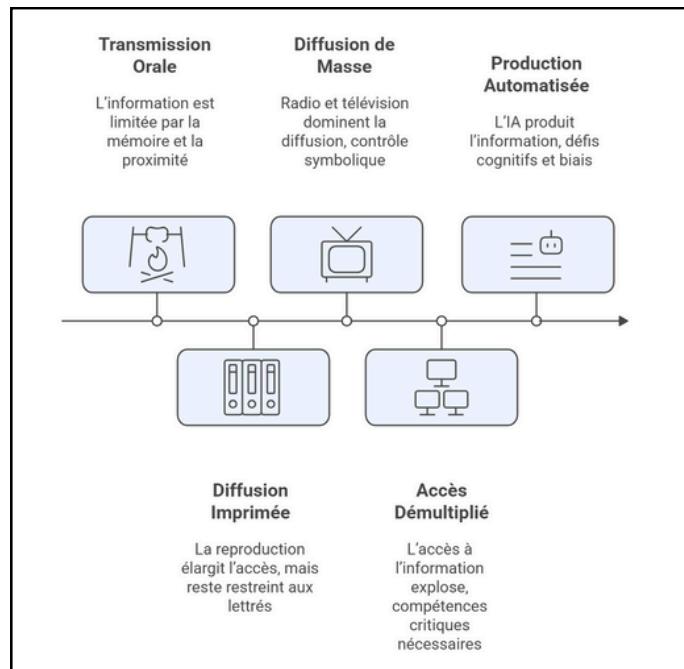
Dans ce contexte, le rôle des conseillers en information jeunesse et plus largement des médiateurs associatifs devient central. Il ne s'agit plus seulement de fournir des ressources, mais d'accompagner les jeunes dans la gestion de leur charge cognitive :

- apprendre à distinguer l'essentiel de l'accessoire,
- à comprendre que plus d'informations ne signifie pas toujours meilleure information,
- à prendre conscience que les réponses d'une IA reflètent des biais et ne sont pas neutres,
- à développer des stratégies d'esprit critique pour ne pas subir le flux, mais l'apprivoiser.



Le défi est clair : ne pas laisser les publics seuls face à une abondance d'informations qui peut autant émanciper qu'étouffer. Comme pour l'imprimerie, la radio ou Internet en leur temps, l'IA oblige à repenser nos médiations, nos pédagogies, nos manières de rendre l'information accessible et digeste.

Evolution de la médiation de l'information



Le schéma illustre une vérité brutale : l'accès à l'information s'élargit à chaque révolution technologique, mais au prix d'une médiation de plus en plus complexe, menaçant de transformer la connaissance en produit standardisé si l'IA prend le dessus.

Face à cette dérive, la médiation de l'information, l'apprentissage à s'informer et le décryptage ne sont plus de simples compétences : c'est un métier à part entière, plus vital que jamais. Avec l'essor des fake news ces récits mensongers qui pullulent sur les réseaux et des deepfakes, ces vidéos manipulées si réalistes qu'elles trompent l'œil, le défi s'amplifie.

Il faut des documentalistes et des informateurs jeunesse 3.0, des passeurs aguerris, capables d'accompagner les publics dans ce flot chaotique, de leur apprendre à trier l'essentiel, à débusquer les biais, à repérer les fausses informations et les visages trafiqués, et à cultiver un esprit critique face aux machines. Sans eux, on risque de se perdre dans un océan d'infos préfabriquées et de manipulations, et ça, ce n'est pas une option.

À cela s'ajoute un danger plus discret : les modèles d'IA commencent parfois à se nourrir de contenus qu'ils ont eux-mêmes produits. Ce phénomène, décrit dans la littérature scientifique sous le terme de model collapse (Shumailov et al., 2023), conduit à un appauvrissement progressif de la qualité des réponses, une homogénéisation artificielle et, à terme, une perte de diversité et de fiabilité dans les savoirs disponibles.



IA, réseaux sociaux et bulles d'opinions : comprendre les enjeux

L'étude de l'Université d'Amsterdam

Des chercheurs de l'Université d'Amsterdam ont créé un réseau social expérimental composé uniquement de bots propulsés par GPT-4o. Leur objectif : tester plusieurs techniques pour voir comment réduire les bulles d'opinions en ligne, ces espaces où les utilisateurs ne voient plus que des contenus qui renforcent leurs idées, sans rencontrer de points de vue différents.

Ils ont essayé six stratégies :

- afficher un fil chronologique,
- mettre en avant des opinions variées,
- cacher les statistiques sociales (nombre de followers, likes...),
- supprimer les biographies de comptes,
- et d'autres ajustements.

Résultat : aucune méthode n'a permis de vraiment réduire les bulles d'opinions.pire encore, certaines ont aggravé le problème.

Exemple : le fil chronologique, censé équilibrer l'attention, a finalement mis davantage en avant les contenus les plus extrêmes.

Les chercheurs ont aussi observé que le contenu toxique ne se contente pas d'influencer les opinions : il façonne la structure même des réseaux sociaux. Une petite minorité de publications attire presque toute l'attention, laissant la majorité invisible. (Source de l'étude : Futurism, 2025)

L'analyse de Yann Leroux

Le psychologue et psychanalyste Yann Leroux apporte un éclairage complémentaire. Pour lui, ces dynamiques ne dépendent pas seulement des utilisateurs, mais aussi de la façon dont les réseaux sociaux sont conçus : leurs algorithmes mettent en avant certains contenus plutôt que d'autres, ce qui renforce mécaniquement les bulles d'opinions.

Dans une réflexion plus personnelle, il explique que nous avons toujours travaillé avec des machines : des machines à écrire mécaniques, puis électriques, puis électroniques. Aujourd'hui, nous écrivons avec des IA. Cela amène une question : Qui écrit vraiment ? Moi, ou la machine ?

Pour Yann Leroux, il n'y a pas de réponse simple. Ce qui compte, c'est d'être conscient que ces outils influencent à la fois nos manières d'écrire et la circulation des idées.





Pédagogie médiation et publics accompagnés



L'IA comme support, pas comme substitut

Face aux publics, le rôle de l'animateur, de l'éducateur ou du conseiller jeunesse reste central : il est garant de la posture éducative, du cadre éthique et de l'interprétation des outils.

L'IA peut :

- proposer des idées d'activités ou de jeux personnalisés selon les centres d'intérêt ;
- aider à scénariser des débats, des jeux de rôle ou des ateliers théâtre-forum ;
- générer des images ou des textes qui servent de support à des discussions critiques (ex.: montage de fausses images + décryptage avec les jeunes) ;
- assister la création de jeux pédagogiques interactifs (via des outils comme Storyboard That ou des assistants IA dédiés à l'aide au gameplay).

Mais attention : l'illusion de perfection des réponses de l'IA peut court-circuiter le processus d'apprentissage. Une IA qui "fait tout bien" empêche l'erreur, l'essai, le tâtonnement... or c'est précisément ce que l'on valorise dans l'éducation non formelle.

Une médiation à adapter selon les profils

Il est crucial de prendre en compte les capacités numériques réelles des publics :

- Certains jeunes ne maîtrisent pas les bases (copier/coller, création de compte, gestion de mot de passe...) ;
- D'autres publics peuvent être déroutés par les interfaces ou par le langage parfois opaque des IA.

Il convient donc de prévoir des ateliers progressifs, incluant :

- des temps de familiarisation ;
- des temps d'explicitation des biais ou des limites ;
- des moments de création collective plutôt que de consommation passive.

Pensez à régulièrement faire des exercices fictifs ou réels pour ne pas perdre la main

Mettez en pratique directement voici les solutions pour se lancer

Aller dans des acteurs de proximité pour emprunter ou louer le matériel supplémentaire ET prenez des abonnements



Publics accompagnés et médiation pédagogique avec l'IA

Et si le traitement du langage naturel ouvrait une brèche dans la fracture numérique ?

L'un des paradoxes les plus stimulants de l'IA générative, c'est peut-être qu'elle remet du langage... là où l'informatique nous avait habitués au code. Là où il fallait, hier encore, apprendre la logique des machines, leurs formats, leurs clics, leurs interfaces, voilà qu'aujourd'hui, on peut simplement parler. Demander. Écrire comme on parle.

C'est tout l'enjeu du traitement du langage naturel : les IA nous comprennent, ou plutôt tentent de nous comprendre, dans nos mots, avec nos expressions, parfois même nos maladresses.

Et ça, pour le tissu associatif, c'est un levier majeur. Parce que, pour une fois, ce ne sont plus les humains qui doivent apprendre à parler "machine" c'est la machine qui apprend à nous écouter.

Bien sûr, ça ne règle pas tout. Il faut encore savoir formuler une requête claire, ajuster un prompt, comprendre que la formulation influe sur la réponse. Mais la barrière technique s'abaisse, et avec elle, peut-être, une partie de cette fameuse fracture numérique.

Des publics en difficulté face à l'écrit peuvent se voir dotés d'un outil d'aide à la formulation, des personnes peu à l'aise avec l'ordinateur peuvent, par la voix ou le texte libre, reprendre prise. Reste à encadrer, à accompagner, à former mais pour une fois, on part avec un outil qui parle "comme nous".

Les acteurs associatifs agissent au croisement de toutes les diversités : ados en quête de repères, jeunesse en mouvement, enfants en découverte, adultes en reconversion, bénévoles peu à l'aise avec les outils, familles en galère numérique, habitants de territoires oubliés, citoyens qui veulent comprendre.

Ce sont des publics en transition, parfois en rupture, souvent en recherche et c'est précisément cette pluralité qui fait notre richesse collective. Cette diversité impose une adaptation permanente, en particulier lorsqu'il s'agit d'introduire une technologie comme l'intelligence artificielle.

Or, l'IA générative en particulier les LLM propose des interactions rapides, mais non contextualisées, parfois éloignées des réalités vécues par les personnes accompagnées. C'est pourquoi son usage doit rester situé, critique, et toujours médié par un acteur humain.

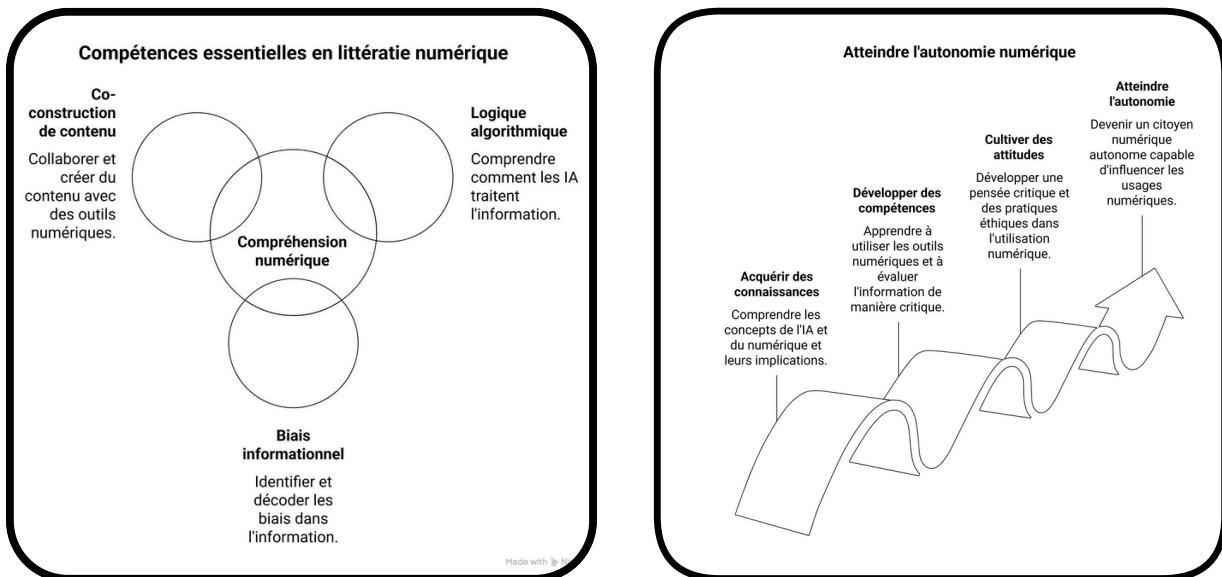


Taxonomie de Bloom adaptée à l'éducation non formelle, avec l'IA et la littératie numérique

Voici un schéma où on réinterprète la taxonomie de Bloom en l'adaptant à la logique de l'éducation non formelle.

Ici, les apprentissages sont pensés de manière transversale et ne se limitent pas à l'acquisition de connaissances. Ils intègrent à la fois les savoirs (comprendre et situer), les savoir-faire (agir et expérimenter), les savoir-être (adopter une posture critique et éthique) et les savoir-devenir (se projeter comme acteur citoyen et émancipé).

Cette approche met en valeur la complémentarité entre la maîtrise des outils, la réflexion critique et la construction de sens collectif, plutôt que de réduire l'apprentissage à une simple hiérarchie de compétences cognitives.



- Le premier bloc correspond à une compréhension biologique et algorithmique : comprendre comment les machines “pensent” et comment elles imitent certains mécanismes cognitifs.
- Le second bloc concerne la culture informationnelle : apprendre à lire, trier et questionner l'information.
- Le troisième bloc ouvre sur la création : passer d'un usage passif à un usage actif et collectif des outils numériques et des IA.



Les angles morts de l'IA : pièges cognitifs et illusions systémiques

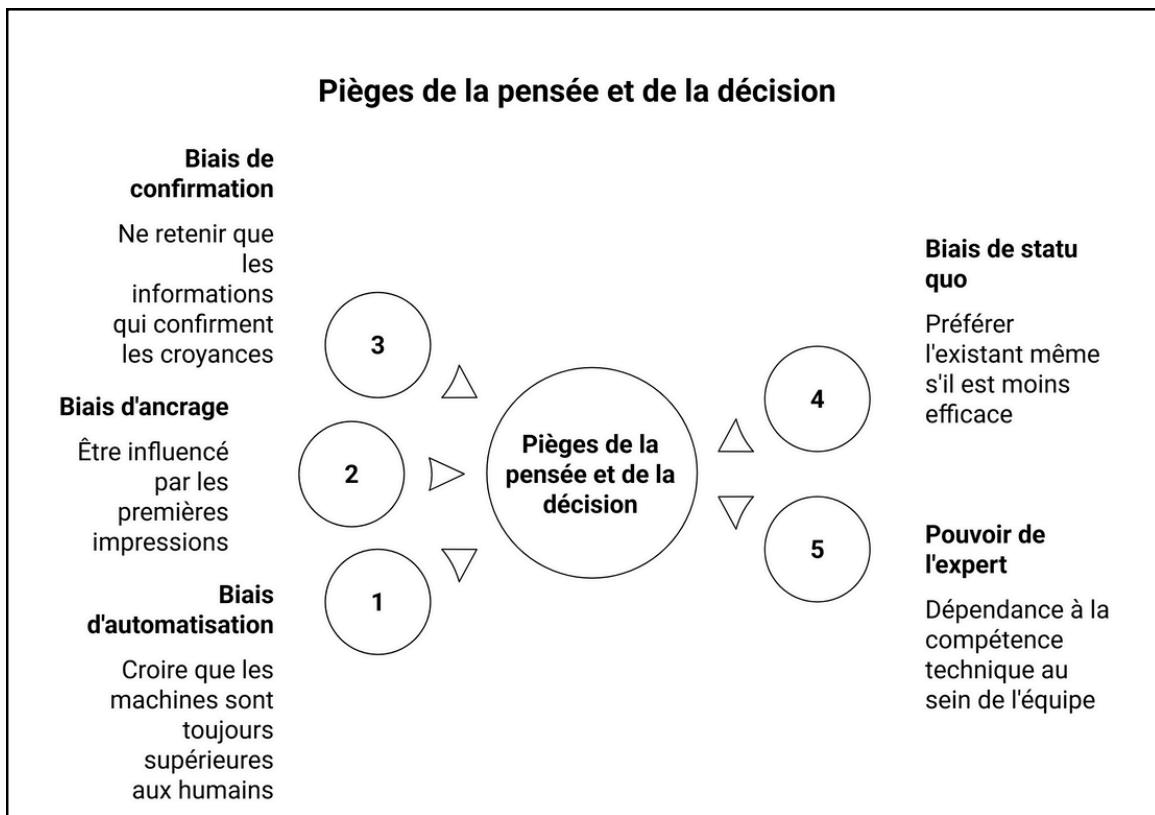
Si l'IA ouvre des portes, elle traîne aussi son lot de zones d'ombre que le monde associatif doit éclairer.

Nos biais cognitifs

Certains pièges viennent de notre propre manière de penser et de décider :

- le biais d'automatisation : croire qu'une machine fait toujours mieux que nous ;
- le biais d'ancrage : se laisser influencer par la première impression ;
- le biais de confirmation : ne retenir que ce qui conforte nos idées ;
- le biais de statu quo : préférer l'existant même quand il est moins efficace ;
- le pouvoir de l'expert : quand une compétence technique crée une dépendance dans l'équipe.

Sources : Guide pratique des biais cognitifs de Cloé Gratton et al., publié par l'Université du Québec à Montréal et disponible en version traduite ou adaptée sur des sites francophones comme www.shortcogs.com



Les angles morts systémiques

D'autres zones d'ombre viennent des outils eux-mêmes et de ceux qui les conçoivent :

- l'effet "boîte noire" : des systèmes opaques qui donnent des réponses sans qu'on comprenne comment ;
- le greenwashing numérique : des fournisseurs qui maquillent l'empreinte écologique réelle de leurs technologies derrière des promesses marketing séduisantes.

Reconnaître ces biais et ces angles morts, c'est déjà reprendre du pouvoir sur nos choix et redonner du sens à l'usage de l'IA dans nos pratiques associatives.

Un exemple parlant est celui de Ryanair, la compagnie low-cost, qui en 2020 s'est autoproclamée "l'avion le plus vert d'Europe" dans une campagne de pub massivement diffusée.

Sauf que cette image écologique, bien pratique pour séduire les voyageurs soucieux du climat, n'a pas tenu longtemps. L'Advertising Standards Authority (ASA) britannique a interdit ces annonces, faute de preuves solides : les calculs d'émissions étaient biaisés et ne prenaient pas en compte l'ensemble des opérations.

Un article de The Sustainable Agency (23 janvier 2025) revient en détail sur l'affaire et montre comment Ryanair a joué avec des mots vagues et des comparaisons trompeuses pour masquer son impact réel. C'est un cas typique de greenwashing numérique, qui illustre à quel point les promesses peuvent être manipulées dans le secteur aérien comme ailleurs. Un rappel clair qu'il faut toujours savoir décrypter les slogans "verts" avant d'y croire.

L'effet "boîte noire" expliqué simplement

Définition : On appelle ça l'effet boîte noire quand une IA sort une réponse ou prend une décision, et qu'on reste là, comme des enfants devant un tour de magie, sans savoir comment elle a fait. Exemple ? Demandez-lui pourquoi elle a choisi telle traduction ou telle recommandation : elle haussera les épaules ou plutôt, elle restera muette. C'est un peu comme confier une recette à un chef qui refuse de dévoiler ses ingrédients.

En d'autres termes :

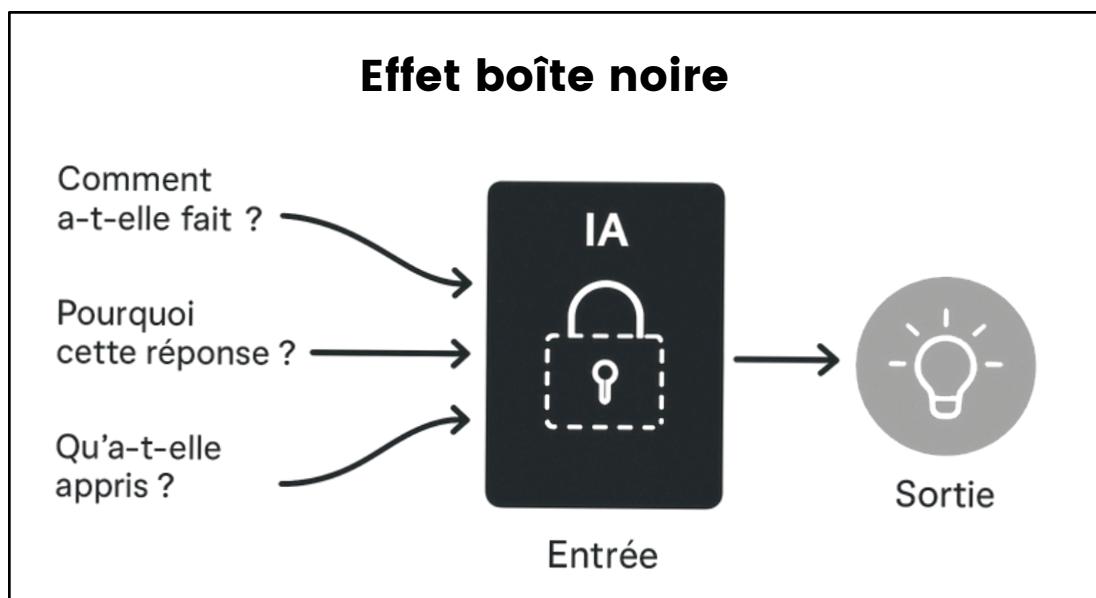
Imagine une boîte fermée dans laquelle tu glisses une question écrite sur un papier. Quelques secondes plus tard, la boîte te rend une réponse... mais tu n'as aucun moyen de savoir :

- quelles infos elle a utilisées,
- quels calculs elle a faits,
- et pourquoi elle a choisi cette réponse plutôt qu'une autre.



Comment le vulgariser dans une formation associative ?

- Utiliser l'image de la boîte magique qui « devine » mais dont on ne voit pas le raisonnement.
- Demander aux participants : « Et si cette boîte donnait une mauvaise réponse, comment le sauriez-vous ? »
- Insister : l'IA ne pense pas, elle calcule des probabilités.



Le pouvoir de l'expert

Dans une asso comme ailleurs, celui qui maîtrise un outil technique finit souvent par détenir un vrai pouvoir. Non pas parce qu'il est chef, mais parce que les autres dépendent de lui. Mais il convient de le rappeler, ce n'est pas "l'expert" le problème, c'est l'absence de culture numérique partagée.

Exemple associatif :

Un des auteurs du guide a animé une formation sur l'intelligence artificielle générative auprès d'une équipe associative. Au départ, l'informaticien n'était pas convié. Mais dès le deuxième jour, face à des besoins concrets (authentifications, installations...), le formateur l'a invité à rejoindre le groupe.

Et là, surprise : il connaissait déjà la plupart des outils, et maîtrisait même des IA d'automatisation et de workflows dont les collègues ignoraient l'existence.

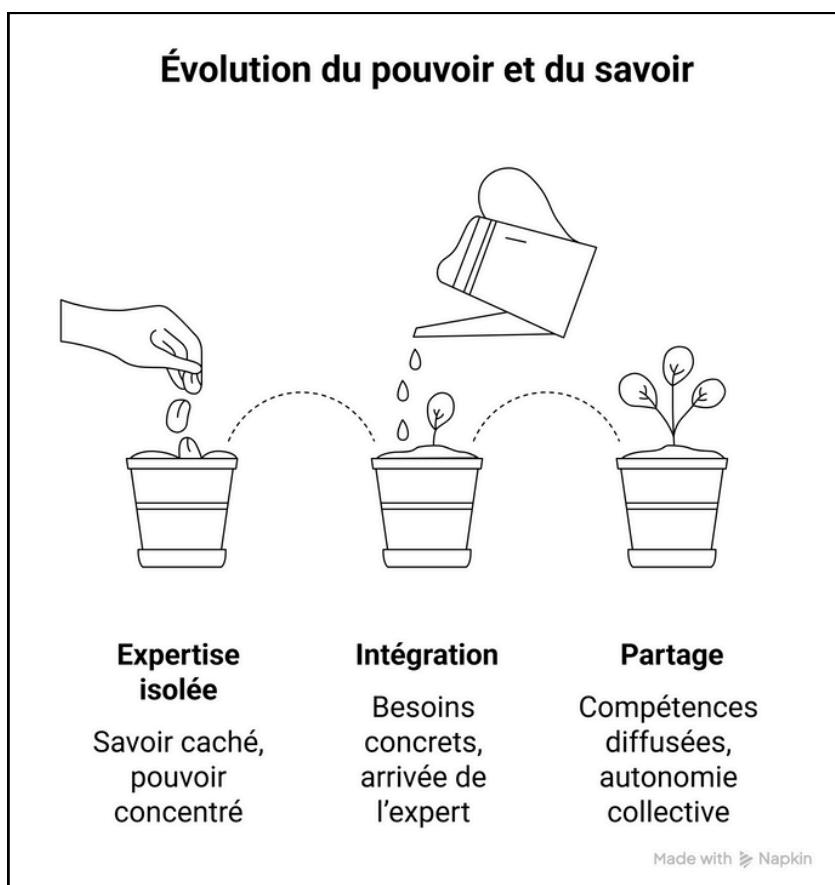
Cela a soulevé une vraie question : pourquoi cette expertise était-elle restée invisible ? Était-ce une façon de garder une forme de pouvoir ? La crainte de devenir "la personne qui sait" et de crouler sous les sollicitations ? Ou simplement le résultat d'un fonctionnement en silos, où personne n'avait pensé à aller chercher son savoir ?



Il faut aussi préciser que l'ADN de beaucoup d'informaticiens et informaticiennes, dans nos structures, vient souvent de cursus techniques (maths, informatique, ingénierie). Or, ces profils n'ont pas toujours la fibre pédagogique pour transmettre et vulgariser leurs compétences. Pas par mauvaise volonté, mais parce que ce n'est pas leur formation, ni leur réflexe premier.

La bonne nouvelle, c'est que dans cet exemple, une fois la connexion créée, les choses se sont mises à circuler. La compétence n'est pas restée enfermée : elle s'est partagée, et le collectif a pu en bénéficier.

Michel Crozier (2000) l'avait montré : le pouvoir naît de la maîtrise de l'incertitude, et l'expert technique incarne cette position. Stewart Clegg (1989) parle de "point de passage obligé" : si tout doit passer par l'expert, c'est lui qui tient les rênes. Pour casser ce cercle, il faut rendre visibles les savoirs, créer des espaces d'échanges et de transmission. Bref, transformer un pouvoir individuel en autonomie collective.



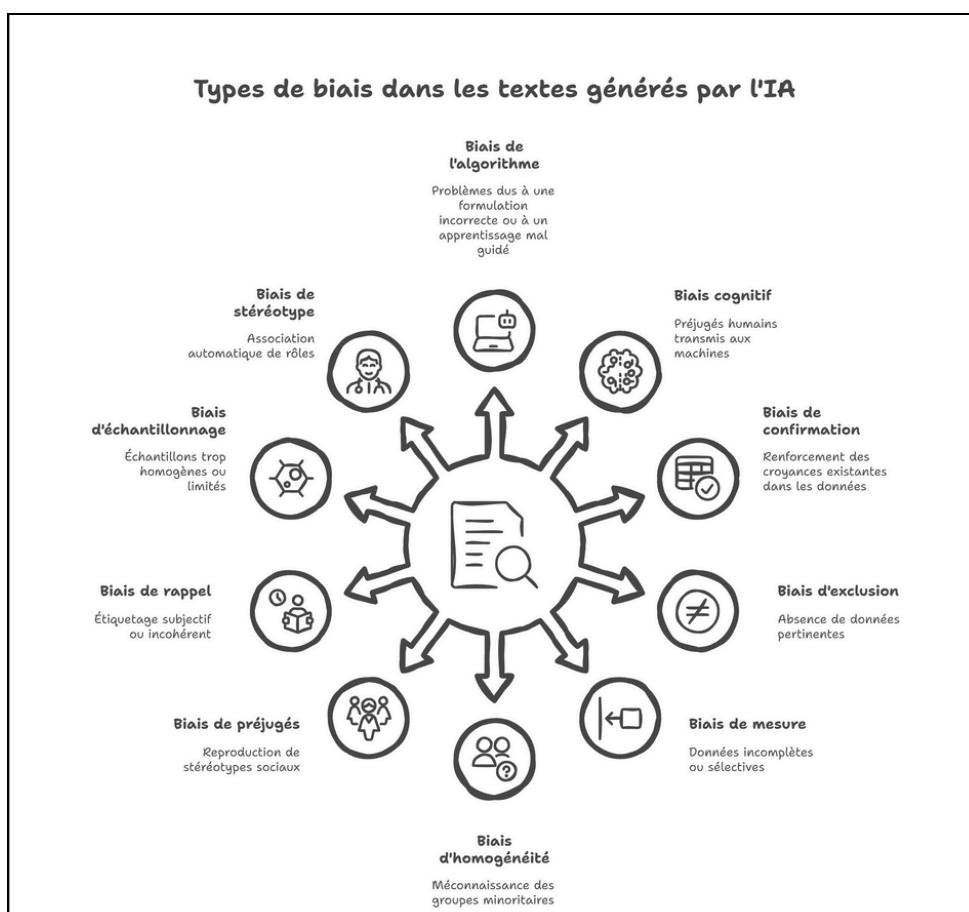
Qu'est-ce que le biais d'IA ?

Le biais d'IA (ou biais algorithmique) désigne les distorsions dans les résultats produits par une IA, dues à des préjugés humains présents dans les données d'entraînement ou dans la conception des algorithmes. Ces biais entraînent des décisions injustes ou inexactes et peuvent renforcer les inégalités sociales existantes.

Exemples et risques concrets

- Recrutement : des IA de tri de CV peuvent favoriser les profils masculins ou issus de certains milieux si les données d'origine sont biaisées.
- Santé : des algorithmes de diagnostic sont moins précis pour les femmes ou les minorités ethniques en raison d'un manque de données représentatives.
- Justice : les outils de police prédictive peuvent renforcer le profilage racial.
- Génération d'images : des modèles comme Stable Diffusion ou Midjourney reproduisent des stéréotypes (PDG blancs, femmes cantonnées à certains métiers, etc.).

Ces biais nuisent à la crédibilité des entreprises, stigmatisent des groupes déjà marginalisés et affaiblissent la confiance dans l'IA.



Principes pour éviter les biais :

- Diversifier les données : inclure des profils variés et représentatifs.
- Surveiller la conception : impliquer des équipes pluridisciplinaires (éthique, sociologie, technique...).
- Tester et auditer régulièrement les modèles.
- Transparence et explicabilité : comprendre comment l'IA prend ses décisions.
- Former les concepteurs et les utilisateurs aux biais cognitifs.



Atelier : Découvrir les biais de l'intelligence artificielle

Proposez aux participant·es, en petits groupes, de chercher différents biais que l'on peut retrouver dans les outils d'IA.

Chaque groupe choisit un type de biais, trouve un exemple concret (dans la vie quotidienne, les médias ou les applications) et imagine une solution pour le réduire. Quelques pistes à distribuer ou afficher :

- Biais de genre : un correcteur propose "il est médecin" mais "elle est infirmière".
- Biais de représentation : une IA reconnaît mieux les visages d'hommes blancs.
- Biais d'âge : un algorithme de recrutement écarte les +50 ans.
- Biais de confirmation : les réseaux sociaux renforcent les opinions déjà vues.
- Biais d'exclusion : un outil de santé fonctionne mal pour certaines populations.

En conclusion, chaque groupe partage son exemple et sa solution.

C'est un excellent exercice pour comprendre que les biais viennent souvent de nos propres représentations et qu'une IA plus juste dépend d'abord de notre regard humain.



L'IA au service de l'inclusion et du handicap

L'intelligence artificielle, souvent perçue comme une technologie de pointe réservée aux grandes entreprises, peut aussi devenir un formidable levier d'inclusion si elle est pensée avec et pour les personnes concernées. Pourtant, les biais de genre, de handicap ou de représentativité restent très présents dans les modèles, et le secteur associatif a un rôle clé pour éviter que ces publics soient une fois de plus laissés au bord du chemin.

Quand l'IA reproduit les biais existants

Des études comme celles de l'UNESCO (2024) montrent que les IA reproduisent souvent les inégalités présentes dans leurs jeux de données : sous-représentation des voix féminines, absence de références aux handicaps, stéréotypes renforcés. Une IA mal calibrée peut, par exemple, ignorer les besoins des malentendants en ne générant pas de sous-titres, ou produire des voix artificielles majoritairement masculines, invisibilisant les femmes handicapées.

Défi pour les assos : tester les outils, identifier ces biais et exiger des bases de données diversifiées.

Les apports concrets pour l'accessibilité

Malgré ces limites, les expérimentations se multiplient et ouvrent des pistes prometteuses :

- Accessibilité visuelle : Microsoft a développé Seeing AI, une application qui décrit en temps réel l'environnement pour les malvoyants. Une association peut l'utiliser pour rendre un atelier accessible, en décrivant affiches, objets ou visuels projetés.
- Accessibilité auditive : des modèles comme MediaPipe permettent la reconnaissance gestuelle, traduisant la langue des signes en texte. Une asso peut ainsi rendre ses animations accessibles aux jeunes sourds.
- Communication adaptée : des chatbots configurés pour des publics spécifiques (par ex. jeunes autistes) peuvent réduire l'anxiété sociale en proposant des scénarios prévisibles et rassurants (EdTech Journal, 2025).
- Synthèse vocale personnalisée : des outils entraînés sur des voix diverses offrent aux personnes avec troubles de la parole la possibilité d'avoir une voix numérique qui leur ressemble.

Opportunité pour les assos : intégrer progressivement ces outils dans leurs animations, tout en restant vigilantes sur leur appropriation collective.



Expérimenter localement : l'exemple du centre de loisirs

Dans un centre de loisirs associé à l'école, une expérimentation a été menée pour renforcer l'inclusion grâce à plusieurs outils d'IA. L'équipe éducative, avec l'appui d'outils génératifs, a travaillé sur :

- Des pictogrammes accessibles pour aider les enfants allophones ou en difficulté de lecture à mieux comprendre l'organisation de la journée (activités, repas, transitions).
- Un code couleur intégré aux affichages, facilitant la compréhension pour les enfants ayant des troubles cognitifs ou de l'attention.
- Des supports simplifiés produits automatiquement (règles de jeux, programmes d'activités) pour inclure les enfants malvoyants, avec des polices adaptées et une lecture audio possible.
- Une traduction multilingue instantanée, permettant à une dizaine d'enfants allophones de suivre les consignes en même temps que leurs camarades, sans décalage.(Agent GPT)

Ces expérimentations montrent que l'IA n'est pas un gadget, mais peut soutenir une pédagogie inclusive si elle est co-construite avec les éducateurs et adaptée au contexte.

Vers une inclusion élargie

Au-delà des besoins spécifiques (handicap, langue, troubles cognitifs), l'IA ouvre aussi la voie à une pédagogie plus universelle :

- rendre accessibles les contenus à toutes et tous,
- favoriser la participation active de publics qui se sentaient exclus,
- renforcer la mixité dans les ateliers grâce à des outils visuels et interactifs.

Mais pour cela, deux conditions sont essentielles :

- 1.Une vigilance permanente sur les biais (genre, handicap, culture, langue).
- 2.Une appropriation collective : l'IA ne doit pas remplacer le lien humain, mais devenir un outil partagé, au service de l'équité.



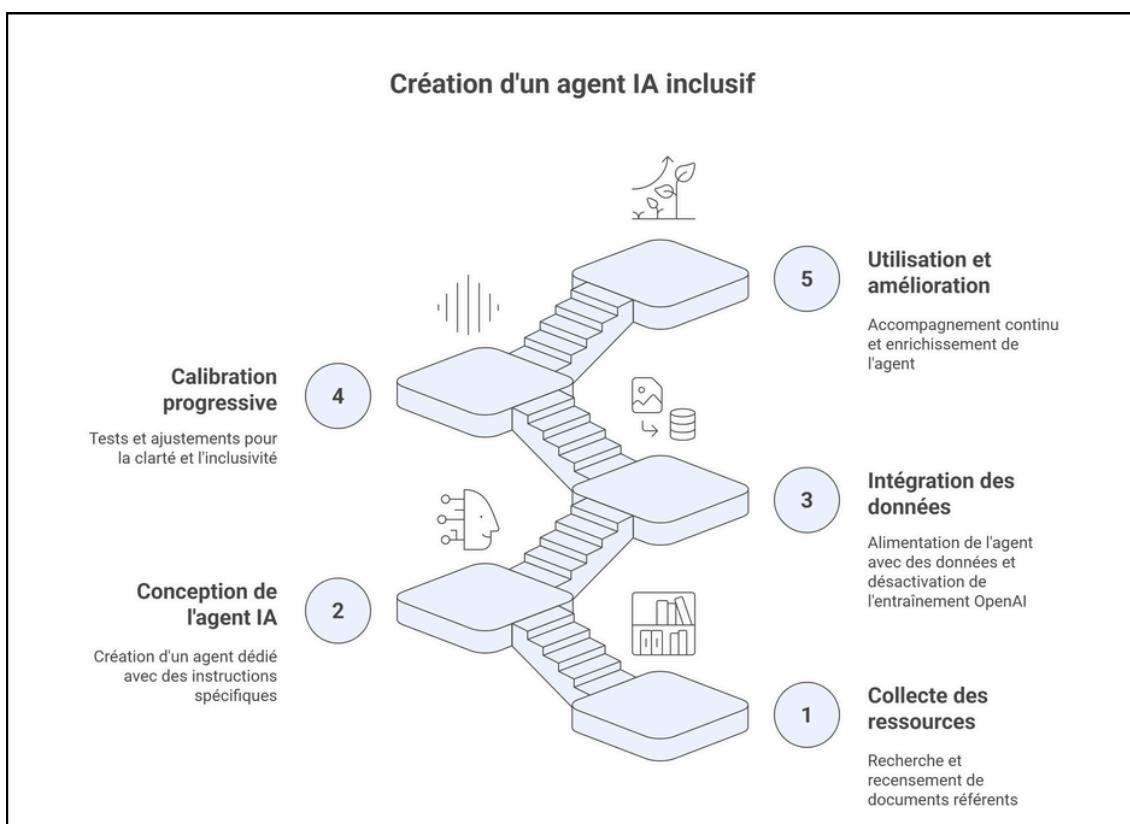
Méthodes

Dans le cadre de notre démarche d'accessibilité et d'inclusion, nous avons développé un agent conversationnel spécifiquement entraîné sur l'ensemble des normes françaises et européennes d'accessibilité numérique (loi de 2005, directive européenne, EN 301 549, WCAG, recommandations visuelles sur couleurs et contrastes, etc.).

Cet assistant nous a accompagnés pas à pas, de la conception des supports jusqu'à la validation des outils finaux.

Grâce à lui, chaque étape a été guidée : création d'affiches lisibles pour les publics dys, ajout systématique de sous-titres et de textes alternatifs pour les malvoyants, choix des contrastes et typographies adaptées, ou encore intégration de pictogrammes pour les informations clés.

Ce travail nous a permis de garantir que l'ensemble de nos productions, sites web, documents PDF, supports pédagogiques, vidéos et affiches soient véritablement accessibles et inclusifs, en cohérence avec les standards légaux et les bonnes pratiques.





Enjeux environnementaux et sobriété numérique



Frugalité numérique et sobriété énergétique

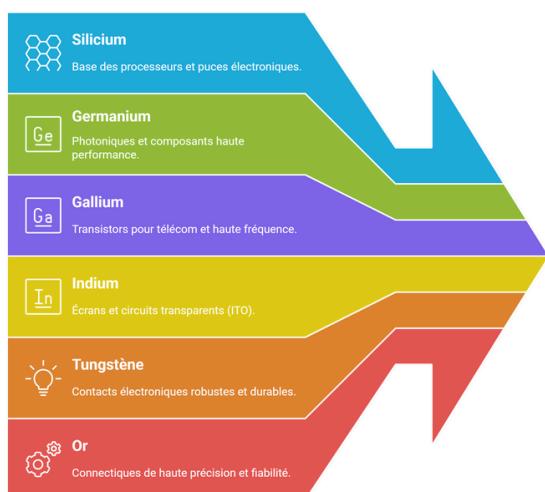
Intégrer l'intelligence artificielle dans nos associations et nos espaces éducatifs, c'est bien joli, mais pas sans regarder la facture écologique en face. Le numérique, ce grand illusionniste, nous fait croire qu'il est immatériel, léger comme une plume. Sauf que non : derrière les écrans, c'est une usine à gaz, extraction de minerais rares, data centers engloutissant des piscines entières d'eau pour refroidir les serveurs, et une consommation électrique qui ferait rougir une ville entière.

Comme le rappelle **Kate Crawford dans Contre-atlas de l'intelligence artificielle**, l'IA n'est pas une magie désincarnée, mais une industrie extractive. Pour entraîner et faire tourner ces modèles, il faut des ressources bien réelles : les mines de lithium du Nevada pour nos batteries, le cobalt du Congo pour nos circuits, le nickel d'Indonésie, sans compter le pétrole et le charbon qui alimentent encore une grande partie de l'électricité mondiale. Derrière chaque requête envoyée à une IA, c'est toute cette chaîne matérielle et énergétique qui s'active.

Autrement dit : Si l'on veut parler d'IA dans l'éducation et dans le monde associatif, il faut aussi parler de cette empreinte cachée. Non pas pour céder à la panique, mais pour remettre les pieds sur terre : nos choix d'outils ont des conséquences qui dépassent largement l'écran. C'est pourquoi nous vous présentons ici trois schémas concrets, centrés sur ce qui fonde matériellement l'IA : **l'extraction des ressources, la fabrication des puces et serveurs, et l'infrastructure de data centers et de réseaux.**

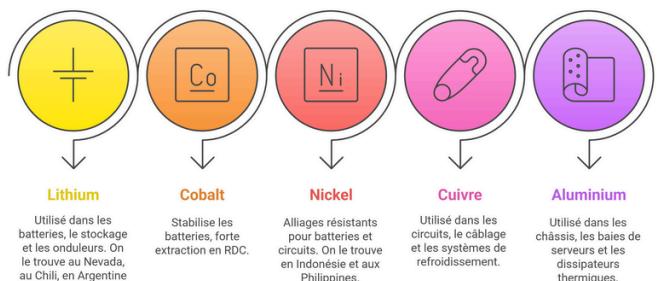
On aurait tout autant pu y ajouter, et cela viendra sans doute dans un second temps, les **sources d'énergie (eau et électricité)**, les données et couches logicielles, ainsi que l'ensemble des opérations humaines, **de maintenance et de transport**. Autant d'éléments qui complètent le tableau d'une IA bien plus enracinée dans le monde matériel qu'on ne le croit.

Métaux essentiels pour l'électronique

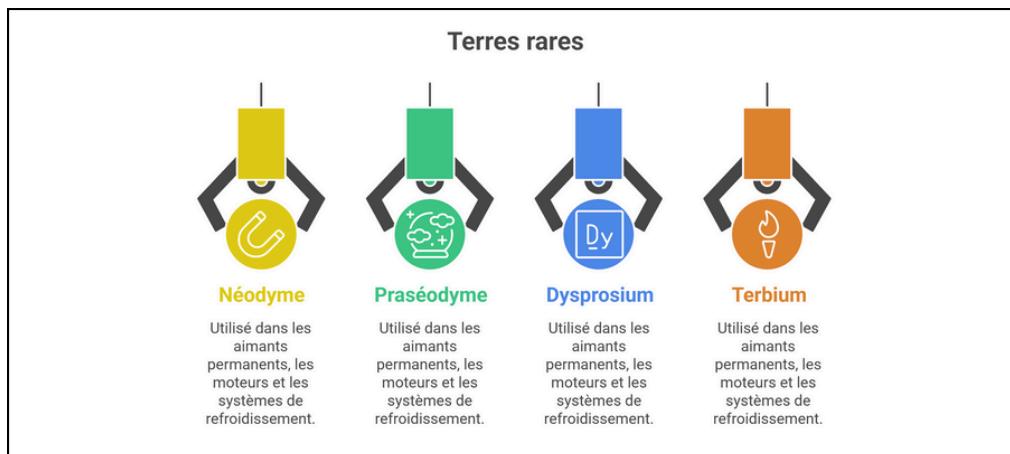


Semi-conducteurs et GPU

Métaux pour batteries, serveurs et alimentations

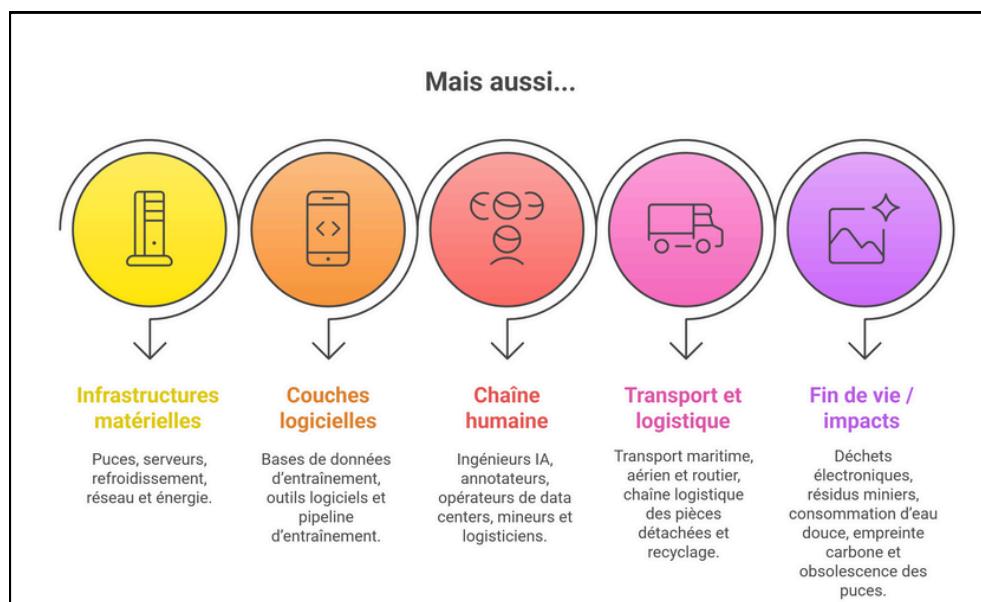


Les terres rares (néodyme, praséodyme, dysprosium, terbium...) sont indispensables à la fabrication des aimants, des moteurs et de nombreux composants électroniques. Leur extraction, très polluante et concentrée dans quelques régions du monde, constitue l'un des maillons les plus sensibles de la chaîne de l'IA.



Le schéma présenté ci-dessous permet de visualiser l'envers du décor de l'IA générative : tout ce qui se cache derrière une simple requête. On y retrouve l'ensemble des infrastructures matérielles nécessaires, des GPU aux data centers, du refroidissement aux réseaux mondiaux, mais aussi les couches logicielles qui nourrissent les modèles, les bases de données d'entraînement, les outils de calcul distribués et les processus d'optimisation.

Le schéma intègre également la dimension humaine, indispensable mais souvent invisibilisée : ingénieurs, annotateurs, opérateurs, logisticiens. Enfin, il rappelle l'importance de toute la chaîne de transport, de la gestion des déchets électroniques et des impacts environnementaux associés. Une manière de montrer que l'IA n'est pas seulement une technologie, mais un écosystème industriel complet.



L'IA, un colosse aux pieds d'argile écologique

Les experts du Sommet mondial sur l'IA (2023) ont jeté un pavé dans la mare : *Entraîner un gros modèle de langage, c'est émettre autant de CO₂ que plusieurs années de vie d'un foyer moyen.*

Et ce n'est que la partie visible de l'iceberg. Ajoutez-y :

- **Des data centers assoiffés** : il faut des litres d'eau pour refroidir ces monstres numériques, pendant que d'autres régions manquent d'eau potable.
- **Une obsolescence éclair** : cartes graphiques et serveurs jetés à peine usés, parce que la course à la performance n'attend pas.
- **Une centralisation scandaleuse** : les ressources se concentrent dans les pays du Nord, laissant les équilibres planétaires en plan, comme si l'écologie était un luxe exportable.
- **Et un travail caché exploité** : derrière ces IA, des milliers de personnes, souvent dans des pays à faible revenu, annotent des données à bas coût dans des conditions précaires, invisibles mais essentielles à leur fonctionnement.

Pour mieux comprendre ce phénomène, je recommande la lecture de **Antonio A. Casilli**, "En attendant les robots".

Les travailleurs du clic à l'heure de l'intelligence artificielle, Presses de Sciences Po, 2022.

Une IA plus sobre, c'est possible et urgent.

Le même Sommet plaide pour une gouvernance écologique, et ça, ça nous parle.

Parmi les pistes :

- Soutenir des modèles légers, spécialisés, open source, qui ne demandent pas une centrale nucléaire pour tourner. Parce que, oui, on peut faire simple et efficace.
- Intégrer des indicateurs verts dès la conception des outils pour évaluer si l'on pollue moins qu'on ne le prétend, tout en mutualisant localement en lien avec les besoins réels plutôt que de suivre les caprices des géants de la tech.



Déetecter et contrer le greenwashing numérique

Signes de greenwashing à repérer :

- Absence de chiffres précis : l'outil parle de « neutralité carbone » sans expliquer comment.
- Compensation plutôt que réduction : promesse de planter des arbres pour compenser une énorme consommation énergétique.
- Vocabulaire marketing flou : « durable », « responsable », « vert »... sans preuves.
- Pas de transparence sur l'entraînement : impossible de savoir sur quelles données ou infrastructures l'IA a été formée.

Bonnes pratiques pour les associations

- Demander des preuves : exiger des chiffres concrets (kWh consommés, empreinte carbone, type de serveurs utilisés).
- Privilégier les solutions frugales : choisir des IA open source, hébergées localement ou mutualisées, permet de limiter l'impact écologique et la dépendance aux géants opaques. Mais attention : la frugalité ne doit pas rimer avec perte de qualité ou lenteur. Il serait nécessaire que l'Europe accélère aussi le développement de solutions pertinentes et performantes, capables de rivaliser en termes de contenus et de rapidité avec les grandes plateformes existantes.
- Comparer les alternatives : parfois une simple recherche sur le web, ou un outil statistique basique, suffit à répondre au besoin sans recourir à une IA énergivore.

Face à ce constat, il est urgent de transformer cette contrainte en levier pédagogique et politique. Une idée concrète : intégrer un compteur d'impact CO₂ directement sur les interfaces d'IA utilisées dans le secteur associatif, indiquant la consommation réelle d'une requête ou d'un usage.

Un geste modeste individuellement, mais rempli de sens quand la prise de conscience peut se diffuser collectivement. On n'a jamais appliqué un tel principe aux emails... mais imagine si chaque message envoyait un signal de sobriété.

Ce qui compte désormais, ce n'est plus le sacrifice « qu'est-ce qu'on va perdre si on ralentit ? » mais l'opportunité de gagner en cohérence : aligner la technologie avec nos valeurs, de lien social et de respect des ressources. Il ne s'agit pas seulement de faire moins, mais de faire mieux, ensemble.



Impacts environnementaux des usages numériques

Entre sobriété souhaitée et débauche énergétique invisible

L'intelligence artificielle, derrière sa fluidité apparente, repose sur des infrastructures massives et énergivores. Chaque question posée à un chatbot mobilise un réseau de serveurs, souvent situés à des milliers de kilomètres, et sollicitant de grandes quantités d'électricité et d'eau pour le refroidissement. On estime que certains modèles peuvent consommer jusqu'à plusieurs centaines de milliers de litres d'eau pour un seul entraînement complet. En Irlande, on parle de 20 % de la consommation énergétique nationale absorbée par les data centers.

Ces impacts vont à rebours des valeurs que beaucoup d'acteurs associatifs revendiquent : sobriété, respect du vivant, responsabilité collective. Or, le secteur associatif, souvent mal outillé ou sous-informé, reste dépendant de solutions grand public ou commerciales sans avoir toujours le recul nécessaire sur leur empreinte environnementale.

Mais au-delà du constat, il s'agit de penser des stratégies de sobriété numérique spécifiques au monde associatif :

- Limiter les usages gadgets ou dupliqués : pas besoin de générer dix visuels quand un seul suffit, d'autant que certaines techniques comme les styles dédiés ou les ID embeddings (par exemple ID Gen pour DALL-E) permettent déjà de créer rapidement des variations quasi identiques avec un simple ajustement. Produire moins, mais mieux, réduit la redondance inutile et évite de contribuer à l'entraînement sur des données trop homogènes.
- Choisir des outils mutualisés, hébergés localement ou par des opérateurs responsables.
- Réinterroger les pratiques internes : hébergement web, stockage de mails, mise en veille des machines, usage des clouds.
- Intégrer l'éco-conception dans les projets numériques subventionnés.
- Évaluer les impacts réels via des outils comme le bilan carbone ou la grille "Numérique Responsable".



- Institut du Numérique Responsable (INR°)

L'INR propose des grilles d'auto-diagnostic, des guides méthodologiques et des ressources pour mettre en place une stratégie numérique responsable. C'est une référence en France pour intégrer les enjeux environnementaux, sociaux et éthiques dans la transformation numérique.

- ADEME : Numérique et Environnement

L'ADEME fournit des études, simulateurs d'impact (dont le bilan carbone) et des outils pédagogiques pour sensibiliser à la sobriété numérique. C'est l'établissement public de référence sur l'impact environnemental du numérique.

Le numérique, y compris l'IA, ne peut pas rester une "zone blanche" des engagements écologiques. Dans l'économie sociale et solidaire, on ne peut pas parler de transition sans regarder aussi les coulisses des algorithmes.

Exemple inspirant :

Une démarche d'économie circulaire autour de l'IA générative

Dans le cadre d'une formation de formateurs menée avec un collectif, nous avons lancé une expérimentation concrète : penser l'IA dans une logique d'économie circulaire.

Le projet est en cours d'exécution : la création d'un "cloud associatif" local et open source, où sont progressivement stockés et classés des visuels générés par IA, accessibles pour des usages éducatifs, associatifs et militants.

Inspiré des plateformes ouvertes qui proposent des images libres de droits, ce dispositif prend la forme d'une banque d'images collective où chacun·e peut puiser ou déposer des créations, organisées par catégorie (éducation, jeunesse, inclusion, environnement, culture...).

Les objectifs :

- donner accès à des ressources réutilisables et libres à des associations non équipées d'IA d'image ;
- réduire la surproduction énergétique, en évitant de régénérer sans cesse des visuels similaires ;
- poser les bases d'une souveraineté créative partagée, en mutualisant plutôt qu'en enfermant les contenus dans des plateformes propriétaires ;
- rendre l'imaginaire génératif accessible à toutes les structures, même celles disposant de moyens limités.

Ce projet, encore en phase de déploiement, ouvre la voie à une forme de commun numérique circulaire, sobre et inclusif, pensé par et pour le monde associatif.





L'IA dans le monde associatif : usages et pratiques



Nouveaux outils spécialisés pour accompagner les décisions associatives

CodeCarbon (open-source)

Outil léger qui mesure la quantité de CO₂ générée par des tâches informatiques (ex. exécution de code IA), avec visualisation et recommandations.

Pour comparer l'impact environnemental de différents outils IA et favoriser les choix sobres.

Deloitte – AI Carbon Footprint Calculator

Plateforme qui mesure l'impact carbone des projets IA, avec scoring et recommandations

Utile pour évaluer et comparer les usages IA selon leurs coûts écologiques.

CNIL – Guide d'auto-évaluation pour les systèmes d'IA

Grille pour questionner un outil IA en matière de RGPD, transparence, finalité, stockage etc.

Permet de vérifier rapidement la maturité éthique et juridique d'un outil.

Pourquoi ces ressources sont stratégiques pour le monde associatif

- Neutralité et autonomie renforcées : l'association peut choisir des IA alignées avec ses valeurs (sobriété, transparence, équité), plutôt que dépendre de bijoux propriétaires opaques.
- Renforcement de la redevabilité : les outils comme CodeCarbon ou les grilles CNIL rendent les impacts tangibles, comparables et audités.
- Capacité de négociation : avec ces repères, les associations peuvent questionner les fournisseurs IA sur des éléments concrets (ex. : "Quel est votre score carbone ? Vos données sont-elles traçables ?").

Ces nouveaux outils ne visent pas à remplacer la prudence humaine, mais à la renforcer. Une association éclairée est une association capable de choisir ou de refuser une IA non pas pour ses punchlines marketing, mais selon des critères solides : écologiques, éthiques, pédagogiques et techniques.



Avec Zakaria Boukeffa, spécialiste en intelligence artificielle générative, nous avons réalisé un tableau comparatif des modèles d'IA. Ce n'est pas un outil pensé spécifiquement pour les associations, mais un exemple maison : un comparatif que nous avons construit nous-mêmes pour montrer qu'avec un simple tableur Excel, il est possible de mettre en place sa propre veille et d'évaluer différents modèles d'IA.

Ce tableau pourra être enrichi au fil du temps avec :

- des retours d'expériences associatives,
 - des données plus précises sur l'environnement,
 - et des repères pratiques pour un usage sobre, critique et pertinent de l'IA.

Synthèse rapide des performances et options des LLM

Le comparatif montre de fortes différences entre les modèles. ChatGPT, Gemini et Claude offrent aujourd’hui les configurations les plus complètes, avec un accès aux modèles haut de gamme pour 20 à 275 €, des fenêtres de contexte allant de 128k à 1M tokens, et une très bonne couverture des fonctionnalités clés (raisonnement, web, images, fichiers...). Mistral, malgré un coût faible (18 à 30 €) et une excellente sobriété énergétique (2.6 Wh / 0.5 g CO₂ / 2.0 ml d'eau pour 10 requêtes), est plus limité en fonctionnalités audiovisuelles. Grok se distingue par une grande fenêtre de contexte (128k à 256k) mais reste restreint sur l’analyse d’images, l’audio et la personnalisation. Perplexity, centré sur la recherche, excelle en mise à jour temps réel mais reste incomplet pour les usages créatifs. Enfin, Deepseek propose un accès gratuit mais au prix d’une confidentialité faible et de nombreuses limites fonctionnelles.

Côté impact écologique, les plus sobres sont Mistral et Gemini, tandis que ChatGPT affiche une consommation de 3.4 Wh / 0.68 g CO₂ / 3.2 ml par 10 requêtes. Les scores de confidentialité montrent un écart important : Claude (3/5) et ChatGPT (2/5) offrent une protection renforcée, alors que Grok et Deepseek affichent 1/5.

Intérêt	Spécificité	Spécificité	Spécificité	Spécificité	Spécificité	Spécificité	Spécificité	Spécificité	Spécificité	Spécificité	Spécificité
objectif											
modèle LM de référence	OpenAI / GPT-4.1 / GPT-4.5	Mistral AI	Google	Perplexity	xAI	Deepseek	Anthropic				
modèles aux modèles de pointe (G)	20/200	Medium 3	Gemini 2.5 pro	Somber2/ Llama 3.3	Grok 4	1/ R1	Opus 4				
en source		(Mistral small)	18 / 30	22 / 275	30 / 300	0	15 / 180				
entre de contextes (quartier de texte que le modèle peut traiter dans une seule requête (en tokens))	128 k	128 k	1000 k	32 k (up to 1M for auto mode)	128 k (up to 256 w with super 128)	200 k (up to 1M version enterprise)					
chercheur web approprié et citations des sources											
omnibus en termes d'effet											
évoluonement profond											
importation de fichiers											
analyse d'image/ document											
intégration vocale											
assistant personnaliser (agent)											
agent avec action											
interpréteur de code											
personnalisation / mémoire											
annexe édition en ligne											
édition d'images											
édition de vidéos											
application mobile											
assènement de performance (basées sur Benchmark AI arena, 07/2025)	3	7	1	/	2	4	9				
taux d'hubilitation (basé sur le modèle Hughes de Vectara)	4.0/15 / 4.1: 1.4 / 4.5.1.2	small 3: 3.1	0.8	/							
collection / stockage / données RGPD	2/5 (renforcé en version entreprise)	4/5 (meilleur)	2/5 (renforcé en version entreprise)	2/5 (renforcé en version entreprise)	4.6	3.9	4.8				
					1/5 (Aucune confidentialité)	1/5 (Aucune confidentialité)	3/5				

Sources mobilisées

Pour construire ce tableau, nous avons croisés plusieurs bases fiables et actualisées :

- **Évaluation environnementale :**

- [ComparIA – Plateforme publique](#)
- [Ecologits Calculator – Hugging Face](#), qui permet d'estimer la consommation énergétique d'un modèle.

- **Classement comparatif des modèles :**

- [OpenLM – Chatbot Arena](#), qui évalue les modèles par confrontation directe (« battle ») et votes des utilisateurs.

- **Fiabilité et hallucinations :**

- [Vectara – Hallucination Leaderboard](#), qui mesure le taux d'erreurs factuelles des différents modèles.

Voici un autre exemple ci dessous, cette fois récupéré sur Internet :

un tableau comparatif partagé sur LinkedIn (Juillet 2025) par Ivan Demumieux, formateur en intelligence artificielle.

Il classe différentes IA génératives selon les types de données qu'elles collectent.

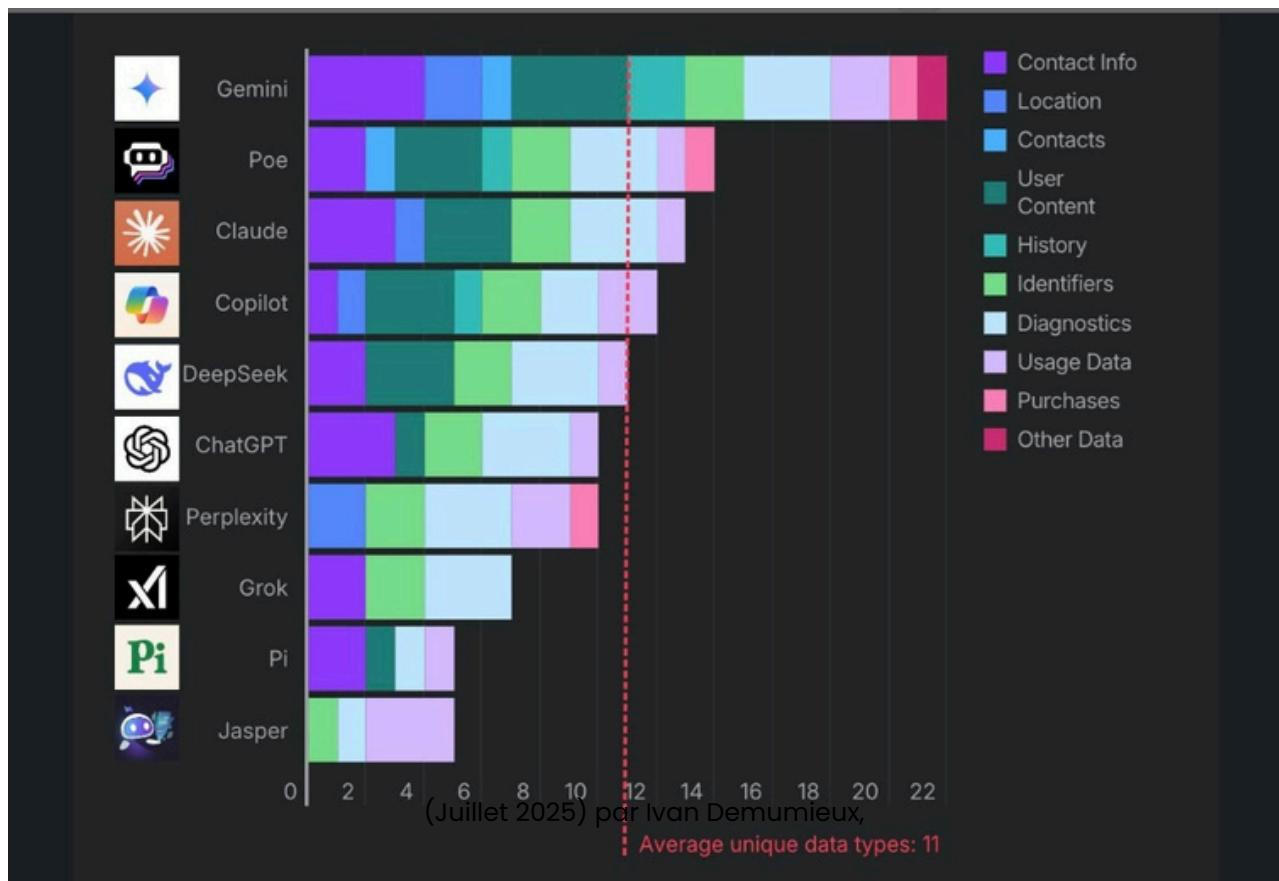
Chaque couleur correspond à une catégorie de données personnelles ou techniques :

- **Violet** (Contact Info) : adresse mail, numéro de téléphone...
- **Bleu foncé** (Location) : données de géolocalisation.
- **Bleu clair** (Contacts) : carnet d'adresses, liens avec d'autres utilisateurs.
- **Vert foncé** (User Content) : tout ce que vous produisez (textes, images, messages).
- **Vert clair** (History) : historique d'utilisation.
- **Vert pâle** (Identifiers) : identifiants uniques liés à votre appareil ou votre compte.
- **Bleu turquoise** (Diagnostics) : données techniques (bugs, performances).
- **Rose clair** (Usage Data) : fréquence et manière d'utiliser l'outil.
- **Rose foncé** (Purchases) : informations liées aux paiements ou abonnements.
- **Rouge** (Other Data) : autres données non précisées.

La ligne rouge en pointillés indique la moyenne : 11 types de données collectées par outil. On voit ainsi que certains modèles comme Gemini ou Poe récoltent une très grande variété d'informations, tandis que d'autres comme Pi ou Jasper en collectent beaucoup moins.



Cet exemple montre bien que, derrière l'usage de l'IA, se joue aussi une bataille de données : toutes ne se valent pas, et certaines sont beaucoup plus « gourmandes » que d'autres.



Les 4 grands domaines d'utilisation de l'IA générative dans le secteur associatif

Productivité

Objectif : alléger la charge administrative et gagner du temps pour se concentrer sur l'accompagnement humain.

Usages concrets :

- Rédiger un rapport d'activité fluide et lisible (structuration, homogénéisation du style).
- Préparer des comptes rendus de réunion à partir de notes dictées ou écrites.
- Aider à l'organisation d'un événement (forum, rencontre bénévole, soirée de mobilisation).
- Transformer une vidéo en article : transcription, portrait ou publication web à partir d'un témoignage filmé.
- Créer une présentation pour des financeurs (trame de diapo, storytelling, discours introductif).

Créativité

Objectif : stimuler l'imagination collective et diversifier les supports d'animation et de communication.

Usages concrets :

- Imaginer des scénarios de jeux de rôle ou d'animations éducatives.
- Créer une fiche mission bénévole engageante à partir de quelques infos.
- Produire des visuels, logos, jingles ou vidéos pour valoriser un projet.
- Préparer une campagne de financement participatif : structurer la page, proposer des titres accrocheurs, rédiger des récits inspirants et décliner les contenus pour newsletters, réseaux sociaux et pitchs oraux.
- Produire des contenus multicanaux : décliner un message en article de blog, post court, légende Instagram, newsletter...

Analyse

Objectif : mieux comprendre les besoins, améliorer les projets et valoriser l'impact.

Usages concrets :

- Analyser des questionnaires de satisfaction et bilans de projets.
- Comparer des dispositifs de financement ou d'appel à projets.
- Évaluer des systèmes de labellisation (éco-responsable, inclusif, tiers-lieu).
- Suivre et valoriser l'engagement des bénévoles : produire des synthèses à partir des données internes (heures, missions, retours).
- Identifier les points d'amélioration dans un projet ou une animation.



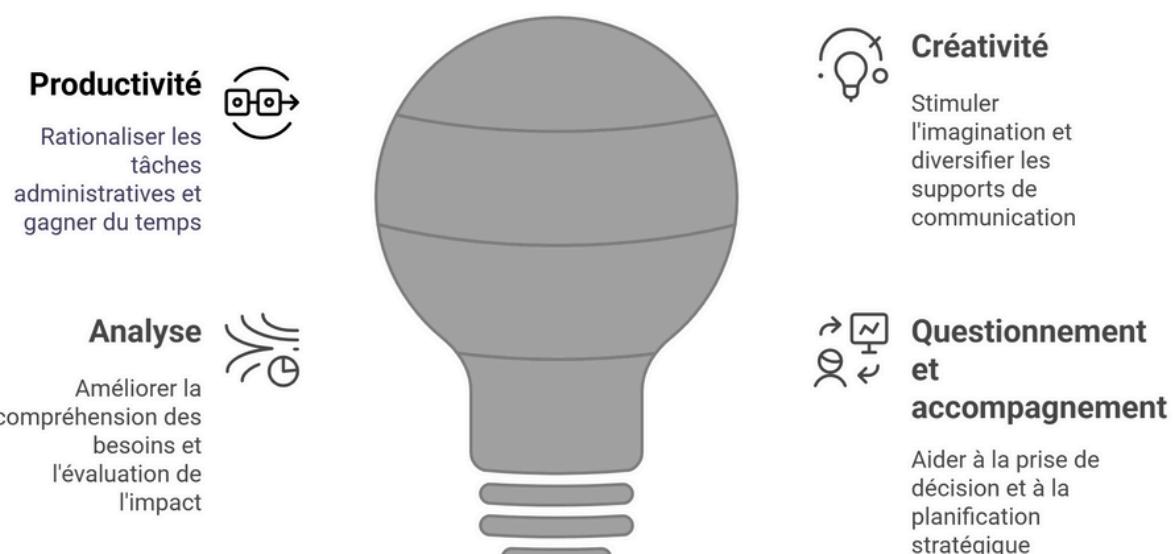
Questionnement et accompagnement

Objectif : aider les équipes et bénévoles à prendre du recul et à poser les bonnes questions.

Usages concrets :

- Générer des FAQ pour répondre aux questions récurrentes du public.
- Explorer des scénarios pour un nouveau projet (ex. : café associatif, festival interculturel).
- Hiérarchiser les priorités d'action d'une équipe.
- Proposer des pistes de réflexion sur la gouvernance et l'éthique numérique.
- Offrir un accompagnement ou un "coaching numérique" personnalisé aux porteurs de projets.

Les 4 grands domaines d'utilisation de l'IA générative dans le secteur associatif



Comment apposer des logos sur chaque production : un acte de transparence (et un peu de bon sens)

Comment marquer nos productions pour qu'elles ne passent pas pour des miracles sortis tout droit d'une IA sans âme ? Dans l'éducation non formelle, où l'autonomie, l'esprit critique et la participation guident nos pas, apposer un logo n'est pas juste une formalité, c'est une déclaration. Alors, voici comment s'y prendre, sans se prendre la tête, mais avec une bonne dose de conscience.

Pourquoi un logo ? D'abord, soyons clairs : l'IA n'est pas une fée qui transforme nos idées en or. Elle est un outil, un coup de pouce, pas une signature magique. Apposer un logo, celui de votre asso, un pictogramme IA, ou un symbole maison c'est dire : "Oui, on a utilisé la technologie, mais c'est nous qui tenons les rênes."

C'est aussi une façon de protéger nos publics : pas de mystification, pas de "wow, c'est trop parfait pour être humain". Parce que, franchement, si on laisse croire que tout vient d'une machine, on risque de passer pour des marionnettes high-tech.

Comment faire ? Rien de sorcier, mais un peu de méthode s'impose :

- Choix du logo : Optez pour un visuel simple et reconnaissable – un petit badge avec le nom de votre structure, un symbole d'IA stylisé, ou même un clin d'œil humoristique (un point d'interrogation pour l'esprit critique ?). Créez-le avec un outil libre comme Canva ou Inkscape, et évitez les logos corporate des GAFAM pour garder votre indépendance.
- Placement : Mettez-le en évidence, mais sans voler la vedette. Sur un document, placez-le en bas à droite ou en filigrane discret. Pour une vidéo, un coin de l'écran avec un fade-in/fade-out.
- Mention explicite : Ajoutez une petite ligne comme "Produit avec l'assistance d'IA – [Nom de l'asso], 2025". Ça clarifie l'usage sans jouer les puristes anti-tech. Par exemple : "Atelier co-créé avec ChatGPT – Collectif ÉducPop, août 2025".



Exemple de logo : source Peters Catherine 2023





Travail, organisation et futur des métiers



L'IA face aux emplois : une évolution à apprivoiser dans l'associatif

Selon le FMI, environ 60 % des emplois dans les économies occidentales sont exposés à l'IA, en particulier ceux constitués de tâches facilement automatisables. Plus une tâche est "remplaçable", plus elle est menacée.

Un co-auteur du guide nous témoigne de ce décalage qu'il a lui-même observé lors d'une intervention en entreprise. L'accueil n'était pas du tout le même selon qu'il venait des dirigeants ou des salariés : deux salles, deux ambiances. Du côté des salariés, la crainte dominait, avec l'idée qu'il pouvait être là pour préparer leur remplacement. Du côté des dirigeants, c'était plutôt une curiosité intéressée : voir comment l'IA pouvait optimiser certaines tâches, gagner du temps et, dans le monde de l'entreprise, gagner du temps, c'est aussi gagner de l'argent.

Plus largement, les recherches d'Andrew McAfee et Erik Brynjolfsson au MIT montrent que les machines intelligentes remplacent progressivement les humains dans un grand nombre de métiers, générant des perturbations économiques et sociales.

Les métiers les plus exposés sont ceux qui reposent sur des tâches de traitement de l'information : secrétariat, comptabilité, correction de textes, conception de sites, presse et communication... Une étude de Goldman Sachs estime que près de 300 millions d'emplois pourraient être affectés à l'échelle mondiale.

Ces transformations montrent que l'IA ne touche pas seulement les métiers techniques : elle impacte aussi des fonctions transversales et invisibles, mais essentielles.

C'est à partir de ce constat que nous devons interroger le secteur associatif, l'animation et la formation jeunesse pour anticiper les évolutions possibles et repenser nos pratiques.

Exposition des métiers associatifs à l'IA

Dans le cadre de cette réflexion, nous nous sommes prêtés à l'exercice d'imaginer les métiers du monde associatif et de l'éducation non formelle, notamment dans le champ de l'animation jeunesse, qui pourraient, à l'avenir, être plus ou moins impactés par l'intelligence artificielle.

Il s'agit plutôt d'une simulation que l'on a menée à partir de l'observation des usages actuels des outils d'IA.

L'objectif est d'ouvrir la discussion et de réfléchir collectivement aux impacts possibles, positifs ou négatifs, sans remettre en cause la valeur humaine essentielle des métiers de l'accompagnement, de l'écoute et de la relation.

En d'autres termes, il ne s'agit pas de dire que l'IA remplacera les professionnels, mais d'explorer comment elle pourrait transformer certaines tâches et questionner nos pratiques.



Domaine	Métiers concernés	Tâches exposées à l'automatisation	Tâches peu exposées	Pourquoi ?
1. Administration & Gestion	Gestionnaires, secrétaires, assistants admin, comptables, RAF/DAF, chargés de projets	Reporting, bilans, rapprochements comptables, synthèses, tableaux de bord, comptes-rendus	Direction, arbitrages collectifs, décisions stratégiques	Exposé : tâches structurées, répétitives, basées sur données. Peu exposé : décision stratégique = humain + politique.
2. Communication & Contenu	Chargé·es com, graphistes, créateurs contenus, social media	Rédaction rapide, maquettes, visuels IA, templates	Relations presse, partenariats, stratégie éditoriale, négociations	Exposé : IA forte en génération. Peu exposé : stratégie et relationnel.
3. Information & Accompagnement	Informateurs jeunesse, conseillers emploi, médiateurs numériques	Recherche d'info, réponses factuelles, fiches, ressources	Accompagnement sensible, explications adaptées, relation de confiance	Exposé : recherche + tri + synthèse. Peu exposé : écoute, soutien, prévention = humains.
4. Appels d'Offres & Financements	Chargé·es de mission, financements, projets européens	Veille AAP, synthèse CCD, trames de réponses	Négociation partenaires, arbitrages, adaptation politique	Exposé : traitement documentaire. Peu exposé : convaincre, ajuster un projet.
5. Développement Territorial	Coordonnateurs, responsables, directions, chargés de territoire	Bilans, diagnostics, veille réglementaire, documents formels	Médiation, représentation institutionnelle, gestion des conflits	Exposé : forte part administrative. Peu exposé : gestion humaine, alliances, conflits.
6. Animation & Pédagogie	Animateurs, éducateurs, formateurs, médiateurs socio-culturels	Création supports, QCM, scénarios, contenus pédagogiques	Animation de groupe, imprévus, adaptation in situ	Exposé : production de contenus. Peu exposé : présence, émotions, dynamique collective.
7. Support & Technique	Techniciens SI, support utilisateurs, admins plateforme	Tickets simples, FAQ, docs techniques, automatisation	Maintenance physique, logistique, événements, accueil technique	Exposé : routine scriptable. Peu exposé : tâches physiques/terrain.

Postes en émergence

PBot Manager ou Agent Manager

Un poste clé dans les années à venir.

Ce professionnel gère un parc d'agents conversationnels ou assistants IA spécifiques :

- paramétrage des agents (publics, objectifs, limites) ;
- mise à jour des connaissances ;
- supervision des usages et collecte des retours ;
- traçabilité et RGPD.

Dans l'animation socio-éducative, il/elle pourrait gérer un agent pour l'orientation BAFA, un autre pour répondre aux besoins logistiques des centres, ou pour accompagner les jeunes sur la mobilité, etc.

Techno-pédagogues

Le terme de techno-pédagogue s'inscrit dans la continuité des liens entre ingénierie pédagogique, outils numériques et éducation critique aux technologies. En 2015, alors que les FOAD et le e-learning prenaient de l'ampleur, l'association ICARE a enquêté auprès de plus de 90 structures de formation, révélant à la fois la volonté d'évoluer et une forte méfiance envers des outils perçus comme complexes ou déshumanisants. Ce frein reste actuel : malgré les discours sur « l'innovation pédagogique », les structures de formation utilisent encore peu les dispositifs en ligne, alors que le développement des compétences techno-pédagogiques constitue un levier essentiel pour répondre aux besoins du secteur.

Ce frein demeure aujourd'hui. Malgré les discours autour de « l'innovation pédagogique », la plupart des organismes de formation de l'animation, de l'information jeunesse ou de l'éducation populaire utilisent encore très peu les dispositifs en ligne, qu'ils soient synchrones ou asynchrones. Pourtant, le développement de compétences techno-pédagogiques représente un levier essentiel pour répondre aux besoins actuels de ces secteurs.

- pour concevoir des dispositifs d'apprentissage hybrides ou numériques avec et autour de l'IA,
- pour accompagner les équipes dans l'appropriation des outils, mais aussi dans leur mise à distance critique,
- pour évaluer les outils mobilisés (accessibilité, éthique, transparence),
- et pour former à la création de contenus augmentés : podcasts assistés par IA, jeux éducatifs, décryptage d'images manipulées...



Plutôt que de confier ces usages à des prestataires extérieurs ou à des logiques descendantes, le monde associatif gagnerait à reconnaître et soutenir ces profils hybrides, à la croisée des pédagogies actives, du numérique libre et de la culture critique.

Référent·e stratégique IA & communs numériques

Dans les fédérations ou structures de coordination :

- Anime des groupes de veille ;
- Coordonne la rédaction de chartes éthiques ;
- Pilote des diagnostics associatifs (grille d'audit IA, pratiques numériques, formation des bénévoles) ;
- Propose une stratégie d'inclusion et de choix technologique à long terme.

Les limites actuelles des LLM : une voie plus humaine que technologique

L'extrait éclairant de Yann LeCun

Yann LeCun, directeur scientifique en intelligence artificielle chez Meta, rappelle dans une interview récente :

« Les LLM comme ceux qui alimentent ChatGPT ne comprennent pas vraiment le monde physique, ne peuvent pas planifier ni raisonner de manière humaine... »

Ils sont très limités : pas de mémoire persistante, pas de raisonnement réel, peu de « bon sens ». On n'y arrivera pas simplement en leur fournissant plus de données ou de puissance de calcul. Il faut un autre type d'IA plus incarnée, plus contextuelle pour véritablement progresser vers une intelligence comparable à celle des humains. (Source podcast " Génération Dot it Yourself" sur Spotify juin 2024).

Ces propos font écho à une réalité simple : les LLM actuels ne sont pas des intelligences autonomes. Ils prédisent des mots en s'appuyant sur des milliards de données textuelles, mais n'ont ni compréhension réelle, ni capacité à contextualiser une situation complexe comme le ferait un humain.



Pourquoi c'est encourageant pour le monde associatif

Plutôt que d'alimenter les fantasmes d'une IA toute-puissante, ces limites rappellent une chose essentielle : nous restons au centre.

- Nos valeurs guident l'usage : Les LLM ne comprennent pas l'éthique, l'émotion, la pédagogie. Ces dimensions humaines demeurent l'apanage du monde associatif et de l'éducation populaire.
- Le terrain reste irremplaçable : Là où une IA se contente de générer un texte standardisé, nous travaillons avec des enfants, des ados, des parents, des élus·es, des citoyen·nes. Ce lien humain, cette capacité à improviser face à l'imprévu, ne peut être délégué à un algorithme.
- Un outil, pas une fin : Les IA actuelles ne sont que des assistants.
- Une opportunité pour le critique : Parce que ces IA ont des limites visibles (hallucinations, standardisation), elles deviennent aussi un support pédagogique idéal pour développer l'esprit critique, en particulier auprès des jeunes.

Loin d'annoncer la fin des métiers associatifs, ces constats ouvrent un espace d'action : l'IA ne remplacera pas nos pratiques éducatives et sociales, elle peut seulement les amplifier si nous gardons le sens et la maîtrise.

Ce que nous espérons, une IA capable de comprendre, de s'adapter, d'accompagner réellement n'existe pas encore. Et c'est tant mieux : cela nous laisse le temps et la responsabilité de construire des usages critiques, solidaires et humains, en cohérence avec les valeurs de l'éducation non formelle.

Vers des pôles d'ingénierie pédagogique partagée

Dans les têtes de réseau du secteur associatif, mais aussi dans certaines fédérations, centres sociaux ou réseaux info jeunes, on voit émerger des politiques volontaristes pour mutualiser les savoir-faire. Cela pourrait prendre la forme de pôles capables de :

- produire des ressources libres (modules IA, kits d'animation, fiches éthiques) ;
- organiser des temps de formation inter-associatifs ;
- tester et valider des outils en open source ;
- accompagner les structures dans leur transition numérique responsable et critique.

Au-delà, certaines structures choisissent même de créer de véritables laboratoires d'expérimentation. C'est rare, car cela repose souvent sur leurs propres données internes et sur des financements en grande partie autofinancés, donc à risque. Mais la plus-value est considérable : cela permet de développer une veille partagée, d'explorer des prototypes, de tester des outils en conditions réelles... et, très souvent, de déboucher sur des déploiements à plus grande échelle.



L'intelligence artificielle doit aussi être vue sous ce prisme : non pas seulement comme un outil de productivité, mais comme un levier d'innovation collective, d'expérimentation et de création de nouveaux métiers. À côté des bot-managers (gestion des IA conversationnelles), on voit déjà émerger des profils proches des fab-managers, issus des fab-labs et des tiers-lieux, capables d'articuler technique, pédagogie et engagement social.

Ce mouvement n'est pas automatique. Il suppose :

- de reconnaître ces compétences émergentes ;
- de former et d'outiller ces nouveaux profils ;
- d'accepter une hybridation des rôles, entre technique, pédagogie et engagement social.

Concrètement, un tel projet nécessite un investissement humain significatif

20 % d'un équivalent temps plein (ETP), soit environ une journée par semaine, sont consacrés à la veille technologique. Cela inclut le suivi des innovations, l'analyse des outils émergents et l'identification des opportunités pour le secteur associatif.

30 % supplémentaires d'un ETP sont dédiés à l'expérimentation et au prototypage. Il s'agit de transformer la veille en actions concrètes : tester des outils d'IA, développer des prototypes, produire des fiches pratiques ou concevoir de nouveaux formats pédagogiques adaptés aux besoins du terrain.

En somme, ce modèle alloue près de la moitié d'un poste (50 % d'un ETP) à une dynamique d'innovation responsable et ancrée dans la réalité des acteurs associatifs.

Ce rôle dépasse la simple expertise technique. Il consiste à :

- décrypter les tendances numériques pour les rendre accessibles aux équipes,
- évaluer les outils au prisme des valeurs associatives (éthique, inclusion, lien social),
- documenter les expérimentations pour mutualiser les savoirs,
- créer des prototypes ou des modèles réutilisables par les autres structures.

Ainsi, un tel poste devient un pôle d'innovation distribué au sein du réseau. Il agit comme un catalyseur, reliant la recherche, la pratique de terrain et la mutualisation. L'enjeu n'est pas seulement de suivre la technologie, mais de lui donner un sens en phase avec les missions éducatives et sociales.



Ce chapitre a cartographié les métiers qui vont évoluer avec l'IA : certains verront leurs tâches administratives allégées, d'autres intégreront de nouveaux outils, et des profils hybrides émergent techno-pédagogues, IA/bot-managers, etc. L'IA restera d'abord un appui : elle automatise des routines, elle n'efface pas le cœur du métier, la relation, l'accompagnement, la pédagogie, le lien au terrain.

Maintenant, soyons lucides : notre branche est la dernière roue du carrosse. Salaires bas, reconnaissance fragile... « Si les géants de la tech cherchent des gains massifs, ils optimiseront d'abord là où les marges sont grasses. » Autrement dit, nous ne sommes pas la cible prioritaire des grands plans de "remplacement". Cette réalité n'est pas joyeuse, mais elle a une conséquence pratique : nous avons de la latitude pour choisir notre tempo, outiller nos équipes et garder la main.

C'est précisément là que se joue notre plus-value : faire de l'IA un co-pilote au service de nos valeurs, pas un pilote automatique. Concrètement, on accompagne cette transformation en :

- cartographiant les tâches à automatiser (veille, reporting, mises en forme) pour libérer du temps humain ;
- formant des référent·es (techno-pédagogues, IA/bot-managers) et en mutualisant les ressources entre structures ;
- documentant et évaluant nos usages (RGPD, éthique, accessibilité, impact)
- partageant en réseau ce qui marche (et ce qui ne marche pas).

Bref, nos métiers ne disparaissent pas : ils se transforment. À nous de décider comment, en gardant le sens, la singularité des projets et le pouvoir d'agir des équipes et des publics.



Réorganiser le travail avec l'IA : entre gain de temps et dérive productiviste

Un outil puissant, mais à manier avec conscience

L'introduction de l'IA générative dans le monde associatif transforme profondément le travail des professionnel·les (animateur·rices, éducateur·rices, conseiller·ères IJ...). L'automatisation de nombreuses tâches, qu'il s'agisse d'emailing, de création de supports, de rédaction de FAQ ou de scénarisation d'ateliers, libère un temps précieux. Mais cette efficacité nouvelle pose une question centrale : ce temps gagné permet-il réellement de mieux accompagner, ou conduit-il simplement à produire davantage ?

Le risque de surproduction : l'illusion de l'efficacité

La facilité avec laquelle il est désormais possible de générer textes, images, sons ou vidéos expose les structures à une forme de saturation.

Effet "magasin de ressources" : multiplication de supports qui restent peu utilisés ou mal articulés aux besoins du terrain.

Inflation des outils : résumer, illustrer, animer, automatiser... la profusion d'IA spécialisées peut finir par submerger les professionnel·les plutôt que les aider.

Déséquilibre cognitif : l'abondance donne l'illusion d'être plus efficace, mais peut appauvrir la qualité pédagogique et la relation éducative.

Cette dérive rejoint les alertes de Philippe Meirieu, pour qui l'éducation et, par extension, l'accompagnement doit rester un espace de lenteur, de recherche, de tâtonnement, loin de l'obsession du résultat ou de la production automatique.

L'automatisation du langage associatif : une continuité plus qu'une rupture

L'IA générative s'inscrit aussi dans un paysage déjà marqué par une forte standardisation administrative. Les outils actuels automatisent une part croissante des tâches rédactionnelles : création de visuels, rapports, bilans, éléments de langage, mais aussi réponses à appels à projets ou marchés publics. Ils optimisent même les formats attendus, que ce soit la longueur des textes, les mots-clés ou les paragraphes-types, ce qui les rend particulièrement efficaces face aux exigences des plateformes de financement.

Pourtant, cette évolution ne crée pas la standardisation : elle l'amplifie. Depuis plusieurs années, financeurs publics et organismes intermédiaires attendent des réponses calibrées, professionnelles, parfaitement rédigées et mesurables. L'IA rend simplement plus visible une tension déjà présente : produire des documents impeccables, parfois au détriment du sens, de la créativité et de la singularité des projets associatifs.



Ce formatage a déjà exclu de nombreux acteurs associatifs, notamment les plus petits, les plus proches du terrain, mais moins armés pour ces exercices formels. L'IA ne fait qu'accentuer ce phénomène. Elle permet à toutes les structures de produire une réponse fluide, optimisée, standardisée donc indiscernable dans la forme. En un sens, elle démocratise l'accès à cette rhétorique bureaucratique, mais en vidant encore davantage les projets de leur singularité narrative.

La question devient alors : quelle sera la plus-value ? Si tous les dossiers deviennent lisses, formatés, similaires dans leur syntaxe et leur structure, comment distinguer la réalité du terrain derrière l'emballage ? Le risque est que la sélection des projets se joue sur des critères encore plus abstraits, ou sur des critères implicites (réputation, réseau, familiarité avec les codes) au détriment de l'innovation, de l'expérimentation et de la proximité avec les publics.

Cette situation appelle une réflexion de fond :

- Comment préserver la diversité des langages associatifs, sans tomber dans la logique du « dossier parfait » généré automatiquement ?
- Peut-on imaginer des modalités d'évaluation plus qualitatives, ouvertes à l'oralité, au témoignage, à la co-évaluation avec les bénéficiaires ?
- Comment outiller les petites associations pour qu'elles utilisent l'IA sans se faire phagocytter par des logiques de conformité administrative ?

À terme, il ne s'agit pas seulement d'optimiser nos réponses mais de repolitiser le sens même des projets associatifs, en revendiquant des formes d'expression et de relation au travail qui échappent à la seule performance syntaxique.

Mais aussi : Avec l'IA et le télétravail, on assiste à la fin du présentisme. La valeur ne repose plus sur l'apparence, être vu au bureau, rester tard le soir, mais sur la performance mesurable. Ce qui change profondément, c'est la culture managériale : on ne récompense plus le temps passé, mais l'impact réel des actions.

Reste une question clé : comment évaluer la valeur créée lorsque l'IA automatise une partie du travail ?

Doit-on mesurer la quantité produite... ou plutôt la capacité à poser les bonnes questions à l'IA et à mobiliser ces outils avec discernement ?

(Propos inspirés d'une contribution de Frédéric Colombo, LinkedIn, sept. 2025)



Témoignage de terrain

Lors de différents séminaires, congrès et webinaires que j'ai eu la chance d'animer, j'ai pu échanger avec des personnes de la DJEPVA, des conseillers SDJES, ainsi qu'avec des instructeurs de dossiers FSE.

Tous m'ont confirmé qu'avec l'essor de l'IA, ils avaient vu une hausse significative de demandes de subventions.

Deux constats en ressortent :

- Un volume inédit de dossiers : il y en a bien plus qu'avant, ce qui surcharge les services.
- Un besoin accru d'instruction : il faut mobiliser plus de personnes pour les traiter, dans un contexte où les moyens humains ne suivent pas.

Derrière cette inflation, une question se pose : ne faudrait-il pas, justement, confier à une IA le soin de trier et pré-analyser les dossiers, afin de libérer du temps aux évaluateurs pour aller sur le terrain, rencontrer les associations, comprendre les projets dans leur contexte réel ?

Car le risque, sinon, est de continuer à voir les mêmes opérateurs extérieurs capter les financements, simplement parce qu'ils savent « remplir » l'appel à projet mieux que quiconque, même si leur impact de terrain reste creux.

Le même phénomène se retrouve ailleurs : à la Mission locale et à France Travail, des professionnels m'ont alerté sur l'usage croissant de l'IA par les jeunes pour rédiger leurs lettres de motivation. Résultat : toutes finissent par se ressembler.

Cela pose une double interrogation : d'un côté, cela montre que l'IA accentue les inégalités déjà présentes (certains avaient déjà l'appui familial ou les compétences rédactionnelles pour rédiger une lettre convaincante, d'autres non).

Mais de l'autre, cela pousse à se demander : faut-il encore maintenir la lettre de motivation comme outil de sélection ? N'est-il pas temps d'inventer d'autres modalités, plus justes et plus adaptées, qui évaluent réellement la motivation et les capacités, plutôt que la maîtrise d'un code rhétorique ?

Là encore, l'IA ne fait pas que standardiser : elle nous oblige à repenser nos outils d'évaluation et de sélection, et donc à rouvrir des débats que l'on croyait figés.



Cet effort mental continu pourrait-il mener à un burn-out technologique ?

La question mérite d'être posée, surtout quand on observe comment l'IA s'invite dans nos pratiques.

Car si l'IA stimule notre créativité et démultiplie nos capacités de production, le risque est réel : sans régulation, cette stimulation se transforme en dérive productiviste. On ne produit plus parce que c'est nécessaire, mais parce que l'outil pousse à produire. J'en ai moi-même fait l'expérience : on se surprend parfois à laisser l'IA orienter le contenu, la méthode, presque le projet lui-même.

Quatre points de vigilance s'imposent ici :

- Ne pas se laisser guider par la machine : garder la main sur les choix pédagogiques et associatifs, au lieu de suivre les suggestions automatiques.
- Éviter la surproduction : l'IA permet d'aller vite, mais ce n'est pas toujours utile ni pertinent ; produire plus n'est pas forcément produire mieux.
- Prendre en compte la vitesse des innovations : pour les techno-pédagogues, médiateurs numériques ou formateurs, la difficulté est d'absorber un flux constant d'outils et d'usages.
- Personne ne peut tout maîtriser, et il faut accepter de ralentir, choisir et mutualiser.

En clair : l'IA peut être un moteur, mais si l'on n'y prend pas garde, elle nous enferme dans une logique de performance permanente, au détriment de la santé et du sens des projets.

Le phénomène FOMO (Fear of Missing Out) se traduit en français par : « La peur de rater quelque chose » ou « l'anxiété de manquer ».

C'est ce sentiment de stress ou d'inquiétude qui apparaît lorsqu'on a l'impression que d'autres vivent une expérience à laquelle on n'a pas accès (infos, opportunités, événements, nouveautés...).

Dans le contexte numérique, le FOMO pousse souvent à :

- consulter en permanence ses mails ou ses réseaux sociaux,
- vouloir être au courant de toutes les dernières actualités,
- tester chaque nouvel outil par peur de « rester derrière ».

Le phénomène FOMO (Fear of Missing Out), qui se traduit en français par "peur de rater quelque chose" ou "peur de passer à côté", a été inventé et popularisé par Patrick J. McGinnis





Recherche, innovation et communs numériques



L'IA générative dans le monde associatif : outils, agents et intégrations

Dans les structures associatives et d'éducation populaire, les usages de l'intelligence artificielle s'orientent majoritairement vers ce qu'on appelle l'IA générative. Ce sont des technologies qui s'appuient sur des LLM (Large Language Models, ou modèles de langage de grande taille), comme ChatGPT, Claude, Mistral, ou Gemini, capables de produire du texte, des images, du code, voire des vidéos, à partir d'une simple instruction.

Ces outils peuvent être gratuits ou payants, mais derrière cette distinction, se cachent des différences importantes de confidentialité, de capacité de paramétrage et de stabilité.

Des IA génératives "augmentées" : les services embarqués

À l'intérieur de ces LLM, on trouve désormais toute une suite de services spécialisés :

- Génération d'images (ex. : DALL-E, Firefly, Ideogram...)
- Création de vidéos (RunwayML, Pika, Synthesia, Sora...)
- Agents personnalisables, qui peuvent être conçus pour aider sur des missions précises (ex. : répondre à des questions sur le Service Civique ou sur les réglementations Jeunesse et Sports)

Créer ses propres agents : le potentiel des assistants sur mesure

Certains outils, comme ChatGPT avec les GPTs personnalisés, ou Mistral via des solutions open source, permettent de créer ce qu'on appelle des agents intelligents : des IA entraînées pour réaliser une tâche spécifique de façon autonome ou semi-autonome.

Ces agents peuvent intégrer une technique appelée RAG : Retrieval-Augmented Generation, qui signifie "génération augmentée par la recherche".

RAG, en résumé :

C'est une IA qui, au lieu de se contenter de générer des réponses à partir de ce qu'elle a appris, va d'abord chercher une information à jour dans une base de données (PDF, site web, fichier interne...), avant de formuler une réponse.

Cela permet de construire des assistants "contextualisés", sur des ressources locales, associatives ou pédagogiques.

Vers l'automatisation : de l'agent au workflow

En combinant plusieurs agents, on peut construire des workflows, c'est-à-dire des chaînes d'actions automatisées.

Exemple : un processus de demande de logement ou de bourse, où :

- un agent vérifie les critères,
- un autre génère un mail,
- Un dernier alerte un conseiller.



Dans ce cas, l'IA devient un outil d'automatisation du back-office, libérant du temps pour l'accompagnement humain.

IA intégrée dans les outils existants : un usage invisible mais puissant

Enfin, il est important de noter que l'IA se glisse déjà dans les logiciels du quotidien :

- Canva ou Adobe Creative Cloud proposent des aides à la création visuelle,
- Microsoft Copilot , Gemini ou Notion AI assistant dans l'écriture, la planification ou l'analyse,
- Certains outils de gestion de projet ou de relation avec les publics (ex. : Asana, Monday) intègrent désormais des IA d'aide à la décision.

Ces usages passent souvent inaperçus, mais posent la question du choix éclairé des outils : gratuit mais opaque ? Libre mais instable ? Payant mais sous contrôle ?

Choisir en conscience, outiller avec discernement

Dans le secteur associatif, il ne s'agit pas de céder à l'enthousiasme ou à la méfiance, mais de comprendre les logiques derrière les outils : savoir ce qu'on utilise, ce que l'on donne (données, attention, temps), et ce que cela permet ou empêche.

L'intelligence artificielle peut servir l'éducation populaire à condition d'être maîtrisée, contextualisée et utilisée comme levier d'autonomie et de coopération, et non comme un miroir opaque de promesses automatisées.

Veille technologique : tester sans s'exposer

Quand on fait de la veille technologique dans une association, il ne s'agit pas de transformer tout le monde en bêta-testeur, mais de confier ce rôle à une personne ou une petite équipe. Leur mission : explorer, tester, et évaluer les outils avant de proposer ceux qui méritent d'être intégrés dans les pratiques collectives.

Dans ce cadre, un conseil simple mais utile : investir dans un abonnement VPN. Non pas pour contourner les règles, mais pour accéder de manière sécurisée à certains services d'IA, parfois géo-restrints. Cela permet d'élargir la veille sans exposer inutilement les données de la structure. L'idéal reste de privilégier des solutions européennes, mais pour tester, comprendre et comparer, le VPN devient un outil de travail à part entière.



L'IA low-tech, une alliée pour les assos

Dans un monde où la technologie galope à toute allure, les petites associations peinent souvent à suivre sans se perdre dans des outils gourmands en ressources et en budget. Pourtant, l'intelligence artificielle (IA) peut être une partenaire précieuse, à condition de la rendre accessible et écoresponsable. Voici des solutions légères, locales, et ouvertes qui respectent à la fois les valeurs de l'éducation non-formelle et les limites planétaires.

Table 1: Comparatif des IA Low-Tech pour les Associations

Outil	Usage Associatif	Écologie (CO ₂ /req.)	Accessibilité
Hugging Face (léger)	Supports pédagogiques	0.1 g	Moyen (Python)
Paperclip	Comptes rendus, traductions	0.05 g	Facile
LLaMA (léger)	Scénarios, modération	0.2 g	Moyen
JARVIS	Affiches, fiches simples	0.1 g	Facile

Une solution simple et accessible pour les associations

Prenons l'exemple de Hugging Face Transformers, une plateforme open source très utilisée en France. Elle peut convenir aux associations qui cherchent une solution légère, flexible et pas trop compliquée.

Comment faire ?

1. On se rend sur le site huggingface.co/models.
2. On choisit un modèle simple et peu lourd, comme DistilBERT ou TinyLLaMA (environ 60 Mo).
3. On installe les outils nécessaires (il faut avoir Python sur l'ordinateur) avec une simple commande : pip install transformers torch
4. On lance ensuite un petit script prêt à l'emploi.

Exemple :

```
from transformers import pipeline
classifier = pipeline("text-classification", model="distilbert-base-uncased")
print(classifier("L'atelier était super !"))
```

À quoi ça sert ?

- Analyser rapidement le ton d'un commentaire (positif/négatif).
- Classer automatiquement des retours d'ateliers.
- Générer des petits résumés de discussions.

Le tout reste très économique en énergie (environ 0,1 g de CO₂ par requête) et fonctionne en local, sans dépendre des GAFAM.



Repenser le lien entre recherche et éducation non formelle : un chantier urgent

Dans le champ de l'éducation et de l'animation, l'intelligence artificielle s'impose sans concertation, souvent en décalage avec les réalités de terrain. Ce constat révèle un manque structurel de passerelles entre la recherche scientifique et l'éducation non formelle. Les expériences des professionnel·les, les pratiques de terrain avec les jeunes, les besoins réels des habitant·es, ne sont que trop rarement pris en compte dans les travaux académiques sur l'IA.

Pourtant, le secteur associatif regorge d'initiatives expérimentales : ateliers avec des LLM, outils de scénarisation de jeux éducatifs, accompagnement aux devoirs avec IA, débats éthiques... mais sans moyens, sans cadre, sans reconnaissance.

Il devient alors nécessaire de créer des ponts avec le monde universitaire et la recherche-action, pour :

- documenter les usages réels de l'IA dans les pratiques éducatives informelles ;
- construire des protocoles éthiques d'accompagnement, avec les publics concernés ;
- proposer des évaluations qualitatives, co-construites, au plus près du vécu des jeunes et des professionnel·les ;
- produire des recommandations éclairées, issues du terrain.

Cela suppose un changement de paradigme politique. Si l'État investit plusieurs milliards dans l'IA au nom de la souveraineté et de l'innovation technologique, il n'y a à ce jour que peu d'efforts structurels pour soutenir des laboratoires citoyens ou associatifs.

Il faudrait pourtant :

- financer des lieux d'expérimentation pédagogique avec l'IA dans les MJC, le réseau Info Jeunes, les Centres sociaux... ;
- accompagner les équipes dans des démarches de recherche-action (avec les universités, les écoles de travail social...) ;
- développer des formations croisées entre chercheur·ses et praticien·nes, à l'image des « Fabriques de territoire » ;
- ouvrir les appels à projets publics aux structures non formelles, avec des critères adaptés à leurs réalités.



Soutiens publics pour une IA éthique dans l'accompagnement, l'insertion, l'animation et l'information

Appels à projets fléchés IA + ESS : entre ambitions nationales et réalités de terrain

Réalité

Le programme France 2030, lancé en 2021 avec un budget de 54 milliards d'euros, inclut une enveloppe spécifique à l'intelligence artificielle, estimée à 2 milliards sur cinq ans pour renforcer la souveraineté numérique et l'innovation (sources : info.gouv.fr, *Le Monde*). Concrètement, plus de 14 millions ont déjà été alloués à 50 projets de maturation via l'Agence nationale de la recherche (ANR), couvrant des domaines tels que la santé (outils de diagnostic), la prise de décision et la simulation d'entretiens. Par ailleurs, le volet IA-Cluster, doté de 500 millions d'euros, ambitionne de transformer les universités en pôles d'excellence afin de doubler le nombre d'experts en IA d'ici 2030 (Invest in Côte d'Azur, MESR).

Potentiels

Ces financements représentent des opportunités réelles pour l'économie sociale et solidaire, s'ils venaient à être pleinement orientés dans cette direction. On pourrait imaginer, par exemple, des plateformes d'orientation et d'accès à l'information pour le réseau Info-Jeunes, des ateliers de littératie numérique dans les centres sociaux, ou encore des hackathons créatifs en structures jeunesse pour développer des projets collectifs à partir d'outils IA. Le volet formation, via les IA-Clusters, pourrait aussi soutenir des animateurs, médiateurs numériques et formateurs, en leur donnant accès à des compétences et outils adaptés aux réalités sociales et éducatives.

Limites et effets filtre

Mais la réalité est moins enthousiasmante pour les structures associatives locales. L'essentiel des fonds se concentre sur la recherche académique et les grands acteurs industriels, avec peu de passerelles vers l'ESS. Les appels à projets restent très compétitifs, ponctuels et exigeants, souvent calibrés pour des structures disposant déjà de réseaux solides, d'équipes capables de répondre dans des délais courts, et d'une expertise technique en ingénierie de projet. C'est ce qu'on peut appeler un véritable effet filtre : les associations de proximité, qui pourtant travaillent directement avec les publics les plus éloignés du numérique, n'ont souvent pas l'information à temps, ni les partenaires stratégiques, ni les moyens administratifs pour candidater efficacement.

En résumé

Les financements France 2030 sont bien réels, massifs et portés par une volonté politique forte. Mais leur impact sur l'ESS et les associations locales reste limité tant que les dispositifs ne prendront pas en compte les réalités de terrain et les contraintes de fonctionnement des petites structures. À ce stade, la promesse d'une IA éthique et inclusive reste plus un horizon qu'une réalité.



Partenariats avec la recherche et la recherche-action

Les collaborations entre associations et centres de recherche ne sont pas seulement des « bonus » : elles deviennent des leviers stratégiques pour développer une IA plus éthique, adaptée aux réalités sociales et éducatives.

En France, la recherche-action occupe une place particulière : elle permet aux structures associatives de co-construire des projets avec des universités, des laboratoires ou des écoles d'ingénieurs, en ancrant l'expérimentation dans le terrain. Concrètement, un partenariat peut prendre la forme d'un chatbot éthique conçu avec une université pour accompagner les jeunes dans leurs démarches administratives, en garantissant confidentialité et respect du RGPD. Mais cela va bien plus loin : des éducateur·rices, animateur·rices ou conseiller·ères info-jeunes peuvent aussi être formés, dans ces cadres, à repérer les biais des IA et à les intégrer comme objets pédagogiques.

De plus en plus de consortiums émergent, mêlant associations, collectivités et chercheurs, souvent soutenus par des financements européens. Le programme ERASMUS, ou encore les projets d'universités européennes (alliances transnationales entre établissements d'enseignement supérieur), favorisent l'expérimentation d'outils numériques responsables. Les associations locales, quand elles parviennent à y entrer, bénéficient de ressources considérables : expertise scientifique, accès à des plateformes, et accompagnement méthodologique.

En France, des acteurs comme le CNES (Centre National d'Études Spatiales), le CNRS s'associent ponctuellement à des initiatives éducatives et associatives autour de la donnée et de l'IA, ouvrant des pistes inédites, par exemple dans l'éducation aux sciences ou la médiation numérique. À une autre échelle, les réseaux comme la MedNum (coopérative d'acteurs du numérique inclusif) ou le Réseau Canopé constituent des partenaires précieux : ils proposent des espaces de formation, des ressources mutualisées et des lieux d'expérimentation accessibles aux structures d'éducation populaire et aux centres sociaux.

Certaines universités et collectivités développent aussi des espaces numériques dédiés où associations, chercheurs et habitants testent ensemble des solutions : fablabs, living labs, campus connectés. Ces lieux permettent de passer du prototype au test grandeur nature, en impliquant directement les publics concernés.

Le problème reste que ces opportunités sont encore trop rares et inégalement réparties : beaucoup d'associations locales, faute de réseau, de temps ou de moyens, peinent à rejoindre ces consortiums ou à accéder à ces financements. Pourtant, ce sont ces structures de proximité qui auraient le plus à gagner, et à apporter, dans ce dialogue entre terrain et recherche.



Former le secteur associatif à l'IA : entre financements publics et dynamiques internes

Les financements publics : FDVA, CAF et leviers institutionnels

Les associations, souvent en tension budgétaire, manquent de moyens pour former leurs équipes à l'IA.

Par exemple, un·e animateur·rice de structure jeunesse n'a pas toujours accès à des formations sur les outils IA, faute de budget. De même, un·e conseiller·ère info Jeunes peut hésiter à utiliser un logiciel payant pour protéger les données des jeunes, par manque de financement. Ce déficit freine l'appropriation critique de l'IA, essentielle pour aligner les outils avec les valeurs d'émancipation et de lien social.

Plusieurs dispositifs publics peuvent pourtant constituer des leviers :

- FDVA (Fonds de Développement de la Vie Associative) :
 - Le FDVA 1 finance la formation des bénévoles, avec des enveloppes allouées par les DRAJES. Il peut servir à intégrer des modules de littératie numérique et d'éducation à l'IA, en ciblant directement les bénévoles d'associations locales.
 - Le FDVA 2 soutient le fonctionnement et l'innovation des associations. C'est un outil utile pour financer des projets pilotes autour de l'IA, des expérimentations locales ou des démarches collectives (hackathons, ateliers de création numérique, etc.).
 - Les montants ne sont pas équivalents : le FDVA 1 finance surtout des actions courtes et formatives, tandis que le FDVA 2 permet une prise en charge plus large sur les projets structurels.
- La CAF (Caisse d'Allocations Familiales) : dans le cadre de ses conventions avec les centres sociaux ou les MJC, elle peut intégrer des volets de formation au numérique et à l'IA dans les plans d'actions financés. La CAF devient ainsi un levier intéressant pour ancrer ces enjeux dans les territoires, notamment en lien avec l'inclusion numérique et les ateliers d'éducation aux médias.
- Les Régions et les DRAC : certaines régions commencent à inscrire le numérique et l'IA dans leurs appels à projets culturels ou éducatifs. Elles pourraient constituer des sources de financement ciblées pour renforcer les compétences des associations.

Ces dispositifs existent, mais ils restent encore sous-mobilisés faute d'information et de relais adaptés. De plus, les appels à projets sont souvent ponctuels et compétitifs, ce qui limite l'accès des petites structures isolées ou peu connectées aux réseaux institutionnels.

Les plans de formation internes des grandes associations : un levier sous-exploité.



Au-delà de ces financements publics, il ne faut pas oublier que les grandes associations disposent elles-mêmes de plans de formation structurés, souvent pilotés au niveau national ou fédéral. Ces plans, obligatoires au titre de la formation professionnelle continue, sont financés par les OPCO (comme Uniformation, référent du secteur social et éducatif, ou Afdas pour la culture et l'éducation).

Ces plans de formation représentent une opportunité stratégique pour intégrer des modules de sensibilisation et d'appropriation de l'IA. Pourtant, dans les faits, l'offre reste encore limitée. On y retrouve beaucoup de formations en gestion associative, communication ou prévention des risques, mais très peu de contenus spécifiques sur l'IA éthique, la médiation technologique ou l'éducation aux données.

Certaines fédérations et réseaux associatifs commencent néanmoins à s'y intéresser :

- Des associations d'éducation populaire testent déjà des modules sur la littératie numérique et l'esprit critique face aux algorithmes.
- Des réseaux socio-éducatifs incluent des volets liés à la protection des données et à la gouvernance numérique.
- Des initiatives mutualisées émergent, sous forme de parcours communs ou de MOOC associatifs, pour renforcer la formation collective.

Le problème est que ces plans sont souvent calibrés pour répondre à des besoins administratifs immédiats, sans intégrer suffisamment les mutations technologiques. Or, reconnaître que la formation à l'IA fait partie des compétences de base devient urgent, au même titre que la gestion de projet ou la communication associative.

Ce double regard montre que le développement des compétences IA dans le secteur associatif dépend d'un équilibre entre financements publics (FDVA, CAF, Régions) et plans de formation internes pilotés par les grandes associations et leurs OPCO. Sans cette articulation, le risque est de renforcer les inégalités entre petites structures isolées et grands réseaux plus dotés.

Pistes pour renforcer les soutiens

Pour répondre à ces enjeux, l'État peut :

- Multiplier les appels à projets accessibles aux petites associations.
- Financer des formations sur l'IA pour les éducateur·rices, animateur·rices, et conseiller·ères.
- Soutenir les structures-relais locales pour équiper toutes les régions.
- Promouvoir des outils IA libres, pour garantir l'autonomie.

En soutenant ces initiatives, les pouvoirs publics peuvent aider les métiers de l'accompagnement, insertion, animation, et info-jeunesse à utiliser l'IA de manière éthique, transparente, et émancipatrice, tout en respectant les contraintes du secteur associatif.



Étant donné la conjoncture et les changements d'orientation des différents budgets, je ne vais pas me risquer à vous faire ici une liste précise des financements possibles, car les montants et priorités évoluent rapidement.

Mais voici quelques pistes qui, j'espère, ne sont pas obsolètes à l'heure où on rédige ce guide :

- Dispositifs Bpifrance
- Solidatech
- Plan France Relance
- Fonds Européens (FEDER)
- Région Nouvelle-Aquitaine : Innovation Numérique Responsable
- Région Normandie : Espaces Publics Numériques
- France 2030
- Appel à projets ESS 2025 (Fondation Sanef Solidaire)
- Livret de Développement Durable et Solidaire (LDDS)
- France Num et Chèque France Num

Savoir "prompter" : dialoguer avec l'IA dans le monde associatif

L'ingénierie des prompts (ou prompt engineering) est devenue une compétence incontournable. Derrière ce mot technique se cache une idée simple : la qualité de la réponse dépend de la qualité de la question. Un bon prompt, c'est comme un bon brief à un bénévole : plus on est clair et précis, plus le résultat est utile.

Dans les associations, où l'on manque souvent de temps et de moyens, maîtriser l'art de la consigne peut transformer l'IA en un véritable co-équipier pour gagner en efficacité sans perdre de vue les valeurs humaines.

Pourquoi le prompting est essentiel

- Une instruction floue
 - → produit une réponse imprécise, parfois inutile.
- Une instruction précise, contextualisée
 - → permet d'orienter l'IA vers un résultat ciblé et exploitable.

Exemple :

- « Parle-moi des financements associatifs »
 - → réponse vague, encyclopédique.
- « Fais un tableau comparatif des appels à projets régionaux 2024 destinés aux associations jeunesse, avec les critères d'éligibilité et les dates limites »
 - → réponse pratique et immédiatement exploitable.



Le prompting n'est pas une perte de temps : c'est une façon d'exploiter au mieux l'IA et de lui faire gagner en pertinence.

Les grands principes du prompting

Clarté et précision : un prompt doit être descriptif et sans ambiguïté.

- Mauvais : « Fais-moi un plan d'animation. »
- Bon : « Propose un plan d'animation pour un atelier numérique de 2h, destiné à 10 ados de 14-16 ans, avec des jeux coopératifs. »

Contexte : plus l'IA dispose d'informations contextuelles (public, objectifs, ton), plus sa réponse est adaptée.

Exemples : fournir un modèle ou un style attendu oriente l'IA.

Itération : un prompt est rarement parfait du premier coup. L'IA s'améliore si on affine progressivement ses instructions.

Quand on apprend à dialoguer avec une IA, certains détails peuvent sembler insignifiants... mais ils changent tout dans la réponse obtenue.

Ces petites subtilités d'écriture, comme l'usage du « ne pas », comptent énormément : mal formulées, elles envoient des signaux inverses à l'IA. Quand on écrit un prompt, il faut garder en tête que certains signaux peuvent induire l'IA en erreur. Par exemple, formuler une consigne avec « ne pas » peut avoir l'effet inverse : au lieu d'exclure, le modèle complète souvent avec l'élément interdit.

Chez l'humain, ce type de réaction relève d'un biais cognitif (penser plus fort à ce qu'on voulait éviter). Chez l'IA générative, c'est un effet de pondération probabiliste : les phrases négatives étant ambiguës, le modèle choisit la suite statistiquement la plus probable, même si c'est contraire à l'intention.

En clair, ce n'est pas une « pensée intrusive » d'IA mais une erreur d'interprétation du signal.

Bonne pratique :

- éviter les formulations en négatif,
- donner une cible claire et positive (« concentre-toi sur Y » plutôt que « ne parle pas de X »),
- et, si besoin, ajouter une clause de vérification pour corriger automatiquement.



Exemples concrets dans le secteur associatif

- Préparer un appel à projet : « Analyse cet appel à projet régional et dis-moi si mon association peut candidater. »
- Créer une fiche mission bénévole : « Rédige une fiche mission claire et engageante pour un bénévole qui accompagnera des jeunes en orientation scolaire. »
- Rédiger un rapport d'activité : « Propose une trame de rapport d'activité pour une MJC avec des titres et sous-titres clairs. »
- Communication : « Rédige trois posts pour Facebook et Instagram annonçant une soirée de mobilisation citoyenne. »
- Formation : « Imagine un quiz de 10 questions sur la citoyenneté pour des jeunes de 16 ans. »

Les différents modèles de prompts utiles au monde associatif

- **Prompt simple → instruction courte, adaptée aux questions factuelles.**

Ex : « Quelle est l'aide au logement pour un jeune de moins de 25 ans ? »

- **Prompt contextuel → ajoute un rôle, un public, un ton.**

Ex : « En tant qu'informateur jeunesse, rédige une fiche pratique claire pour des jeunes primo-arrivants sur les démarches RSA. »

- **Prompt avec exemples (few-shot) → on fournit un ou plusieurs modèles.**

Ex : « Voici une fiche mission bénévole. Rédige la même chose pour un poste de médiateur numérique. »

- **Prompt structuré → on impose la forme (liste, tableau, plan).**

Ex : « Fais un tableau à deux colonnes listant les avantages et les risques de l'IA pour une association loi 1901. »

- **Prompt multi-étapes (Chain of Thought) → décomposition logique.**

Ex : « Étape 1 : analyse cet appel à projet. Étape 2 : liste les critères. Étape 3 : propose 3 idées pour une MJC. »

- **Prompt réflexif → demander à l'IA de s'auto-corriger ou d'améliorer son texte.**

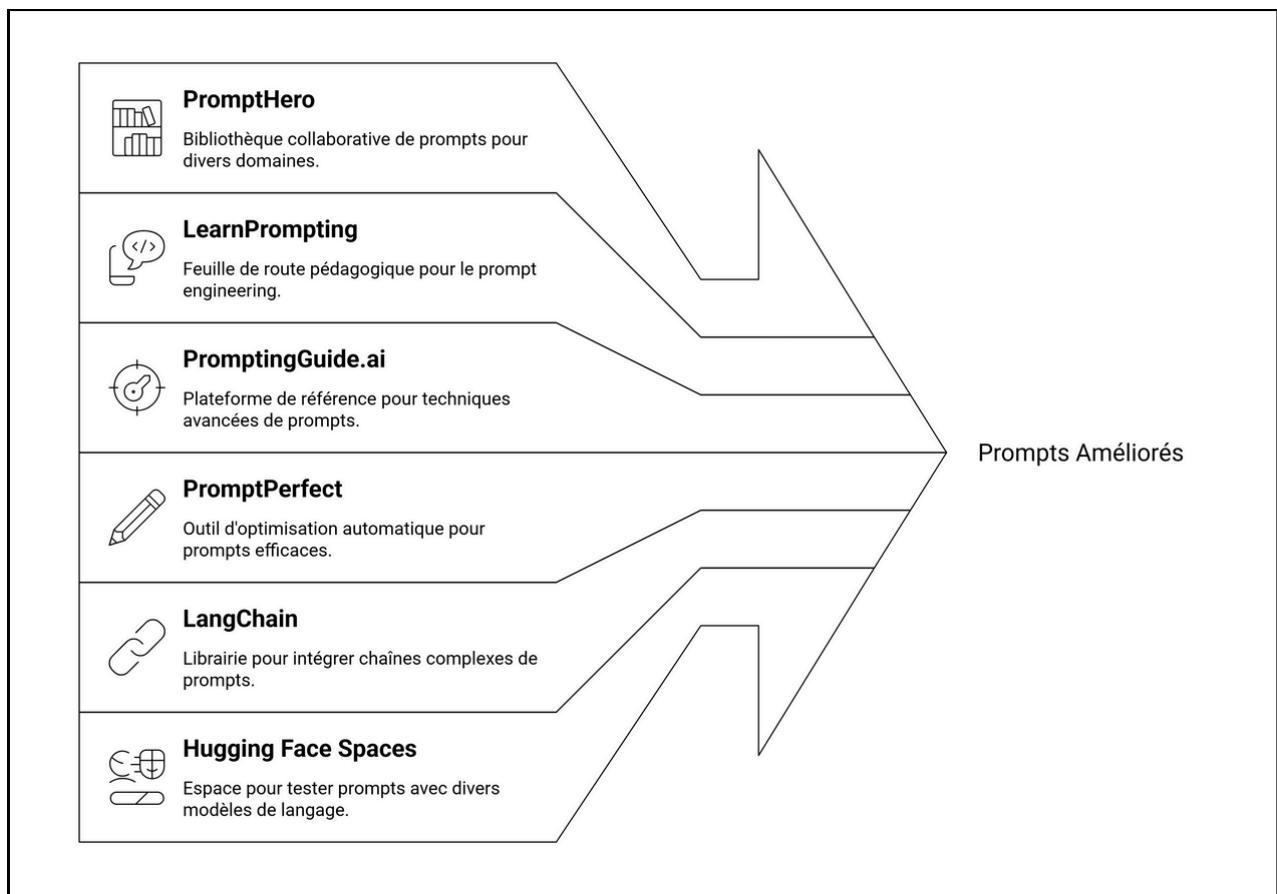
Ex : « Relis ce projet associatif, identifie 3 incohérences et propose une version améliorée. »



Défis et bonnes pratiques

- Ne pas surinvestir : chercher le prompt parfait peut être chronophage. Parfois, une réponse « assez bonne » suffit.
- Éthique : ne jamais intégrer de données personnelles (CV, parcours, coordonnées) dans un outil IA grand public.
- Collaboration : utiliser le prompting en équipe (brainstorming collectif + ajustement du prompt).
- Partage : mutualiser les meilleurs prompts au sein d'un réseau associatif (comme une petite bibliothèque commune).

Voici les outils et références :



Source : Schéma construit grâce au travail de Cécile Déjoux & Agnès Lachaise, *Manager avec l'IA générative*, Dunod, 2024, pp. 88-95.





Conclusion



Conclusion

Un autre rapport à l'IA est possible

L'intelligence artificielle est née dans une logique d'optimisation et de productivité, inscrite dans un modèle capitaliste où tout doit aller plus vite, coûter moins cher, produire davantage. Elle promet des gains considérables, mais elle bouscule aussi nos façons de travailler, de transmettre et même de penser le collectif.

Dans le monde associatif et de l'éducation populaire, nous savons trop bien ce que c'est que d'être laissés de côté : nos pratiques, nos valeurs et nos réalités de terrain sont rarement prises en compte dans le développement de ces technologies.

Pourtant, c'est peut-être là que se joue une forme de résistance : non pas utiliser l'IA pour courir derrière la performance, mais pour inventer d'autres manières de créer, de partager, d'accompagner et de débattre.

C'est aussi l'un des apports d'une thèse passionnante menée par François Levin sous la direction de Michaël Foessel (*L'intelligence artificielle au défi de ses critiques philosophiques*). Elle met en lumière deux grandes visions critiques que l'on retrouve souvent, y compris dans les témoignages du terrain associatif :

- La première voit l'IA comme un outil de contrôle et de surveillance, qui ne fait qu'accentuer des logiques de pouvoir déjà présentes.
- La seconde la considère comme le triomphe du calcul et de l'automatisation, où tout devient mesurable et quantifiable, au détriment de l'incalculable, du sensible, de l'imprévisible.

Ces deux visions traduisent une inquiétude réelle, parfois exprimée sous forme de « paniques morales » : peur d'être dépossédés de nos capacités, peur d'être surveillés par des systèmes opaques. Mais Levin propose aussi une troisième voie, plus optimiste, que nous partageons : en s'inspirant de Deleuze ou Guattari, il invite à voir l'IA comme une chance d'ouverture et d'altérité, un outil d'émancipation possible si nous choisissons de l'utiliser de manière critique et créative.

Pour celles et ceux qui veulent aller plus loin, la thèse complète est disponible en ligne :

[François Levin, L'intelligence artificielle au défi de ses critiques philosophiques, Institut Polytechnique de Paris, 2024, HAL Id: tel-04974628.](#)



Mais les risques sont tout aussi réels :

- les questions de confidentialité et de protection des données, qui dépassent nos structures tant que les lois ne seront pas claires et applicables ;
- les biais algorithmiques, qui peuvent reproduire stéréotypes et discriminations ;
- la dépendance croissante à l'outil, qui menace l'autonomie des acteurs ;
- l'impact social et économique, en particulier sur les métiers créatifs et éducatifs ;
- la transformation culturelle qui s'annonce, avec l'émergence de nouvelles figures hybrides comme les managers agentiques, capables de piloter et d'orienter ces systèmes au sein des organisations.

Au fond, l'IA ne doit pas nous transformer en robots organiques. Elle doit au contraire nous rappeler ce qui nous distingue : notre capacité à créer du lien, à expérimenter ensemble, à apprendre dans la fragilité comme dans la créativité. Les acteurs associatifs peuvent choisir de s'en saisir, non pas pour s'y soumettre, mais pour ouvrir un espace où l'on décide collectivement de son usage, et surtout de son sens.

Le numérique : une responsabilité collective, pas un sujet secondaire

Dans nos interventions, on entend encore trop souvent cette phrase : « le numérique, ce n'est pas mon truc ». Pendant longtemps, on a pu chercher à relativiser, en se disant que chacun ne pouvait pas avoir le même niveau d'aisance ou de disponibilité pour se former. Mais aujourd'hui, il devient clair que cette posture n'est plus soutenable. Dire que le numérique « n'est pas son truc », c'est comme dire que la transition écologique ou la prévention des violences sexistes « ne seraient pas son sujet ».

Ce sont des enjeux transversaux, qui concernent l'ensemble des acteurs éducatifs et associatifs. Il ne s'agit pas de transformer chaque animateur, formateur ou éducateur en technicien. En revanche, il est essentiel qu'on acquière tous un socle commun de compréhension : savoir de quoi on parle, comprendre les usages et être capables d'accompagner les citoyens qui nous font confiance. C'est une question de responsabilité éducative et sociale.

Cet enjeu dépasse largement les individus. Il suppose une articulation forte entre l'éducation formelle et non formelle. L'école, à elle seule, ne peut pas combler le retard numérique que connaît la France, reconnu d'ailleurs dans plusieurs rapports du Conseil national du numérique et de la Cour des comptes. Les associations, les structures d'éducation populaire, ou encore les réseaux d'information jeunesse constituent des relais indispensables. Il s'agit de construire une véritable co-éducation, où l'État, les collectivités territoriales et la société civile travaillent ensemble à réduire les fractures numériques et à développer une culture partagée de l'esprit critique et de l'inclusion.

Ce chantier est immense, mais il est incontournable si nous voulons que le numérique reste un levier d'émancipation et non un facteur d'exclusion supplémentaire.





Annexes



Vous prendrez bien un peu de veille ?

L'intelligence artificielle ne dort jamais. Entre les mises à jour des outils, les nouvelles réglementations, les débats éthiques et les retours d'expérience du terrain, le paysage de l'IA évolue à une vitesse vertigineuse.

Pour les acteur·rices associatif·ves, rester informé·e n'est pas un luxe, mais une nécessité : comment utiliser ces technologies sans se faire dépasser ? Comment distinguer les opportunités réelles des effets de mode ? Et surtout, comment faire en sorte que cette veille ne devienne pas une charge de plus, mais un levier collectif pour agir en conscience ?

Newsletters (pour recevoir des synthèses régulières) Généralistes (IA & Société)

Nom	Fréquence	Focus	Lien
IA & Société (CNIL)	Mensuelle	Éthique, RGPD, impacts sociétaux	S'abonner
The Big Whale (IA & Tech)	Hebdomadaire	Actualités IA, innovations,	Site
Meta-Media (France)	Hebdo	Médias, désinformation,	Newsletter
InternetActu (Fing)	Hebdo	Numérique, innovation sociale,	Site
Veille IA (Class'Code)	Mensuelle	Pédagogie, éducation, outils	Class'Code

Spécifiques Éducation & Associatif

Nom	Fréquence	Focus	Lien
Éducnum (CNIL)	Bimestrielle	Éducation aux médias, IA et	Éducnum
Vittascience	Mensuelle	IA éducative, ateliers,	Site
Coll'in	Trimestrielle	Outils numériques pour les assos	Coll'in
Réseau Canopé	Mensuelle	IA et école (adaptable à	Canopé



Institutions, cadres et rapports internationaux

- European Commission (2019, 2025) – Ethics Guidelines for Trustworthy AI
- EU Artificial Intelligence Act (2025)
- Council of Europe (2024) – Framework Convention on Artificial Intelligence and Human Rights, Democracy and the Rule of Law
- UNESCO (2021, 2024, 2025) – Recommandations sur l'éthique de l'IA & rapports sur l'IA en éducation
- OECD (2019, 2024) – OECD AI Principles et rapports emploi/IA
- Goldman Sachs (2024, 2025) – prévisions économiques & empreinte environnementale
- IEA (2025) – prévisions énergétiques des data centers
- Eurodesk Brussels Link (2025). Guide on the Use of AI in Youth Information Services. Brussels: Eurodesk. DOI : 10.5281/zenodo.17466779.
<https://eurodesk.eu/announcements/discover-the-new-eurodesk-guide-on-the-use-of-ai-in-youth-information-services/>



Cartographie critique et sensible de l'intelligence artificielle

■ Niveau 1 – Découvrir et comprendre : les portes d'entrée

Allan Trevor, Intelligence Artificielle : la Révolution

Une approche ludique et accessible, idéale pour initier à la curiosité autour de l'IA.
Pour commencer sans jargon.

Collectif (Libération / France Inter), Intelligence artificielle : Enquête sur ces technologies qui changent nos vies

Regards croisés d'experts (Villani, LeCun, Devillers...) sur les usages concrets et leurs promesses.
Pour comprendre ce que l'IA change dans le quotidien.

Collectif (Libération / France Inter), Nouvelle enquête sur l'intelligence artificielle

Focus santé, médecine, technologie et société.
Pour explorer les transformations en cours dans les métiers du soin et du vivant.

Rodolphe Gelin, Dernières nouvelles de l'intelligence artificielle (Flammarion)

Un panorama clair des avancées technologiques et des espoirs scientifiques.
Pour saisir où en est la recherche.

■ Niveau 2 – Travailler avec : IA, innovation et transformation des métiers

Cécile Dejoux & Agnès Lachaise, Manager avec l'IA générative (Dunod)

Comment utiliser l'IA pour renforcer la créativité, le management, la prise de décision.
Pour outiller les pratiques professionnelles.

Philippe Aghion & Anne Bouverot, IA : Notre ambition pour la France (Odile Jacob)

Le rapport fondateur sur la stratégie française de souveraineté, d'éthique et d'innovation.

Pour comprendre l'enjeu collectif et politique.

Antonio Casilli, En attendant les robots (Points)

Une enquête majeure sur le "travail du clic", invisible mais indispensable aux IA.
Pour montrer la face humaine du numérique.



Cartographie critique et sensible de l'intelligence artificielle

■ Niveau 3 – Déconstruire : critiques, biais et angles morts

Rémy Demichelis, L'intelligence artificielle, ses biais et les nôtres (Faubourg)

Les biais humains intégrés dans les systèmes : comment nos préjugés deviennent algorithmiques.

Pour initier au discernement et à l'éthique.

Hubert Guillaud, Les algorithmes contre la société (La Fabrique)

Dénonce la logique politique, économique et sociale des algorithmes.

Pour penser les inégalités et la gouvernance des données.

Jacques Luzi, Ce que l'intelligence artificielle ne peut pas faire (La Lenteur)

Une réflexion sur les limites fondamentales de la machine face à la pensée et à l'émotion humaines.

Pour rappeler le rôle irremplaçable du jugement humain.

Collectif, L'IA peut-elle nous remplacer ? (Bayard, À vif)

Douze essais d'experts autour de la substitution, du travail et du sens.

Pour débattre des peurs et espoirs contemporains.

Kate Crawford, Atlas of AI : Power, Politics, and the Planetary Costs of Artificial Intelligence

Une œuvre essentielle qui dévoile les "coulisses" matérielles et humaines de l'IA. Crawford y explore comment les systèmes d'IA reposent sur des chaînes d'extraction, de production et d'exploitation – de la mine au cloud, du clic humain à la donnée.

Pour comprendre que l'IA n'est pas virtuelle : elle est ancrée dans le monde physique et social.



Cartographie critique et sensible de l'intelligence artificielle

■ Niveau 4 – Réfléchir : la philosophie du numérique et les imaginaires

Miguel Benasayag, Gilles Dowek, Apolline Guillot, L'IA est-elle une chance ? (Philosophie Magazine Éditeur)

Trois voix pour penser le risque et l'opportunité, entre éthique, science et engagement. Pour aborder la philosophie appliquée à l'IA.

Pierre Cassou-Noguès, La Bienveillance des machines (Seuil)

Quand la technologie prétend nous aider mais nous transforme. Pour questionner l'influence subtile du numérique.

Stéphane Vial, L'être et l'écran : comment le numérique change la perception (PUF)

Une œuvre majeure sur l'impact perceptif et ontologique du numérique. Pour comprendre comment l'écran reconfigure le réel.

Jamie Bartlett, L'Homme ou la Machine ? Comment Internet tue la démocratie (Bucher)

Une alerte sur les effets démocratiques de la polarisation algorithmique. Pour aborder les effets politiques du numérique.

Laurent Alexandre, La Guerre des Intelligences à l'heure de ChatGPT (JC Lattès)

Un essai controversé mais stimulant sur l'éducation et la compétition technologique mondiale.

Pour débattre des scénarios d'avenir.

■ Niveau 5 – Imaginer : hybridation, futur, coévolution

Ethan Mollick, Co-Intelligence : Vivre et travailler avec l'IA (HarperCollins / Luc Julia préface)

Une vision optimiste et pragmatique de la collaboration homme-machine. Pour penser la coévolution et les compétences hybrides.

Jean-Michel Besnier, Diana Filippova, Ariel Kyrou, Fanny Parise,

L'humain augmenté. Cyborgs, fictions et métavers (Fondation Jean Jaurès / L'Aube)

Un regard transdisciplinaire sur les imaginaires du corps et du virtuel.

Pour réfléchir au post-humanisme.



Note de l'éditeur

Impact énergétique de ce guide

IA génératives et outils mobilisés pour l'élaboration de ce document

Outils conversationnels et rédactionnels :

- ChatGPT 5.1 (OpenAI)
- Deux agents personnalisés de rédaction créés dans l'interface OpenAI (assistant spécialisés)
- Perplexity AI (assistant de recherche et de synthèse)
- Gemini (Google – génération de texte et synthèse)

Outils de schématisation et d'organisation des idées :

- NapkinAI (cartes conceptuelles, schémas, structuration)

Outils de création visuelle :

- DALL-E 3 (OpenAI – génération d'images)
- Canva (créations graphiques, mises en forme et visuels complémentaires)

La production de ce guide incluant la rédaction assistée par IA (requêtes, reformulations, schémas) a généré une empreinte carbone estimée entre 0,5 et 0,9 kg de CO₂.

Pour rendre cela plus concret :

- 8,5 km parcourus en voiture (moyenne européenne)
- 6 cycles de machine à laver à 40°
- 370 heures d'une ampoule LED de 10W allumée

Illustrations : DALL-E 3 (IA générative)



Mention de diffusion et d'usage

Ce guide est mis à disposition en accès libre pour favoriser la compréhension, la réflexion et l'expérimentation autour de l'intelligence artificielle dans le monde associatif et éducatif.

Il est le fruit d'un travail collectif nourri de lectures, d'échanges, d'observations et de ressources glanées dans l'espace public.

L'ensemble des ouvrages cités ont été acquis et étudiés par les auteurs, qui en reconnaissent la pleine paternité à leurs autrices et auteurs respectifs.

Ce document peut être librement partagé, cité, utilisé et adapté, à condition de :

- mentionner la source (CRIJ Occitanie / Icare Lab),
- ne pas en faire un usage commercial ni lucratif,
- préserver l'esprit d'origine : un outil de sensibilisation, d'éducation populaire et d'intelligence collective.

En d'autres termes, ce guide n'a pas vocation à être vendu, reproduit à des fins marchandes ou intégré dans des formations payantes sans accord préalable.

Il est offert à celles et ceux qui souhaitent comprendre, débattre et agir ensemble autour des enjeux de l'intelligence artificielle.



**Pour toute demande
d'information complémentaire :**

pierre.khattou@crij.org

ou

icare.assocation@gmail.com